This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

...hnston.
...nder.
...NCOLN.

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Ger. II B. 168

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME SEPTIEME.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OXFORD
LIBRARY

MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME TROISIEME.

1790.

ÉLOGES.

ÉLOGE

DE JORDAN.

CHARLES-ÉTIENNE JORDAN naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son père, qui avait quitté sa patrie pour la religion, conservait ce zèle ardent, qui occupé entièrement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité et justesse des affaires de ce monde. Il avait destiné les trois aînés de ses fils au négoce, et il voua le cadet à l'église, sans consulter son inclination ni ses talens.

Le jeune Jordan avait une passion pour les lettres et pour l'étude: il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains; suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies, chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, et crut que qui dit un homme de lettres, dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui était prêtre en cette ville. L'année 1719 il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles professeurs en philosophie, en éloquence et en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève,

s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne, pour y puiser de nouvelles connaissances dans de nouvelles sources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de monsieur la Croze, qui l'instruisit par amitié tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie, par déférence aux volontés de son père; et après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

La jeunesse de Monsieur Jordan, la vivacité saillante de son esprit, et sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il fesait à son père. Pour l'en consoler, on le passa du village où il était, à Prenzlow en 1727. Prenzlow était une sphère bien étroite pour M. Jordan. C'était un genêt d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application et l'étendue de sa mémoire l'avaient mis en peu de temps au bout de sa bibliothéque. Un homme de son âge ne pouvait ni ne devait se restreindre à ne converser qu'avec des morts; il devait goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontrait les talens si rares de la beauté, de l'esprit et de la sagesse. C'était Susanne Perrault, avec laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des sciences, porte ceux qui l'ont à remplir exactement leur devoir. Plus le jugement est sûr, les idées claires,

le raisonnement conséquent; plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi, quel qu'il soit, qu'il doit remplir. Monsieur Jordan agit ainsi. Y avait-il quelque mésintelligence dans le troupeau dont il était pasteur? c'était lui qui portait les paroles de paix et qui travaillait avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avait-il des personnes affligées? c'était monsieur Jordan qui les consolait, qui abandonnait son étude, sa femme et tout ce qu'il avait de plus cher, pour rendre le repos et la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée et le peu de forces qu'ils trouvaient en eux-mêmes en avaient privés. Y avait-il quelques malades ou quelques mourans, fussent-ils même de cette classe d'hommes méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit? c'était encore monsieur Jordan dont le cœur compatissant et tendre assistait dans leurs dernières heures ces personnes, qui sans lui auraient souffert sans secours et seraient mortes sans consolation.

Un caractère si serviable, cette bonté de cœur qui ne se démentait jamais, ce fonds de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de monsieur Jordan le firent aimer et respecter de tous ces Français que la révocation de l'édit de Nantes avait établis à Prenzlow. S'il prit part à leur affliction et à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme, qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament, et la force avec laquelle les passions règnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent point à monsieur Jordan de souffrir cette perte

avec une conſtance ſtoïque : vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raiſons de la faibleſſe des autres, mais qui nous laiſſe tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes. Le chagrin et la douleur le rongeaient. Sa ſanté en fut altérée ſi conſidérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de ſang, qui manquèrent de le rejoindre dans le tombeau aux cendres de ſon épouſe. Sa maladie dégénéra en mélancolie, et il prit ce prétexte pour quitter les emplois du miniſtère, et pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude et du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendreſſe, l'affliction eſt d'autant plus opiniâtre, qu'elle ſe croit autoriſée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, r'ouvre ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la conſtance et de la fidélité : les diſtractions et le temps ont ſeuls le droit de guérir.

Ces conſidérations, jointes aux inſtances de ſes parens, déterminèrent monſieur Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre et de Hollande. Il ne s'y attacha point à ſe donner le ſpectacle de la ſcène mobile du monde. Son eſprit, porté à la philoſophie et à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne ſe borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à ſe rendre ſpectateur de diverſes cérémonies d'une pratique différente de celle de ſon pays ; unique fruit que la légéreté et le peu de diſcernement de

la plus grande partie de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence et souvent de la prodigalité ? Il ne se fixa qu'à connaître ces grands-hommes dont l'esprit étendu, l'élévation du génie et l'érudition font l'honneur de leur patrie et de leur siècle. Je ne vous tracerai point les noms des s'Grawesend, des Musschenbrœk, des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des Le Moivre et de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la brièveté. Ce furent ces hommes célèbres que monsieur Jordan voulait voir, et qu'il était digne de connaître. C'était ainsi que les Romains voyageaient autrefois en Grèce et surtout à Athènes, pour se former l'esprit et le goût, dans ce pays qui était alors le berceau des arts et l'asile des talens. Il satisfesait sa curiosité ; c'était peu pour lui, il voulut encore contenter ses sentimens; il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie et aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour-propre de rendre au mérite un hommage pur et exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos semblables, et sur-tout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaler les nôtres: et qu'il est rare d'unir la modestie et l'impartialité avec beaucoup d'esprit et de connaissances! C'était une vertu particulière en monsieur Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, et sans laquelle il n'eût point

laissé ce grand nombre d'amis qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans son cabinet, où l'excitait à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner. Il lisait tout, et ne perdait rien de ce qu'il avait lu.

Sa mémoire était si vaste, qu'elle était comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, et des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, et sur-tout le bon caractère de monsieur Jordan ne lui permirent point de rester enseveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le prince royal, à présent le roi, l'appela à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude et la société; estimé et aimé universellement, et unissant cette politesse que donne l'usage du beau monde, à la profondeur de ses connaissances. Il déridait les sciences, et les produisait à la cour sous les livrées des agrémens et de la galanterie.

Après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi le plaça dans une situation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de son esprit et les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'Etat. C'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche et abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse

de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes, qui vivaient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, et emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues, avec discernement et connaissance, de professeurs habiles et savans. Toutes ces nouvelles institutions, et le soin de faire fleurir les académies, sont dus à l'activité de monsieur Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences et des belles lettres, il en fut élu vice-président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences et des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formèrent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat: et ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement et à étendre la sphère des connaissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destination. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs et les fruits sont d'une beauté plus raffinée et d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hasard, et dont les branches bizarrement

malignité de l'envie se tut devant lui ; le roi et tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères.

Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, et de servir d'exemple après la mort.

ÉLOGE

DE GOLTZE.

GEORGE-CONRAD, Baron DE GOLTZE, major-général des armées du roi, commandant des gendarmes, commiſſaire-général de guerre, droſſart de Cotbus, de Peitz et d'Aſchersleben, chevalier de l'ordre de St Jean, ſeigneur de Kutlau, Neucranz, Mélentin, Henrisdorff, Pépau, Blumwerder, Lariſch et Langenhoff, naquit à Parſaw en Poméranie, l'an 1704, de Henning-Bernard, Baron de Goltze, capitaine de cavalerie au ſervice de Pologne, et de Marie-Catherine de Heidebrecht. Il fit ſes humanités aux jéſuites de Thorn, d'où il paſſa à l'univerſité de Halle, où il acheva de ſe perfectionner dans l'étude, et d'acquérir les connaiſſances qui conviennent à un jeune homme de condition que ſes parens deſtinent aux affaires.

Il fut attiré l'année 1725 au ſervice du roi de Pologne, par ſon oncle le comte de Manteuffel, qui était miniſtre d'Etat. Monſieur de Goltze fut envoyé en France l'année 1727 avec le comte de Hoym, en qualité de conſeiller d'ambaſſade. Deux ans après il fut rappelé en Saxe, où il devint conſeiller de légation actuel, et reçut en même temps la clef de chambellan.

Les cabales d'une cour remplie d'intrigues renverſèrent ſon protecteur, et ébranlèrent ſa fortune naiſſante. Monſieur de Goltze fut bientôt dégoûté

de la carrière épineuſe dans laquelle il s'était engagé : il ne voyait devant lui que des chutes célèbres et des paſſages rapides du comble de la faveur à la diſgrâce et à l'oubli : il renonça à la politique ; et quittant le ſervice de Saxe, il choiſit une profeſſion où il ſuffit d'être honnête homme pour faire ſon chemin.

La réputation des troupes pruſſiennes et l'amour de la patrie l'engagèrent à préférer ce ſervice à tout autre. Ce fut l'année 1730 qu'il reçut une compagnie de dragons dans le régiment de Bareuth. Ce n'était pas alors une choſe facile de paſſer d'un autre ſervice dans celui de Pruſſe; et il fallait avoir un mérite reconnu pour être reçu. Monſieur de Goltze juſtifia bien la bonne opinion qu'on avait de lui. Doué d'un génie heureux et de toutes ſortes de talens, il ne dépendait que de lui d'être tout ce qu'il voulait et d'exceller en chaque genre. A peine fut-il officier, qu'il ſurpaſſa tous ceux de ſon régiment en exactitude et en vigilance; et il parvint par ſon application à une connaiſſance ſi parfaite de ſon métier, qu'on jugea d'abord par ces commencemens de ce qu'il ſerait un jour. Ulyſſe reconnut ainſi Achille en lui préſentant des armes.

Le génie de monſieur de Goltze n'avait pas échappé au feu roi, qui ſe connaiſſait bien en hommes. Il l'envoya à Varſovie en l'année 1733, lorſque la mort d'Auguſte, roi de Pologne, ouvrait un vaſte champ aux intrigues, aux partis et aux diſſentions de cette république, qui était agitée par les mouvemens que ſe donnaient les puiſſances de l'Europe pour l'élection d'un nouveau roi.

Monſieur de Goltze connaiſſait non-ſeulement les intérêts de toutes les grandes familles de ce royaume; il avait de plus une perception vive, et cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraiſemblance. Ses relations pronoſtiquèrent exactement les deſſeins de la Pologne: il lut l'avenir dans les cauſes préſentes, et s'acquitta de ſa commiſſion avec tant de dextérité, que l'eſtime que le feu roi avait pour lui, en augmenta encore.

Le roi ne pouvait lui en donner des marques plus agréables qu'en lui feſant naître des occaſions où il pût ſe diſtinguer. Il le choiſit pour faire la campagne du Rhin en 1734, avec les dix mille Pruſſiens qui ſervirent dans les armées de l'empereur. Cette campagne, ſtérile en grands événemens, trompa l'attente de ce jeune courage, qui brûlait de ſe diſtinguer. Les bons eſprits ſavent tirer parti de tout: monſieur de Goltze étudia l'arrangement des ſubſiſtances, et dans peu il fut ſupérieur à ſes maîtres.

La campagne ſuivante le roi le plaça comme lieutenant-colonel dans le régiment de Coſel; mais la paix, qui ſurvint immédiatement après, ramena monſieur de Goltze de la pratique de la guerre à la ſimple théorie. Il retourna en Pruſſe avec ſon régiment; il y reprit ſon ancienne étude, c'eſt-à-dire celle des belles lettres: étude ſi utile à ceux qui ſe vouent aux armes, que la plupart des grands capitaines y ont conſacré leurs heures de loiſir.

En 1740, après la mort de Frédéric-Guillaume,

le roi appela monfieur de Goltze, pour l'attacher à fa perfonne. La guerre de Siléfie qui furvint alors, fournit au militaire les plus belles occafions de fe diftinguer. Monfieur de Goltze dreffa la capitulation de Breslau; il fut dépêché au prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de donner l'affaut à la ville de Glogau. Il fut même des premiers qui efcaladèrent les remparts, et après en avoir donné la nouvelle au roi, il eut commiffion de hâter la marche de quatorze efcadrons qui devaient joindre l'armée et qui n'arrivèrent qu'à la fin de la bataille de Molwitz : monfieur de Goltze s'en fervit à pourfuivre les ennemis dans leur fuite.

Ces fervices lui valurent la feigneurie de Kutlau, dont le fief était venu à vaquer. Mais monfieur de Goltze, fenfible aux bontés du roi, préférait l'avantage de lui être utile, à celui d'être récompenfé. Laborieux comme il était, il ne pouvait pas manquer d'occafions pour fatisfaire une auffi noble paffion.

C'eft fur-tout à la guerre que l'on reconnaît le prix de l'activité et de la vigilance. C'eft là que la faveur fe taît devant le mérite, que les talens éclipfent la préfomption, et que le bien des affaires exige un choix sûr et judicieux des perfonnes qui font les plus employées. Car combien de refforts ne faut-il pas faire jouer à la fois, pour faire fubfifter et pour mettre en action ces armées nombreufes que l'on affemble de nos jours ? Ce font des émigrations de peuples, qui voyagent en fefant des conquêtes, mais dont les befoins, qui fe renou-

vellent

vellent tous les jours, veulent être satisfaits régulièrement. Ce sont des nations entières et ambulantes, qu'il est plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le dessein du général se trouve par conséquent enchaîné à la partie des subsistances : et ses plus grands projets se réduisent à des chimères héroïques, s'il n'a pas pourvu avant toutes choses aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi, devient en même temps dépositaire de son secret, et tient par-là même à tout ce que la guerre a de plus sublime, et l'Etat, de plus important.

Mais quelle habileté ne faut-il pas dans ce poste, pour embrasser des objets aussi vastes, pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits; et pour prendre d'avance des mesures si exactes, qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hasard! Quelles ressources dans l'esprit, et quelle attention ne faut-il pas, pour fournir, en tous lieux et en tout temps, le nécessaire et le superflu, à une multitude composée de gens inquiets, impatiens et insatiables ! Tous ces talens divers et toutes ces heureuses dispositions se trouvaient réunis en la personne de monsieur de Goltze. Le roi lui confia l'intendance de son armée; et ce qui est plus remarquable encore, c'est que tout le monde applaudit à ce choix.

Monsieur de Goltze était comme le Protée de la fable. Dans cette seule campagne, il fit le service d'aide de camp, de général, d'intendant, et même de négociateur. Il fut chargé d'une commission importante et secrète, dont le public n'a jamais eu

une entière connaiſſance ; mais ce que le public n'ignorait pas, c'eſt qu'il paſſait d'un emploi à l'autre, ſans qu'on s'aperçût qu'il changeait de travail, s'acquittant toujours également bien de celui qu'il fesait.

L'année 1742 il ſuivit le roi en Bohème, et donna des marques de ſa capacité à la bataille de Czaslau, qui firent juger aux connaiſſeurs que ſon génie lui tenait lieu d'expérience. Il devint colonel à la fin de la campagne, et reçut en même temps le commandement des gendarmes.

La paix de Breslau, qui fut une ſuite de cette victoire, le ramena à Berlin, où, au renouvellement de l'académie royale des ſciences, il en fut élu membre honoraire. Il aſſiſta ſouvent à nos aſſemblées, y apportant des connaiſſances ſi variées et ſi étendues, qu'aucune des matières qui ſe traitaient, ne lui était étrangère ou nouvelle.

Il devint major général en 1743, et les devoirs de ſon état nous l'enlevèrent l'année d'après à l'occaſion de la guerre qui ſe ralluma de nouveau. Monſieur de Goltze fut de toutes les expéditions de cette campagne, et y fut utile en toutes ; trouvant des reſſources dans ſon intelligence pour la ſubſiſtance des troupes, là même où il paraiſſait que la famine devait ſuſpendre les hoſtilités.

Nous venons enfin à la plus belle époque de ſa vie, je veux dire la campagne de l'année 1745, campagne où il eut occaſion de déployer toute l'étendue de ſa capacité. Au commencement de cette année, le roi lui communiqua le projet de ſa campagne, qui était de rendre la guerre offenſive

par le moyen d'une bataille, et de poursuivre les ennemis jusques dans leurs propres provinces. Ce qui rendait l'opération de monsieur de Goltze plus difficile, c'était l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi ferait des efforts ; ce qui l'obligeait à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontières de la Moravie que vers celles de Bohème.

Tout le monde sait que les ennemis pénétrèrent en Silésie par la Bohème, et qu'à cette occasion se donna le 4 de juin la bataille de Friedberg. Monsieur de Goltze combattit à la droite, à la tête de sa brigade de cavalerie, et fit des merveilles pendant la bataille et pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval, que, prenant la plume à la main, il donnait cent ordres différens, pour arranger les convois qui devaient suivre l'armée.

Les Prussiens poussèrent les troupes de la reine jusqu'au-delà de Kœnigsgrætz. Le roi passa l'Elbe, et se campa au village de Clum, qui est encore un mille au-delà. Ainsi les Prussiens étaient à dix milles de leurs magasins, ayant derrière eux une chaîne de montagnes qui les en séparait, aucune rivière navigable pour s'en servir, et à l'entour de leur camp une contrée abandonnée de ses habitans, ce qui en fesait un désert. Monsieur de Goltze surmonta tous ces obstacles; et quoique les subsistances se tirassent de la Silésie, personne ne s'aperçut de ces embarras, et l'armée vécut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de détails qu'entraînait son emploi, on croirait qu'un seul homme ne pourrait y suffire. Mais monsieur de Goltze avait ce talent particulier à César ; il dictait,

comme ce grand homme, à quatre secrétaires à la fois, conservant toujours la tête fraîche, malgré le poids des occupations les plus compliquées et les plus difficiles.

A peine monsieur de Goltze devint-il commissaire général et drossart de Cotbus et de Peitz, qu'il en témoigna sa reconnaissance à son maître, de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers son souverain, c'est-à-dire par des services plus importans encore que ceux qu'il avait rendus.

Des raisons politiques et militaires engagèrent le roi de se rapprocher des frontières de la Silésie. Son armée était affaiblie par trois gros détachemens, dont l'un avait joint le vieux prince d'Anhalt, au camp de Magdebourg; le second, sous le général de Nassau, avait repris la forteresse de Cosel; et le troisième, sous le général Dumoulin, occupait les gorges des montagnes qui mènent en Silésie et par où les convois arrivaient à l'armée. Les Autrichiens jugeant ces circonstances favorables, vinrent de nuit, et se rangèrent à la droite de l'armée du roi, sur une montagne qui ajoutait, à l'avantage du nombre qu'ils avaient, celui du terrain.

Monsieur de Goltze, qui campait à la droite, fut le premier qui avertit le roi de l'arrivée des ennemis. Aussi-tôt l'armée prit les armes, et se mit en devoir de les attaquer. Dix escadrons, qui composaient la première brigade que commandait monsieur de Goltze, et deux escadrons de la seconde, avec cinq bataillons de grenadiers, étaient à peine en bataille que monsieur de Goltze eut ordre de donner.

Il avait devant lui cinquante efcadrons des troupes de la reine; rangés en trois lignes fur la croupe d'une montagne. Les attaquer, les enfoncer et les difperfer, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette cavalerie, débandée et fugitive à travers des vallons, ne put jamais fe rallier, et l'infanterie pruffienne trouva toutes les facilités néceffaires pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On était accoutumé d'exiger de monfieur de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres : et comme fi c'eût été trop peu de gagner une bataille en un jour, on le détacha, avec fa brigade, qui devenait inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une feconde fois avec le même fuccès que la première. Le roi lui-même rendit le témoignage à ce général, qu'il avait eu la plus grande part au gain de cette bataille, où la valeur fuppléa au nombre; et l'intelligence des officiers, aux difpofitions que le temps n'avait pas permis de faire.

L'armée entra enfuite dans fes quartiers de cantonnement en Siléfie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les ennemis de la Pruffe, vaincus tant de fois, n'en étaient pas moins animés à notre perte. Ils méditaient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traverfant la Saxe. Ce projet découvert demanda de nouvelles mefures pour s'y oppofer. Monfieur de Goltze travailla aux arrangemens des fubfiftances avec tout le zèle d'un bon patriote, et furpaffa dans cette occafion tout ce qu'il avait fait d'utile en ce genre jufqu'alors.

L'expédition de la Luface fut une marche continuelle, fans relâche, qui dura huit jours, pendant

lesquels l'armée fut abondamment pourvue. Il régla ensuite les contributions avec humanité et désintéressement, et revint après la paix de Dresde à Berlin, où il exerça ses talens à des vertus civiles, qui le rendaient aussi estimable qu'il l'était par les militaires.

Ce fut par ses soins que se perfectionnèrent les arrangemens de ces magasins qui préservent toutes les provinces de la domination prussienne du fléau de la famine, et des suites encore plus funestes qu'elle attire après elle. Ce fut à ses bonnes dispositions que l'économie de l'hôtel royal des invalides eut l'obligation de ses meilleurs réglemens. Ce fut à son industrie qu'on dut le projet nouveau pour les caissons, les fours et les bateaux du commissariat.

Monsieur de Goltze ne perdait jamais de vue le bien de l'Etat : il dressa des mémoires pour le défrichement des terres, pour saigner des marais, pour établir de nouveaux villages, pour proportionner des taxes et pour réformer différens abus, sur les observations qu'il avait faites en parcourant les provinces dans ses voyages ; plusieurs de ces mémoires devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746 il fut attaqué d'une espèce d'asthme, que les médecins, superficiels dans leurs conjectures, méprisèrent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747 son mal augmenta, et fut suivi d'un crachement de sang assez violent, par lequel on s'aperçut, mais trop tard, du mal qui le menaçait. Le roi l'avait admis dans sa plus grande familiarité. Il aimait sa conversation, qui était toujours pleine de choses, mêlées de connaissances agréables

et de connaiſſances ſolides; paſſant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un eſprit rempli d'aménité et formé par un long uſage du monde. Sa majeſté le vit ſouvent, et ſur-tout pendant les derniers jours de ſa vie, pendant leſquels il conſerva une préſence d'eſprit et une fermeté admirable, dictant ſes dernières volontés ſans embarras, conſolant ſes parens et ſe préparant à la mort en philoſophe qui foule aux pieds les préjugés du vulgaire, et dont la vie vertueuſe et pure ne donnait lieu à aucune eſpèce de repentir.

Le ſamedi, 4 d'août, il ſe trouva plus mal le matin que d'ordinaire, et ſentant que ſa fin approchait, il eut la préſence d'eſprit d'ordonner à ſon valet de chambre de fermer la porte de l'appartement de ſon épouſe, qui était enceinte: il lui prit en même temps un crachement de ſang plus fort que ceux qu'il avait eus juſqu'alors, pendant lequel il expira.

Il avait épouſé Charlotte Wilhelmine de Grebnitz, de laquelle il eut trois fils et trois filles, qu'il laiſſa en bas âge, ſans compter un fils poſthume dont ſa femme accoucha peu de temps après ſa mort. Monſieur de Goltze avait toutes les qualités d'un homme aimable et d'un homme utile. Son eſprit était juſte et pénétrant, ſa mémoire vaſte, et ſes connaiſſances auſſi étendues que celles d'un homme de condition puiſſent l'être. Il fuyait l'oiſiveté, et aimait le travail avec paſſion. Son cœur était noble, toujours porté au bien: et ſon ame était ſi généreuſe, qu'il ſecourut quantité de pauvres officiers dans leurs beſoins. En un mot il était

honnête homme : louange trop peu eſtimée de nos jours, et qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avait dans ſes mœurs cette ſimplicité qui a ſi ſouvent été la compagne des grands-hommes. Sa modeſtie fut pouſſée au point, qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des injures de la mort. Le roi, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait rendu tant de ſervices à l'Etat, et à la perte duquel il était ſi ſenſible, ordonna, par une diſtinction particulière, à tous les officiers des gendarmes d'en porter le deuil.

Il eſt vrai de dire qu'il était de ces génies dont il ne faut que trois ou quatre pour illuſtrer tout un règne. Il vécut long-temps, parce que toute ſa vie ſe paſſa en méditations et en actions. La mort l'empêcha de faire de plus grandes choſes. On peut lui appliquer cette ſtrophe ſi connue de Rouſſeau :

Et ne meſurons point au nombre des années
La trame des héros.

ÉLOGE

DU

BARON DE KNOBELSDORF.

JEAN-GEORGE-WENCESLAS, baron DE KNOBELSDORF, naquit en 1697. Son père était seigneur du village de Costar, dans le duché de Crossen, et sa mère était baronne de Hauchwitz.

Dès l'âge de quinze ans il embrassa le métier des armes; il fit la campagne de Poméranie et le siége de Stralsund, dans le régiment de Lottum, où il s'était engagé, se distinguant autant que le permettait la sphère étroite des grades subalternes de la guerre. Les fatigues d'une campagne rude, et d'un siége poussé jusqu'au commencement de l'hiver, altérèrent sa santé, et lui causèrent un crachement de sang; il se roidit contre ces infirmités précoces, et s'obstina à servir malgré son tempérament délicat, jusqu'à l'année 1730, qu'il quitta comme capitaine.

Le caractère du génie est de pousser fortement ceux qui en sont doués à s'abandonner au penchant irrésistible de la nature, qui leur enseigne à quoi ils sont propres; de-là vient que tant d'habiles artistes se sont formés eux-mêmes, et se sont ouvert des routes nouvelles dans la carrière des arts. Cette puissante inclination se remarque sur-tout dans

ceux qui ſont nés poëtes, ou peintres. Sans citer Ovide, qui fit des vers malgré la défenſe de ſon père, ſans citer le Taſſe qui fut dans le même cas, et ſans faire mention du Corrège qui ſe trouva peintre en voyant les tableaux de Raphaël, nous trouvons dans monſieur de Knobelsdorf un pareil exemple. Il était né peintre et grand architecte; la nature en avait fait les frais, et il ne reſtait qu'à l'art d'y mettre la dernière main.

Pendant que monſieur de Knobelsdorf était au ſervice, il employait ſon loiſir à deſſiner d'après la boſſe. Il peignait déjà des païſages dans le goût de Claude-Lorrain, ſans connaître un maître avec lequel il avait une ſi grande reſſemblance. Dès qu'il eut quitté le ſervice, il ſe livra à ſes goûts ſans retenue, il lia amitié avec le célèbre Peſne, et il n'eut point honte de lui confier l'éducation de ſes talens. Sous cet habile maître il étudia ſur-tout ce coloris ſéduiſant qui par une douce illuſion empiète ſur les droits de la nature, en animant la toile muette. Il ne négligea aucun genre, depuis l'hiſtoire juſqu'aux fleurs, depuis l'huile juſqu'au paſtel. La peinture le conduiſit par la main à l'architecture; et ne conſidérant cette connaiſſance dans le commencement que pour l'emploi qu'il en pouvait faire dans les tableaux, il ſe trouva que ce qu'il ne regardait que comme un acceſſoire, fut ſon talent principal.

La retraite, dans laquelle il vivait, ne le cacha pas au roi, alors prince royal: ce prince l'appela à ſon ſervice, et monſieur de Knobelsdorf pour premier eſſai orna le château de Rheinsberg, et le mit, ainſi que les jardins, dans l'état où on le voit

à préſent. Monſieur de Knobelsdorf embelliſſait l'architecture par un goût pittoreſque, qui ajoutait des grâces aux ornemens ordinaires; il aimait la noble ſimplicité des Grecs, et un ſentiment fin lui feſait rejeter tous les ornemens qui n'étaient pas à leur place. Son avidité de connaiſſances lui fit déſirer de voir l'Italie, afin d'étudier juſque dans ſes ruines les règles de ſon art. Il fit ce voyage l'année 1738. Il admira le coloris de l'école vénitienne, le deſſein de l'école romaine; il vit tous les tableaux des grands-maîtres: mais de tous les peintres d'Italie il ne trouva que Solimène digne de ceux qui ſous les Léon X avaient illuſtré leur patrie. Il trouvait plus de majeſté dans l'architecture ancienne que dans celle des modernes; il admirait la faſtueuſe baſilique de S^t Pierre, ſans cependant s'aveugler ſur ſes défauts, remarquant que les différens architectes qui y ont travaillé, ſe ſont écartés à tort du premier deſſein qu'en a fait Michel-Ange. Monſieur de Knobelsdorf revint ainſi à Berlin, enrichi des tréſors de l'Italie, affermi dans ſes principes d'architecture, et confirmé par ſon expérience dans les préjugés favorables qu'il avait pour le coloris de monſieur Peſne. A ſon retour il fit le portrait du feu roi, du prince royal, et beaucoup d'autres qui auraient fait la réputation d'un homme qui n'aurait été que peintre.

En 1740, après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi lui confia la ſurintendance des bâtimens et jardins. Monſieur de Knobelsdorf s'appliqua d'abord à orner le parc de Berlin; il en fit un endroit délicieux par la variété des allées, des paliſſades, des

ſalons, et par le mélange agréable que produiſent à la vue les nuances des feuilles de tant d'arbres différens: il embellit le parc par des ſtatues et par la conduite de quelques ruiſſeaux; de ſorte qu'il fournit aux habitans de cette capitale une promenade commode et ornée, où les raffinemens de l'art ne ſe préſentent que ſous les attraits champêtres de la nature.

Monſieur de Knobelsdorf, non content d'avoir vu en Italie ce que les arts y furent autrefois, voulut les conſidérer dans un pays où ils fleuriſſent actuellement; il obtint la permiſſion de faire le voyage de France. Il ne s'écarta pas de ſon objet pendant le temps qu'il y fut. Trop attaché aux beaux-arts pour ſe répandre dans le grand monde, et trop ardent à s'inſtruire pour ſortir de la ſociété des artiſtes, il ne vit que des atteliers, des galeries de tableaux, des égliſes, et de l'architecture. Il n'eſt pas hors de notre ſujet de rapporter ici le jugement qu'il portait des peintres de l'école françaiſe. Il approuvait la poéſie qui règne dans la compoſition des tableaux de le Brun, le deſſein hardi du Pouſſin, le coloris de Blanchard et des Boulognes, la reſſemblance et le fini des draperies de Rigaut, le clair obſcur de Raoux, la naïveté et la vérité de Chardin, et il feſait beaucoup de cas des tableaux de Charles Vanloo et des inſtructions de de Troies. Il trouvait cependant le talent des Français pour la ſculpture ſupérieur à celui qu'ils ont pour la peinture, l'art étant pouſſé à ſa perfection par les Bouchardon, les Adam, les Pigal etc. De tous les bâtimens de France deux ſeuls lui paraiſſaient d'une

architecture claſſique, ſavoir la façade du Louvre par Perrault, et celle de Verſailles qui donne ſur le jardin. Il donnait la préférence aux Italiens pour l'architecture extérieure, et aux Français pour la diſtribution, la commodité, et les ornemens des appartemens. En quittant la France il paſſa par la Flandre, où, comme on s'en doute bien, les ouvrages de Van-Dick, des Rubens, et des Wowermens, ne lui échappèrent pas.

Arrivé à Berlin, le roi le chargea de la conſtruction de la maiſon d'opéra, un des édifices les plus beaux et les plus réguliers qui ornent cette capitale. La façade en eſt imitée, et non pas copiée, d'après celle du Panthéon; et dans l'intérieur le rapport heureux des proportions rend ce vaſe ſonore, quelle que ſoit ſon immenſité. Monſieur de Knobelsdorf fut occupé enſuite à bâtir la nouvelle aile du palais de Charlottenbourg, dont les amateurs approuvent la beauté du veſtibule et de l'eſcalier, la nobleſſe du ſalon, et l'élégance de la galerie. Il eut occaſion d'exercer ſes talens à la décoration du périſtile nouveau du château de Potſdam, à l'eſcalier de marbre, et au ſalon où eſt repréſentée l'apothéoſe du grand électeur. Le ſalon de Sans-Souci, qui imite l'intérieur du Panthéon, fut exécuté d'après ſes deſſeins, de même que la grotte et la colonnade de marbre qui ſe trouvent dans les jardins de ce palais. Outre les édifices dont je viens de parler, une infinité de maiſons particulières, tant à Berlin, qu'à Potſdam, entre autres le château de Deſſau, ont été bâties d'après les deſſeins qu'il en a donnés.

Un homme qui possédait tant de talens, fut revendiqué par l'académie royale des sciences à son renouvellement; et monsieur de Knobelsdorf en devint membre honoraire. Qu'on ne s'étonne pas de voir un peintre, grand architecte, placé entre des astronomes, des géomètres, des physiciens, et des poëtes. Les arts et les sciences sont des jumeaux, qui ont le génie pour père commun, ils tiennent les uns aux autres par des liens naturels et inséparables: la peinture exige une connaissance parfaite de la mythologie et de l'histoire, elle conduit à l'étude de l'anatomie pour tout ce qui a rapport au jeu des ressorts qui font mouvoir le corps humain, afin que dans l'attitude des figures la contraction des muscles opère des effets véritables, et ne représente, ni enfoncemens, ni élévations dans les membres, que ceux qui doivent y être. Le paysage veut une connaissance de l'optique et de la perspective, qui jointe à l'architecture exige l'étude de la géométrie, des forces mouvantes et de la mécanique. La peinture tient sur-tout à la poésie; le même feu d'imagination qui sert le poëte, doit se trouver dans le peintre. Toutes ces parties entrent dans la composition d'un bon peintre: et c'est peut-être un des grands avantages de notre siècle éclairé que d'avoir rendu les sciences plus communes en les rendant plus nécessaires.

Tant de connaissances que monsieur de Knobelsdorf possédait, le rendaient un sujet véritablement académique, et lui auraient fait plus d'honneur, si la mort ne nous l'avait enlevé dans un âge où ses talens étaient dans toute leur maturité. Il avait été sujet à des accès de goutte: soit qu'il traitât son mal avec

trop d'indifférence, soït que sa santé se dérangeât d'elle-même, il se plaignit d'obstructions, et son mal dégénéra enfin en hydropisie. Les médecins l'envoyèrent aux eaux de Spa, croyant s'en défaire; mais il sentit que ce remède n'était pas propre à son mal, il regagna Berlin avec peine, où il mourut le 15 de septembre 1753, âgé de 56 ans.

Monsieur de Knobelsdorf avait un caractère de candeur et de probité qui le fit estimer généralement; il aimait la vérité et se persuadait qu'elle n'offensait personne; il regardait la complaisance comme une gêne, et fuyait tout ce qui paraissait contraindre sa liberté; il fallait le connaître particulièrement pour sentir tout son mérite. Il favorisa les talens, il aima les artistes, et se fesait plutôt rechercher qu'il ne se produisait. Il faut sur-tout dire à son éloge, qu'il ne confondit jamais l'émulation avec l'envie; sentimens si différens en effet, et qu'on ne saurait assez recommander aux savans et aux artistes de distinguer pour leur honneur, pour leur repos, et pour le bien de la société.

ÉLOGE

DE LA METTRIE.

JULIEN-OFFRAY DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, de Julien-Offray de la Mettrie et de Marie Gaudron, qui vivaient d'un commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyèrent au collége de Coutance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le collége du Plessis; il fit sa rhétorique à Caen, et comme il avait beaucoup de génie et d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence; il était né orateur; il aimait passionnément la poésie et les belles lettres; mais son père, qui crut qu'il y avait plus à gagner pour un ecclésiastique que pour un poëte, le destina à l'église; il l'envoya l'année suivante au collége du Plessis, où il fit sa logique sous Mr. Cordier, qui était plus janséniste que logicien.

C'est le caractère d'une ardente imagination de saisir avec force les objets qu'on lui présente, comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenue des premières opinions qu'on lui inculque; tout autre disciple aurait adopté les sentimens de son maître; ce n'en fut pas assez pour le jeune la Mettrie; il devint janséniste, et composa un ouvrage qui eut vogue dans le parti.

En 1725 il étudia la physique au collége d'Harcourt, et y fit de grands progrès. De retour en sa patrie, le sieur Hunault, médecin de Saint-Malo,

lui

lui conseilla d'embrasser cette profession : on persuada le père ; on l'assura que les remèdes d'un médecin médiocre rapporteraient plus que les absolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie ; il disséqua pendant deux hivers ; après quoi il prit en 1725, à Rheims, le bonnet de docteur, et y fut reçu médecin.

En 1733 il fut étudier à Leyde sous le fameux Boerhaave. Le maître était digne de l'écolier, et l'écolier se rendit bientôt digne du maître. M. la Mettrie appliqua toute la sagacité de son esprit à la connaissance et à la cure des infirmités humaines ; et il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduisit, dans ses momens de loisir, le traité de feu M. Boerhaave, son Aphrodisiacus, et y joignit une dissertation sur les maladies vénériennes, dont lui-même était l'auteur. Les vieux médecins s'élevèrent en France contre un écolier qui leur fesait l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un des plus célèbres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage (marque certaine qu'il était bon). La Mettrie répliqua ; et, pour confondre d'autant plus son adversaire, en 1736 il composa un traité du *Vertige*, estimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenue un des attributs des gens de lettres ; elle irrite l'esprit de ceux qui sont en possession des réputations contre les progrès des génies naissans ; cette rouille s'attache aux talens sans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie, qui avançait à pas de géant

dans la carrière des ſciences, ſouffrit de cette jalouſie, et ſa vivacité l'y rendit trop ſenſible.

Il traduiſit à Saint Malo les Aphoriſmes de Boerhaave, la Matière médicale, les Procédés chimiques, la Théorie chimique, et les Inſtitutions du même auteur. Il publia preſque en même temps un abrégé de Sydenham. Le jeune médecin avait appris par une expérience prématurée, que pour vivre tranquille il vaut mieux traduire que compoſer; mais c'eſt le caractère du génie de s'échapper à la réflexion. Fort de ſes propres forces, ſi je puis m'exprimer ainſi, et rempli des recherches de la nature qu'il feſait avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au public les découvertes utiles qu'il avait faites. Il donna ſon Traité ſur la *petite Vérole*, ſa *Médecine pratique*, et ſix volumes de *Commentaires* ſur la Phyſiologie de Boerhaave; tous ces ouvrages parurent à Paris, quoique l'auteur les eût compoſés à Saint Malo. Il joignait à la théorie de ſon art une pratique toujours heureuſe; ce qui n'eſt pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742 M. la Mettrie vint à Paris, attiré par la mort de M. Hunault, ſon ancien maître; les ſieurs Morand et Sidobre le placèrent auprès du duc de Grammont, et peu de jours après, ce ſeigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes; il accompagna ce duc à la guerre, et fut avec lui à la bataille de Dettingue, au ſiége de Fribourg, et à la bataille de Fontenoi, où il perdit ſon protecteur, qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie reſſentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de

ſa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fribourg M. la Mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude: une maladie eſt pour un philoſophe une école de phyſique; il crut s'apercevoir que la faculté de penſer n'était qu'une ſuite de l'organiſation de la machine, et que le dérangement des reſſorts influait conſidérablement ſur cette partie de nous-mêmes que les métaphyſiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant ſa convaleſcence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la métaphyſique; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement; et il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient ſuppoſé une eſſence ſupérieure à la matière. Il fit imprimer ſes conjectures philoſophiques ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle de l'ame*. L'aumônier du régiment ſonna le tocſin contre lui; et d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des eccléſiaſtiques eſt comme don Quichotte, qui trouvait des aventures merveilleuſes dans des événemens ordinaires; ou comme ce fameux militaire, qui trop rempli de ſon ſyſtème, trouvait des colonnes dans tous les livres qu'il liſait. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme ſi c'étaient des traités de théologie; remplis de ce ſeul objet, ils voient des héréſies par-tout; de-là viennent tant de faux jugemens, et tant d'accuſations formées, pour la plûpart, mal à propos contre les auteurs. Un livre de phyſique doit être lu avec l'eſprit d'un phyſicien; la nature, la vérité eſt ſon juge; c'eſt elle qui doit l'abſoudre ou le condamner: un livre d'aſtronomie

veut être lu dans un même ſens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué ſur le crâne dérange l'eſprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raiſon s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou ſe taire. Si un aſtronome habile démontre, malgré Joſué, que la terre et tous les globes céleſtes tournent autour du ſoleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou ſouffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhenſions continuelles pourraient faire croire aux faibles que leur cauſe eſt mauvaiſe, ne s'embarraſſent pas de ſi peu de choſe. Ils s'obſtinèrent à trouver des ſemences d'héréſie dans un ouvrage qui traitait de phyſique: l'auteur eſſuya une perſécution affreuſe, et les prêtres ſoutinrent qu'un médecin, accuſé d'héréſie, ne pouvait pas guérir les gardes françaiſes.

A la haine des dévots ſe joignit celle de ſes rivaux de gloire; celle-ci ſe ralluma ſur un ouvrage de monſieur la Mettrie, intitulé, *la Politique des Médecins*. Un homme plein d'artifice et dévoré d'ambition, aſpirait à la place vacante de premier médecin du roi de France; il crut, pour y parvenir, qu'il lui ſuffiſait d'accabler de ridicule ceux de ſes confrères qui pouvaient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux; et abuſant de la facile amitié de monſieur la Mettrie, il le ſéduiſit à lui prêter la volubilité de ſa plume, et la fécondité de ſon imagination: il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étaient toutes les apparences, et qui n'avait de protection que ſon mérite.

Monsieur la Mettrie, pour avoir été trop sincère comme philosophe, et trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à sa patrie. Le duc de Duras et le vicomte du Chaila lui conseillèrent de se soustraire à la haine des prêtres et à la vengeance des médecins. Il quitta donc en 1746 les hôpitaux de l'armée, où Monsieur de Séchelles l'avait placé, et vint philosopher tranquillement à Leyde. Il y composa sa *Pénélope*, ouvrage polémique contre les médecins, où, à l'exemple de Démocrite, il plaisantait sur la vanité de sa profession: ce qu'il y eut de singulier, c'est que les médecins, dont la charlatanerie y est peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant; ce qui marque bien qu'il se trouvait dans l'ouvrage plus de gaieté que de malice.

Monsieur la Mettrie ayant perdu de vue ses hôpitaux et ses malades, s'adonna entièrement à la philosophie spéculative; il fit son *Homme machine*, ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le matérialisme, qu'il s'était sans doute proposé de rédiger. Cet ouvrage, qui devait déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur: calvinistes, catholiques et luthériens oublièrent en ce moment que la consubstantiation, le libre arbitre, la messe des morts, et l'infaillibilité du pape les divisaient; ils se réunirent tous pour persécuter un philosophe qui avait de plus le malheur d'être français, dans un temps où cette monarchie fesait une guerre heureuse à leurs Hautes Puissances.

Le titre de philosophe et de malheureux fut suffisant pour procurer à monsieur la Mettrie un asile en Prusse, avec une pension du roi. Il se rendit à Berlin au mois de février de l'année 1748 ; il y fut reçu membre de l'académie royale des sciences. La médecine le revendiqua à la métaphysique, et il fit un traité de la *Dyssenterie*, et un autre de l'*Asthme*, les meilleurs qui ayent été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matières de philosophie abstraite qu'il s'était proposé d'examiner; et par une suite des fatalités qu'il avait éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés; mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

Monsieur la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tirconnel, ministre plénipotentiaire de France, auquel il avait rendu la vie. Il semble que la maladie, connaissant à qui elle avait à faire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terrasser plus surement: il prit une fièvre chaude avec un délire violent : le malade fut obligé d'avoir recours à la science de ses collégues, et il n'y trouva pas la ressource qu'il avait si souvent, et pour lui et pour le public, trouvée dans la sienne propre.

Il mourut le 11 de novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avait épousé Louise-Charlotte Dréauno, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans et quelques mois.

Monsieur la Mettrie était né avec un fond de gaieté naturelle intarissable; il avait l'esprit vif, et l'imagination si féconde, qu'elle fesait croître

des fleurs dans le terrain aride de la médecine. La Nature l'avait fait orateur et philosophe; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une ame pure et un cœur serviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des théologiens n'en imposent pas, regrettent en monsieur la Mettrie un honnête homme et un savant médecin.

ÉLOGE

DU GÉNÉRAL DE STILL.

CHRISTOFLE-LOUIS DE STILL naquit à Berlin l'an 1696, d'Ulric de Still, lieutenant-général des armées du roi, commandant de la ville de Magdebourg, et de Marie de Cofel. Il fit fes humanités au collége de Helmftedt, et acheva de fe perfectionner dans fes études à l'univerfité de Halle. L'amour des lettres n'altéra pas en lui le défir de la gloire: en 1715, lorfque la guerre furvint avec la Suède, monfieur de Still voulut fervir fa patrie; il fit le fiége de Stralfund, et de l'infanterie il paffa dans la cavalerie, pour laquelle fa vivacité femblait le deftiner. Il ne fe contentait pas d'avoir une charge, il voulait être digne de la remplir. La longue paix depuis l'année 1717 jufqu'à 1733 n'avait fourni aux militaires aucune occafion d'acquérir l'expérience de leur art. Tous étaient réduits à la fimple théorie, qui en comparaifon de l'expérience ne doit fe regarder que comme l'ombre à l'égard de l'objet réel. A la mort d'Augufte premier, roi de Pologne, monfieur de Still ne laiffa point échapper l'occafion qui fe préfenta à lui; il affifta au fameux fiége de Danzic qui fe fit fous la direction du maréchal Munnich, et il eut la fatisfaction de faire fous le prince Eugène la dernière campagne où ce prince commanda fur le Rhin. Après la mort du feu roi, le roi d'à préfent le

nomma gouverneur de ſon frère, le prince Henri. Monſieur de Still était d'autant plus digne de cet emploi, qu'il réuniſſait les qualités du cœur aux talens de l'eſprit et aux vertus militaires. Au renouvellement de l'académie, monſieur de Still en fut élu curateur. Il eſt honteux de le dire, mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'on trouve rarement parmi les perſonnes de naiſſance des eſprits auſſi éclairés que le ſien, et un mérite auſſi digne de l'académie que l'avait monſieur de Still. Il n'était point étranger aux différentes ſciences que notre académie réunit en corps; il aurait même été capable de nous enrichir de ſes travaux littéraires, ſi ſes différentes fonctions ne lui en avaient dérobé le temps. Son penchant le portait aux belles-lettres; il préférait aux ſciences auſtères les grâces de l'éloquence, non pas cette profuſion de mots qui n'opère qu'une eſpèce de bourdonnement agréable aux oreilles; mais la force des penſées qui par des expreſſions majeſtueuſes forcent l'auditeur à les entendre, perſuade, et entraîne les ſuffrages.

Il regardait les anciens comme nos maîtres, et leur donnait ſur-tout la préférence ſur les modernes par l'étude plus profonde de leur art qu'ils avaient faite. Nous lui avons ſouvent entendu dire, qu'autrefois un homme pouvait devenir habile, parce qu'il ne conſacrait ſes talens qu'à l'art qu'il embraſſait; mais que le goût de notre ſiècle pour l'univerſalité des ſciences ne pouvait produire que des hommes ſuperficiels en tout genre; et il regardait ce goût comme la cauſe de la décadence des lettres: il ne croyait pas que Virgile dût commenter Euclide, ni Platon faire des vaudevilles; la vie d'un homme ne ſuffiſant pas

pour approfondir une ſcience. La guerre tira bientôt monſieur de Still de l'aſile des Muſes; il ſuivit le roi en Moravie l'année 1742. Il reçut en 1743 le régiment de cavalerie du prince Eugène d'Anhalt, et fut de la promotion des majors-généraux.

La ſeconde guerre de 1745 lui fournit des occaſions pour déployer ſes vertus militaires; il battit avec ſa brigade le général Nadaſti dans une affaire d'avant-garde auprès de Landshut, et le pourſuivit juſqu'en Bohème. Peu de temps après il fut bleſſé à la bataille de Friedberg: il eſt ſuperflu de dire qu'il y acquit de la gloire, Les exploits que fit la cavalerie pruſſienne en ce jour-là ſont trop connus pour les rappeler ici. Après l'expédition de Saxe, monſieur de Still revint avec le roi à Berlin, où il trouva monſieur de Maupertuis, devenu depuis peu préſident de l'académie; il participa à la joie que tout notre corps reſſentit d'avoir à la tête un ſavant auſſi illuſtre. Les ſciences et les arts ſe tiennent tous comme par la main: la méthode qui conduit un géomètre dans les profondeurs de la nature, ou qui guide un philoſophe dans les ténèbres de la métaphyſique, eſt la même pour tous les arts. Monſieur de Still, qui avec le goût des ſciences s'était acquis cette méthode, voulut l'appliquer à un métier qu'il feſait avec ſuccès, et qui dans la guerre l'avait couvert de gloire; il compoſa un ouvrage ſur l'origine et les progrès de la cavalerie: ce que nous en avons vu eſt plein de recherches curieuſes et de détails remplis d'érudition. Il l'avait pouſſé juſqu'à l'an 1750, et la mort l'empêcha d'achever ce que ſes recherches auraient eu de plus intéreſſant

à nous apprendre. Le manuſcrit eſt entre les mains de ſa famille : ce ſerait une perte pour le public s'il était fruſtré de cet héritage.

Depuis l'année 1750 monſieur de Still ſe ſentit attaqué d'un aſthme, qui allant toujours en empirant, cauſa enfin ſa mort le 19 d'octobre 1752. Il avait épouſé Charlotte de Hus, fille du préſident de la régence de Magdebourg ; il laiſſa deux fils, qui ſont officiers, et quatre filles, dont deux ſont en bas âge. Il avait le cœur ſerviable, plein de candeur et de déſintéreſſement ; ſa ſageſſe était gaie, et ſa joie était ſage. Les talens de ſon eſprit ne ſervaient qu'à relever les qualités de ſon cœur ; né pour les arts comme pour la guerre, pour la cour comme pour la retraite, il était de ce petit nombre de gens qui ne devraient jamais mourir ; mais comme la vertu ne ſe dérobe pas aux atteintes de la mort, il a ſu ſurvivre à lui-même en laiſſant un nom cher aux arts, et eſtimé des honnêtes gens.

ÉLOGE

DU

PRINCE HENRI

DE PRUSSE. (*)

MESSIEURS,

Si l'affliction eſt permiſe à un homme raiſonnable, c'eſt, ſans doute, quand il partage avec ſa patrie et un peuple nombreux la douleur d'une perte irréparable. Bien loin que l'objet de la philoſophie ſoit d'étouffer la nature en nous, elle ſe borne à régler et modérer les écarts des paſſions: en muniſſant le cœur du ſage d'aſſez de fermeté pour ſoutenir l'infortune avec grandeur d'ame, elle le blâmerait ſi dans un engourdiſſement ſtupide il voyait d'un œil inſenſible les pertes et les déſaſtres de ſes concitoyens. Me ſerait-il donc permis de demeurer ſeul inſenſible au funeſte événement qui trouble la ſérénité de vos jours, à la vue du ſpectacle lugubre qui vient de vous frapper, à ce triomphe de la mort qui s'élève des trophées de nos dépouilles, et qui s'applaudit de s'être immolé nos plus illuſtres têtes? Non, Meſſieurs, mon ſilence ſerait criminel: il me doit être permis de mêler ma voix à celle de tant de citoyens vertueux, qui

(*) Lu dans l'aſſemblée extraordinaire de l'académie royale des ſciences le 30 décembre 1767.

déplorent la deſtinée d'un jeune prince que les Dieux n'ont fait que montrer à la terre. De quelque côté que je tourne mes regards, je n'aperçois que des fronts abattus, des viſages ſombres, l'empreinte de la douleur, des ruiſſeaux de larmes qui coulent des yeux ; je n'entends que des ſoupirs et des regrets étouffés par des ſanglots. Ceci me rappelle la famille royale éplorée, redemandant, mais hélas ! en vain, le prince aimable qu'elle a perdu pour toujours.

La haute naiſſance qui approchait le prince Henri ſi près du trône, ne fut pas la cauſe d'une douleur ſi univerſelle: la grandeur, l'illuſtration, la puiſſance n'inſpirent que la crainte, une ſoumiſſion forcée, et des reſpects auſſi vains que l'idole qui les reçoit: l'idole tombe-t-elle ? la conſidération finit, et la malignité la briſe. Non, Meſſieurs, ce n'était pas l'ouvrage de la fortune qu'on eſtimait dans le prince Henri, mais l'ouvrage de la nature, mais les talens de l'eſprit, mais les qualités du cœur, mais le mérite de l'homme même. S'il n'avait eu qu'une ame vulgaire, peut-être par bienſéance lui eût-on prodigué de froids regrets, démentis par l'indifférence publique; des éloges peinés, entendus avec ennui; de frivoles démonſtrations de ſenſibilité, qui n'auraient pas abuſé les plus ſtupides: et ſon nom aurait été condamné à un éternel oubli.

Hélas, que nous ſommes éloignés de nous trouver dans ce cas ! N'eût-il été qu'un particulier, le prince Henri aurait gagné les cœurs de tous ceux qui l'auraient approché. En effet, qui pouvait ſe refuſer à ſon air affable, à ſon abord facile, à ce caractère

de douceur qui ne le quittait jamais, à ce cœur tendre et compatiſſant, à ce génie plein de nobleſſe et d'élévation, à cette maturité de raiſon dans l'âge des égaremens, à cet amour des ſciences et de la vertu dans cette vive jeuneſſe où la plupart des hommes n'ont qu'un inſtinct de plaiſir et de folie, enfin à cet aſſemblage admirable de talens et de vertus qui ſe rencontrent ſi rarement chez des particuliers, plus rarement encore parmi les perſonnes d'une haute naiſſance, parce que leur nombre eſt moins conſidérable?

Se trouverait-il dans cette aſſemblée quelque eſprit aſſez méchant, aſſez ſatirique, cenſeur aſſez dur, aſſez impitoyable, qui oſant tourner en dériſion le ſujet reſpectable de notre juſte douleur, trouvât à redire que nous entreprenions aujourd'hui l'éloge d'un enfant qui a paſſé avec rapidité, et qui n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence? non, Meſſieurs, j'ai une trop haute idée du caractère de cette nation, pour ſoupçonner qu'on y trouve des hommes féroces par inſenſibilité, et inhumains par eſprit de contradiction: on peut ignorer nos pertes, mais on ne peut les connaître qu'avec attendriſſement. S'il ſe trouvait ailleurs de ces cenſeurs dédaigneux, que ne pourrions-nous pas leur répondre?

Se figurent-ils que tout un peuple ſe trompe, quand à la mort d'un jeune prince il donne les marques de la plus profonde douleur? croient-ils qu'on gagne la faveur du public, et qu'on peut le mettre dans une eſpèce d'enthouſiaſme ſans mérite? penſent-ils que le genre-humain, ſi peu

difpofé à donner fon fuffrage, l'accorde légérement, s'il n'y eft forcé par la vertu ? Qu'ils conviennent donc que cet enfant, qui n'a laiffé aucune trace de fon exiftence, méritait nos regrets, tant par ce que nous efpérions de lui, que par le peu de princes qu'il nous reftait à perdre. Juftifions les larmes de la famille royale, les regrets des véritables citoyens attachés au gouvernement, et la confternation publique à la nouvelle d'une perte auffi importante.

Qu'eft-ce qui fait, Meffieurs, la force des Etats ? font-ce des limites étendues, auxquelles il faut des défenfeurs ? font-ce des richeffes accumulées par le commerce et l'induftrie, qui ne deviennent utiles que par leur bon emploi ? font-ce des peuples nombreux, qui fe détruiraient eux-mêmes s'ils manquaient de conducteurs ? non, Meffieurs, ces objets font des matériaux bruts, qui n'acquièrent de prix et de confidération qu'autant que la fageffe et l'habileté favent les mettre en œuvre. La force des Etats confifte dans les grands-hommes que la nature y fait naître à propos. Parcourez les annales du monde, vous verrez que le temps d'élévation et de fplendeur des empires ont été ceux où des génies fublimes, des ames vertueufes, des hommes doués d'un mérite éminent y ont brillé, en foutenant le poids du gouvernement par leurs efforts généreux. C'eft ce fentiment confus qui rend le public fenfible à la mort des hommes d'une naiffance illuftre, parce qu'il attendait d'eux des fervices importans. Comme on regrette plus la perte d'une tendre plante, qui eft près de produire, et qu'un

hiver rigoureux emporte, que celle d'un arbre antique dont la sève tarie a desséché les rameaux; de même, Messieurs, le public est plus sensible aux espérances qu'on lui enlève, lorsqu'il touche au moment d'en jouir, qu'à la perte de ceux dont la caducité ne lui fait plus attendre les mêmes services qu'ils lui rendirent dans leur jeunesse.

Sur qui pouvions-nous jamais fonder de plus solides espérances, que sur un prince dont les moindres actions nous découvraient le caractère admirable, et nous annonçaient de quoi il serait capable un jour? Hélas! nous voyions le germe des talens et des vertus s'accroître et prospérer dans un champ qui nous promettait de riches moissons.

Les personnes les plus éclairées, ceux qui ont le plus l'usage du monde, et qui en même temps ont le plus fouillé dans le cœur de l'homme, savent déchiffrer dans le fond du caractère les actions qu'on peut en attendre; que ne trouvaient-ils pas dans le caractère de ce jeune prince! une ame où la vertu était empreinte, un cœur plein de sentimens nobles, un esprit avide de s'instruire, un génie de la plus grande élévation, une raison mâle et prématurée. Voulez-vous des exemples de ce que la raison pouvait sur lui dans un âge aussi tendre? Rappelez-vous, Messieurs, ces jours de troubles, marqués par tant de calamités, où l'Europe, dans une espèce de délire, s'était conjurée pour bouleverser cette monarchie; où nous ne pouvions compter le nombre de nos ennemis, et où il était difficile de discerner nos ennemis à des marques certaines. Dans ce temps le prince de Prusse

quitta

quitta Magdebourg, dont les boulevards servaient de dernier asile à la maison royale, pour accompagner le roi dans la campagne de 1762. Le prince Henri, qui brûlait d'entrer dans la carrière où le prince son frère allait s'engager, conçut que non-seulement sa jeunesse l'écartait des fatigues de la guerre, mais qu'encore le roi son oncle ne pouvait, sans inconsidération, exposer à la fois, à des dangers évidens, toutes les espérances de l'Etat. Ces réflexions tournèrent toute son application à l'étude : il disait qu'il rendrait utiles tous les momens de son loisir qu'il ne pouvait consacrer à la gloire. Ses progrès répondirent à ses résolutions. Il ne traitait point l'étude comme cette jeunesse frivole et corrompue, qui par la crainte des maîtres se hâte de remplir un devoir qui lui répugne, pour se livrer ensuite à l'oisiveté, ou bien à la licence et à la dépravation dont les exemples ne lui frayent que trop communément les chemins.

Notre prince, plus éclairé, savait que lui-même, ainsi que tous les hommes, n'avait reçu en naissant que la capacité de s'instruire, qu'il fallait qu'il apprît ce qu'il ignorait, et remplît sa mémoire (ce magasin précieux) de connaissances dont il pourrait faire usage dans le cours de sa vie. Il était persuadé que les lumières acquises par l'étude rendent l'expérience prématurée, et qu'une théorie bien digérée conduit à une pratique facile. Voulez-vous savoir quel vaste champ de connaissances il avait embrassé? Depuis l'histoire ancienne jus-

qu'à la moderne, il avait tout lu : il s'était fur-tout appliqué à s'imprimer dans la mémoire les caractères des grands-hommes, les événemens principaux et frappans, et ce qui a le plus contribué à l'élévation ou bien à la décadence des empires ; ce choix exquis et précieux, il fe l'était rendu familier.

Point d'ouvrage militaire qui jouit de quelque réputation, qu'il n'ait étudié, et fur lequel il n'ait confulté le fentiment des perfonnes expérimentées. Voulez-vous des témoignages encore moins équivoques de l'ardeur qu'il témoignait de s'inftruire à fond des chofes? Apprenez donc, Meffieurs, qu'ayant parcouru les fyftèmes différens de fortification, et ne fe fentant pas auffi avancé dans cette partie qu'il l'aurait défiré, durant fix mois il prit des leçons du colonel Ricaut, fans y avoir été incité par perfonne, et à l'infçu de fes parens même. O jeune homme! quel exemple que le vôtre pour la jeuneffe lâche et inappliquée qu'il faut contraindre à s'inftruire? et que ne devait-on pas fe promettre de vos heureufes difpofitions? Voulez-vous des marques frappantes de la folidité de fon efprit? Publions hardiment la vérité : ofons dire devant cet auditoire illuftre, ce qui doit être au moins connu d'une partie de ceux qui le compofent. Agé de dix-huit ans, le prince favait rendre compte des fyftèmes de Defcartes, de Leibnitz, de Mallebranche, et de Locke: non-feulement fa mémoire avait retenu toutes ces matières abftraites, mais fon jugement les avait toutes épurées. Il était étonné de trouver dans les recherches de ces grands-hommes

moins de vérités que de ſuppoſitions ingénieuſes; et il était parvenu à penſer, comme Ariſtote, que le doute eſt le commencement de la ſageſſe.

Un jugement droit, qui le conduiſait dans toutes ſes démarches, l'avait borné dans l'étude de la géométrie aux élémens d'Euclide; il diſait qu'il abandonnait la géométrie tranſcendante à des génies déſœuvrés qui pouvaient la cultiver par luxe d'eſprit. Sera-t-il croyable pour la poſtérité que ce prince aimable, ayant à peine paſſé le ſeuil du ſanctuaire des ſciences, ait dû faire rougir tant de ſavans blanchis ſous le harnois, qui, rempliſſant leur mémoire, n'ont jamais éclairé leur raiſon?

Un bon eſprit apporte des diſpoſitions à tout ce qu'il veut entreprendre: il eſt tel qu'un Protée, qui change ſans peine de formes, et paraît toujours réellement l'objet qu'il repréſente. Notre prince, qui était né avec ce don heureux, ne laiſſa point échapper la pratique de l'art militaire à la ſphère de ſes connaiſſances: il paraiſſait né pour tout ce qu'il feſait. Son émulation et ſon penchant ſe découvraient ſur-tout dans ces courſes annuelles, où ſe trouvant à la ſuite du roi il parcourait les provinces; il connaiſſait l'armée, et il en était connu: depuis les moindres détails juſqu'aux parties ſublimes de cet art dangereux, rien n'échappait à ſon activité; avec cela d'une humeur toujours égale, tempérant dans ſes mœurs, adroit dans les exercices du corps, perſévérant dans ſes entrepriſes, infatigable dans ſes travaux, et porté par préférence à tout ce qui peut être utile et honorable.

Tant de talens admirables que la nature avait

accordés au prince Henri, ne formeraient cependant pas un éloge parfait, si les qualités du cœur, essentielles à tous les hommes, et sur-tout aux grands, ne s'y étaient jointes et n'eussent couronné l'œuvre.

Un plus vaste champ se présente à ma vue, et m'offre une riche moisson de vertus. Un enfant, dans l'âge où à peine l'ame commence à se développer, me fournit une foule d'exemples de perfections. Je n'avancerai rien, Messieurs, qui ne soit soutenu par des preuves; et quel que fût mon attachement pour ce prince, il ne m'aveuglerait pas assez pour que je voulusse en imposer à des témoins. Mais qui me démentira, si je dis que le prince Henri, né avec un tempérament tout de feu, savait tempérer sa vivacité par sa sagesse? Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, savent qu'on pouvait hardiment épancher son cœur dans son sein, sans craindre qu'il trahît les secrets qu'on lui avait confiés. Son cœur sur-tout était sa plus belle comme sa plus noble partie: doux pour ceux qui l'approchaient, compatissant pour les malheureux, tendre pour ceux qui souffraient, humain pour tout le monde. Il semblait partager le sort des affligés, il étanchait les pleurs des infortunés, il répandait abondamment sa générosité sur les indigens: rien ne lui était trop précieux, pour qu'il ne l'employât au soulagement de ceux qui étaient dans le besoin. Je vous en atteste, ô familles malheureuses qu'il secourut de tout son pouvoir, vous pauvres honteux qui trouviez en lui une ressource toujours assurée, vous malheureux de toute espèce qui avez perdu en lui un bienfai-

teur, un père! Ces excellentes dispositions lui étaient si naturelles; il se fesait si peu d'effort pour les mettre au jour, qu'on voyait évidemment qu'elles partaient d'une source pure et inépuisable; faut-il qu'un destin ennemi l'ait fait tarir sitôt? oublierai-je ce peu de jours qu'il passa à son régiment? vous ses officiers, et vous vaillans cuirassiers, glorieux de servir sous ses ordres, est-il aucun de vous qui me démente, si je dis que vous n'avez appris à le connaître que par ses bienfaits, et que ce prince si jeune pouvait vous servir de guide et de modèle.

Vous savez, Messieurs, que le désintéressement parfait est la source d'où découle toute vertu: c'est lui qui fait préférer une réputation honorable aux avantages de la richesse, l'amour de l'équité et de la justice aux désirs d'une cupidité effrénée, les intérêts publics et de l'Etat aux siens propres et à ceux de sa famille, le salut et la conservation de la patrie à sa conservation personnelle, à ses biens, à sa santé, à sa vie; qui en un mot élève l'homme au-dessus de l'homme, et le rend presque un citoyen des cieux. Ce sentiment noble et généreux de l'ame se remarquait dans toutes les actions de notre prince; combien ne forma-t-il pas de vœux pour la fécondité du mariage du prince de Prusse son frère, et quoiqu'il ne pût se déguiser que la stérilité de cette union le rapprocherait du trône, il marqua la joie la plus sincère en apprenant la délivrance de la princesse sa belle-sœur, regrettant seulement que ce ne fût pas un prince qu'elle eût mis au monde. Je ne ferais pas embarrassé de vous citer encore de pareils traits, qui vous rempliraient

d'amour, et vous raviraient en admiration; toutefois souffrez, Messieurs, que je m'arrête, et que je ne lève point le voile qui couvre aux yeux des profanes ce qui regarde l'intérieur de la maison royale.

Après tout ce que vous venez d'entendre du prince Henri, qui ne craindrait que l'extrême penchant qu'ont tous les hommes à s'approuver eux-mêmes, que cette complaisance avec laquelle ils relèvent leurs moindres actions, que cette flatteuse disposition qu'ils ont à s'applaudir, n'eût enflé le cœur d'un jeune homme d'une vanité toujours odieuse, quoiqu'elle n'eût pas été dépourvue de tout fondement? quel écueil pour l'amour-propre que tant de talens, et même tant de vertus! Heureusement nous n'avons rien à appréhender pour lui: une raison supérieure le préserva de cet écueil dangereux. J'en appelle à la cour, à la ville, à l'armée, aux provinces, à vous-mêmes, Messieurs: vous savez que sa belle ame était la seule qui ne fût pas satisfaite d'elle-même. Peu content des qualités qu'il possédait, il avait une plus haute idée de celles qu'il espérait d'acquérir; c'était le principe qui excitait son ardeur à se procurer les connaissances qui lui manquaient, afin d'approcher en tout genre aussi près de la perfection qu'il est permis à la fragilité humaine d'y atteindre. Mais si la vanité lui parut une faiblesse ridicule, il ne fut pas insensible aux attraits de la gloire. Quel homme vertueux l'a jamais dédaignée? c'est la dernière passion du sage; les plus austères philosophes mêmes n'ont pu la déraciner. Avouons-le franchement, Messieurs;

le désir d'établir une réputation solide est le mobile le plus puissant, est le principal ressort de l'ame, est la source, et le principe éternel qui pousse les hommes à la vertu, et qui produit ces actions par lesquelles ils s'immortalisent. Le prince Henri ne voulait pas devoir sa réputation à la lâche condescendance du vulgaire, méprisable adorateur des idoles de la fortune, qui les encense par bassesse, fussent-elles même sans mérite; il voulait une gloire inhérente à sa personne, et que l'envie ne pût rendre douteuse; point de réputation d'emprunt, mais un nom réel, soutenu par le fond d'un caractère invariable.

Que ne présagions-nous pas de tant d'admirables qualités, accompagnées de tant de modestie? avec quel plaisir ne composions-nous pas d'avance l'histoire de la vie que ce grand prince nous fesait attendre? nous le vîmes entrer dans le monde; la carrière de la gloire s'entr'ouvrait pour lui; il nous parut comme un athlète préparé à rendre sa course célèbre: sa jeunesse florissante enflait nos espérances: d'avance nous jouissions de tout son mérite; mais nous ignorions, hélas, qu'un arrêt fatal de la destinée devait nous l'enlever sitôt.

Malheureux que je suis! dois-je renouveler votre douleur? faut-il r'ouvrir la source de vos larmes? Et ma main sera-t-elle destinée à retourner le poignard dans la plaie de vos cœurs qui saigne encore? En vain, Messieurs, je m'étudierais à vous déguiser notre perte commune; elle n'est, hélas, que trop réelle! Faibles orateurs, que pouvez-vous pour calmer une douleur aussi vive? mêlez plutôt

vos larmes au torrent de celles qui se répandent. Vous le savez, malheureusement le prince Henri fut subitement saisi d'une maladie autant cruelle qu'affreuse. Ce prince, qui ignorait le sentiment de la crainte, n'appréhendait pas la petite vérole, malgré les ravages prodigieux qu'elle avait faits l'hiver précédent, et malgré l'horreur générale qu'en a presque tout le monde. Admirez son humanité: dès que les médecins lui eurent appris le mal dont il était atteint, il interdit son accès à tous ceux de ses domestiques qui n'avaient point eu la même maladie: un de ses valets de chambre, qui était dans ce cas, n'osa le servir: il dit que si l'on voulait qu'il fût tranquille, on devait lui laisser courir ses propres risques, sans l'exposer à les communiquer à d'autres. Un des aides de camp du roi, qui n'avait point eu la petite vérole, s'offrit à le veiller; mais le prince ne voulut point qu'il s'exposât: en craignant de risquer la vie de ceux qui l'entouraient, il bravait ses propres dangers. Cette bonté, cette noblesse de sentimens, cette façon de penser généreuse, cette humanité, la première des vertus, le caractérisèrent jusqu'au trépas; il souffrit patiemment, il jeta sur la mort des regards intrépides, et s'y abandonna avec héroïsme.

Quel coup de foudre pour la maison royale, que cette nouvelle autant désastreuse qu'inopinée! Hélas, nous nous flattions tous, chacun tâchait à se faire illusion, nous écartions de nos esprits les images funestes dont l'impression douloureuse blessait la délicatesse de nos sentimens: ces hommes réduits, par leur art borné, à n'être que les témoins

des maladies, nous entretenaient dans cette ſécurité trompeuſe; quand tout-à-coup les accens d'une voix lugubre vinrent tarir nos eſpérances, et nous plonger dans la douleur la plus profonde.

Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce jour funeſte où la renommée, qui divulgue tout, répandit ſubitement ces triſtes paroles: " le prince Henri eſt mort. " Quelle conſternation! que d'inutiles et ſincères regrets! que de larmes répandues! ce n'était point le ſentiment feint d'une douleur affectée, mais l'affliction ſincère d'un public éclairé, qui connaiſſait la grandeur de ſes pertes. Les jeunes gens diſaient " comment, il eſt mort celui ſur lequel nous avions „ fondé tant d'eſpérances? " Les vieillards diſaient " c'était à lui de vivre, à nous de mourir." Chacun penſait avoir perdu en lui un parent, un exemple, un bienfaiteur. Marcellus, enlevé dans la fleur de ſon printemps, fut moins regretté: Germanicus mourant coûta moins de larmes aux Romains: et la perte d'un jeune homme devint une calamité publique.

O pompe fatale! ta marche fut arroſée par des torrens de larmes, et tu ne parvins au tombeau qu'à travers les gémiſſemens, les pleurs, les cris du peuple, et les ſymboles du déſeſpoir qui t'environnaient.

Tel, Meſſieurs, eſt le privilége de la vertu quand elle brille dans toute ſa pureté; les hommes, quelqu'adonnés qu'ils ſoient eux-mêmes au vice, ſont pour leur propre avantage contraints de l'aimer, et forcés de lui rendre juſtice. Les ſuffrages ſincères de toute une nation, le témoignage univerſel de

l'eſtime publique, ces louanges du prince Henri après ſa mort, et par conſéquent à l'abri de toute flatterie, ne ſont-elles pas dans le cas de ces acclamations générales où la voix de Dieu paraît ſe manifeſter par la voix de tout un peuple? Ne meſurons donc point la vie des hommes ſelon ſon plus ou moins d'étendue, mais ſelon l'uſage qu'ils ont fait du temps de leur exiſtence. O prince aimable! votre ſageſſe vous avait bien averti de cette vérité. Votre courſe fut bornée; mais vos jours furent remplis. Vous-même, non, vous ne regretteriez pas la courte durée du terme que la nature vous avait preſcrit, ſi vous pouviez ſavoir combien vous avez été aimé, combien de cœurs vous étaient ſincèrement attachés, et quelle confiance le public mettait en votre mérite. Une vie plus longue, que pouvait-elle vous procurer davantage?

Ah, Meſſieurs, ces triſtes réflexions, loin de calmer notre douleur, l'aggravent, en nous rappelant tous les avantages dont nous jouiſſions, et qui ſe ſont ſoudainement évanouis: un inſtant fatal nous oblige à renoncer pour jamais à l'eſpérance de voir briller tant de vertus pour l'avantage de la patrie. Jour déſaſtreux, qui nous privas de ce doux eſpoir! Cruelle maladie qui terminas de ſi beaux jours! Sort impitoyable qui ravis les délices du peuple, pourquoi nous laiſſas-tu la lumière, après la lui avoir ravie? . . . . . Mais que dis-je? . . . . où m'égare ma douleur? . . . . Non, Meſſieurs, ſupprimons des murmures auſſi coupables qu'inutiles, reſpectons les arrêts des deſtinées, ſouvenons-nous que la condition d'hommes nous aſſujettit à la

ſouffrance, que les lâches en ſont abattus, et que les courageux la ſoutiennent avec fermeté. Ce prince ſi aimable et ſi aimé, s'il pouvait entendre nos triſtes regrets, et les accens plaintifs de tant de voix lamentables, n'approuverait pas ces témoignages lugubres de notre impuiſſante et ſtérile douleur: il penſerait que ſi dans la courte durée de ſa vie, il n'a pu nous être utile ſelon ſes excellentes intentions, nous devrions au moins retirer quelques inſtructions de ſa mort.

O vous, jeuneſſe illuſtre, qui ne reſpirez que pour la gloire, et qui dévouez vos travaux aux armes! approchez de ce tombeau; rendez les derniers devoirs à ce prince, votre émule, et votre exemple: contemplez ce qui nous reſte de lui, un cadavre défiguré, des cendres, des oſſemens, de la pouſſière; deſtinée commune de ceux qu'a moiſſonnés la faux du trépas! Mais conſidérez en même temps ce qui lui ſurvit, et qui ne périra jamais, le ſouvenir de ſes belles qualités, l'exemple de ſa vie, l'image de ſes vertus. Il me ſemble le voir, qui ranimant ſa cendre éteinte, ſort de ce ſépulcre où repoſent ſes froides reliques, pour vous dire: « votre vie eſt bornée, quelle qu'en ſoit la durée: » un jour vous quitterez tous cette dépouille mor- » telle; profitez du temps par votre activité: voyez » comme rapidement mes jours ſe ſont évanouis. » Si vous voulez que votre mémoire vous ſurvive, » ſouvenez-vous que ce ſont les belles actions, et » les vertus ſeules qui peuvent garantir vos noms » de la deſtruction des ſiècles, et de l'oubli des » temps. »

Et vous, vaillans défenſeurs de l'Etat, dont les efforts incroyables le ſoutinrent contre les aſſauts de toute l'Europe! et vous miniſtres, qui dans vos différens emplois, vous occupez de la félicité publique! approchez auſſi de ce tombeau: qu'un jeune homme, regretté pour ſes talens et ſes rares vertus, vous affermiſſe dans l'opinion où vous êtes, que ce ne ſont ni les grands emplois, ni les vaines décorations, ni la naiſſance même, quelque illuſtre qu'elle ſoit, qui font eſtimer ceux qui ſont à la tête des nations; mais que leur mérite, leur zèle, leurs travaux, leur attachement à la patrie, ſeuls peuvent leur concilier les ſuffrages du public, des ſages, et de la poſtérité.

Pourrais-je, après vous avoir conduits à ce tombeau, m'empêcher d'en approcher moi-même? ô prince, qui ſaviez combien vous m'étiez cher, combien votre perſonne m'était précieuſe! ſi la voix des vivans peut ſe faire entendre des morts, prêtez attention à une voix qui ne vous fut pas inconnue: ſouffrez que ce fragile monument, le ſeul, hélas, que je puis ériger à votre mémoire, vous ſoit élevé: ne dédaignez pas les efforts d'un cœur qui vous était attaché, qui ſauvant des débris de votre naufrage ce qu'il peut, eſſaye de l'appendre au temple de l'immortalité. Hélas, était-ce à vous à m'apprendre avec quelle économie il faut faire uſage du peu de jours qui nous ſont départis? était-ce de vous que je devais apprendre à braver les approches de la mort, moi que l'âge et les infirmités avertiſſent journellement que j'approche du terme qui bornera la courſe de ma vie? Votre admirable

caractère ne s'effacera jamais de ma mémoire, l'image de vos vertus me sera sans cesse présente: vous vivrez toujours dans mon cœur : votre nom se mêlera dans tous nos entretiens, et votre souvenir ne périra en moi qu'avec l'extinction de ce souffle de vie qui m'anime. J'entrevois déjà la fin de ma carrière, et le moment, cher prince, où l'être des êtres réunira à jamais ma cendre à la vôtre.

La mort, Messieurs, est la fin de tous les hommes: heureux ceux qui en mourant ont la consolation de savoir qu'ils méritent les larmes de ceux qui leur survivent!

ÉLOGE DE VOLTAIRE. (*)

MESSIEURS,

DANS tous les ſiècles, ſur-tout chez les nations les plus ingénieuſes et les plus polies, les hommes d'un génie élevé et rare ont été honorés pendant leur vie, et encore plus après leur mort. On les conſidérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat ſur leur patrie. Les premiers législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en ſociété; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philoſophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, et qui découvrirent quelques vérités; les poëtes qui tranſmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres ſupérieurs à l'eſpèce humaine. On les croyait favoriſés d'une inſpiration particulière de la divinité. De-là vint qu'on éleva des autels à *Socrate*, qu'*Hercule* paſſa pour un Dieu, que la Gréce honorait *Orphée*, et que ſept villes ſe diſputèrent la gloire d'avoir vu naître *Homère*. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation était la plus perfectionnée, ſavait l'Iliade par cœur, et célébrait avec ſenſibilité la gloire de ſes anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que *Sophocle*, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande eſtime pour ſes talens; et de plus, que la république d'Athènes le

(*) Ecrit au camp de Schatzlar, et lu à l'académie royale des ſciences et belles-lettres de Berlin, dans une aſſemblée publique, extraordinairement convoquée pour cet objet, le 26 de novembre 1778.

revêtit des charges les plus confidérables. Tout le monde fait combien *Efchine*, *Périclès*, *Démofthène*, furent eftimés ; et que *Périclès* fauva deux fois la vie à *Diagoras*, la première en le garantiffant contre la fureur des fophiftes, et la feconde fois en l'affiftant par fes bienfaits. Quiconque en Gréce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs et même des enthoufiaftes : ces puiffans encouragemens développaient le génie, et donnaient à l'efprit cet effor qui l'élève, et lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'était ce pas pour les philofophes d'apprendre que *Philippe* de Macédoine choifit *Ariftote* comme le feul précepteur digne d'élever *Alexandre* ? Dans ce beau fiècle, tout mérite avait fa récompenfe, tout talent fes honneurs. Les bons auteurs étaient diftingués ; les ouvrages de *Thucydide*, de *Xénophon* fe trouvaient entre les mains de tout le monde ; enfin chaque citoyen femblait participer à la célébrité de ces génies qui élevèrent alors le nom de la Gréce au-deffus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un fpectacle femblable. On y voit *Cicéron* qui, par fon efprit philofophique et par fon éloquence, s'éleva au comble des honneurs. *Lucrèce* ne vécut pas affez pour jouir de fa réputation. *Virgile* et *Horace* furent honorés des fuffrages de ce peuple-roi ; ils furent admis aux familiarités d'*Augufte*, et participèrent aux récompenfes que ce tyran adroit répandait fur ceux qui, célébrant fes vertus, fefaient illufion fur fes vices.

A l'époque de la renaiffance des lettres dans notre Occident, l'on fe rappelle avec plaifir l'empreffement

avec lequel les *Médicis* et quelques fouverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On fait que *Pétrarque* fut couronné poëte, et que la mort ravit au *Taſſe* l'honneur d'être couronné dans ce même capitole où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. *Louis XIV*, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenfer ces hommes extraordinaires que la nature produifit fous fon règne. Il ne fe borna pas à combler de bienfaits *Boſſuet*, *Fénélon*, *Racine*, *Deſpréaux*; il étendit fa munificence fur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fuſſent, pour peu que leur réputation fût parvenue jufqu'à lui.

Tel eſt le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui femblent ennoblir l'efpèce humaine, et dont les ouvrages nous délaſſent et nous confolent des misères de la vie. Il eſt donc bien juſte que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges et d'admiration qu'il a fi bien mérité.

Nous ne nous propofons pas, Meſſieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de *Voltaire*. L'hiſtoire d'un roi doit conſiſter dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus fur fes peuples; celle d'un guerrier dans fes campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyfe de fes ouvrages : les anecdotes peuvent amufer la curiofité, les actions inſtruifent. Mais comme il eſt impoſſible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de *Voltaire*, vous voudrez bien, Meſſieurs, vous contenter de l'efquiſſe légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer

qu'en

qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce serait donc déshonorer M. de *Voltaire* que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres et rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune et de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête ; il étudia au collége de Louis-le-grand sous les pères *Porée* et *Tournemine*, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de *Voltaire* n'était pas regardé comme un enfant ordinaire ; sa verve s'était déjà fait connaître. C'est ce qui l'introduisit dans la maison de madame de *Rupelmonde* : cette dame, charmée de la vivacité d'esprit et des talens du jeune poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse et cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits et solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connaître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. de *Voltaire*, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa tragédie d'Oedipe et quelques vers agréables de société avaient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le duc d'*Orléans*, alors régent de France. Un certain *la Grange*, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour

éviter d'être ſoupçonné, trouva le moyen de la faire paſſer ſous le nom de M. de *Voltaire*. Le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune poëte, tout innocent qu'il était, fut arrêté et conduit à la baſtille, où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité eſt de ſe faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni et M. de *Voltaire* juſtifié et relâché. Croiriez-vous, Meſſieurs, que ce fut à la baſtille même que notre jeune poëte compoſa les deux premiers chants de ſa Henriade? cependant cela eſt vrai : ſa priſon devint un Parnaſſe pour lui, où les muſes l'inſpirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſecond chant eſt demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté : faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur, et les retint.

Peu après ſon élargiſſement, ſoulevé contre les indignes traitemens et les opprobres dont il avait enduré la honte dans ſa patrie, il ſe retira en Angleterre, où il éprouva non-ſeulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthouſiaſtes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors ſous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune poëte, qui ſavait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la philoſophie. Les plus ſages et les plus profonds philoſophes y fleuriſſaient alors. Il ſaiſit le fil avec lequel le circonſpect *Locke* s'était conduit dans le dédale de la métaphyſique ; et refrénant ſon imagination impétueuſe, il l'aſſujettit aux calculs laborieux de l'immortel *Newton*. Il s'appropria ſi bien les découvertes de ce philoſophe, et ſes progrès furent tels que, dans

un abrégé, il expofa fi clairement le fyftème de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de *Fontenelle* était l'unique philofophe qui, répandant des fleurs fur l'aridité de l'aftronomie, l'eût rendue fufceptible d'amufer le loifir du beau fexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philofophes, les traduifait dans fa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illuftre à Londres, s'empreffait à le pofféder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation : mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour-propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, et il retourna en France.

Les Parifiens, éclairés par les fuffrages qu'une nation auffi favante que profonde avait donnés à notre jeune auteur, commencèrent à fe douter que dans leur fein il était né un grand-homme. Alors parurent les Lettres fur les Anglais, où l'auteur peint, avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions et le gouvernement de cette nation. La tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre, fuccéda bientôt après, ainfi que Mariamne et une foule d'autres pièces.

Il fe trouvait alors en France une dame célèbre par fon goût pour les arts et pour les fciences. Vous devinez bien, Meffieurs, que c'eft de l'illuftre marquife *du Châtelet* dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philofophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit fa connaiffance; le défir de s'inftruire, et l'ardeur d'approfondir le peu de vérités

qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, et la rendit indissoluble. Madame *du Châtelet* abandonna tout de suite la Théodicée de *Leibnitz*, et les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte et prudente de *Locke*, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère. Elle apprit assez de géométrie pour suivre *Newton* dans les calculs abstraits ; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis. Ils y composaient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquaient, tâchant, par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent composées Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreste.

M. de *Voltaire* qui fesait tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornait pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la marquise *du Châtelet*, qu'il composa son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations ; l'Histoire de *Louis XIV* et l'Histoire de *Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'académie française ; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. *Louis XV* l'honora de la charge de son gentilhomme ordinaire, et de celle d'historiographe de France qu'il avait, pour

ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'Histoire de *Louis XIV.*

Quoique M. de *Voltaire* fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'était pourtant davantage à l'amitié. Inséparablement lié avec madame *du Châtelet*, le brillant d'une grande cour n'offusqua pas ses yeux, au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissaient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible, quand la mort de la marquise *du Châtelet* mit fin à cette belle union. Ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. de *Voltaire*, qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le temps qu'il fesait usage de toutes ses forces pour apaiser sa douleur, il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi, qui l'avait vu en l'année 1740, désirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien n'échappait à ses connaissances; sa conversation était aussi instructive qu'agréable; son imagination aussi brillante que variée; son esprit aussi prompt que présent: il suppléait, par les grâces de la fiction, à la stérilité des matières; en un mot, il fesait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui et M. de *Maupertuis*, brouilla ces deux savans qui étaient faits pour s'aimer et non pour se haïr; et la guerre qui survint en 1756 inspira à M. de *Voltaire* le désir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève, à Lausanne; ensuite il fit l'acquisition des Délices, et enfin il s'établit à

Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude et l'ouvrage; il lisait et composait. Il occupait ainsi, par la fécondité de son génie, tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de *Voltaire*, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour être bel esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion; les bourgeois, qui se croyaient au moins des *Lycurgues*, étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie; mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens, causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. de *Voltaire* ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette soi-disante guerre, sur le ton que celle des rats et des grenouilles l'avait été autrefois par *Homère*. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie et d'histoire, tantôt des romans allégoriques et moraux: mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions, il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit; il la remit en culture; non-seulement il la

repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers et d'artiſtes.

Ne rappelons pas, Meſſieurs, trop promptement les cauſes de notre douleur ; laiſſons encore M. de *Voltaire* tranquillement à Ferney, et jetons en attendant un regard plus attentif et plus réfléchi ſur la multitude de ſes différentes productions. L'hiſtoire rapporte que *Virgile* en mourant, peu ſatisfait de l'Enéide qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il aurait déſiré, voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de *Voltaire*, lui permit de limer et de corriger ſon poëme de la Ligue, et de le porter à la perfection où il eſt parvenu maintenant ſous le nom de la Henriade.

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que ſon poëme n'était qu'une imitation de l'Enéide ; et il faut convenir qu'il y a des chants dont les ſujets ſe reſſemblent ; mais ce ne ſont pas des copies ſerviles. Si *Virgile* dépeint la deſtruction de Troye, *Voltaire* étale les horreurs de la Saint-Barthelemi ; aux amours de *Didon* et d'*Enée* on compare les amours d'*Henri IV* et de la belle *Gabrielle d'Eſtrées* ; à la deſcente d'*Enée* aux enfers, où *Anchiſe* lui découvre la poſtérité qui doit naître de lui, l'on oppoſe le ſonge d'*Henri IV*, et l'avenir que S^t^ *Louis* dévoile en lui annonçant le deſtin des *Bourbons*. Si j'oſais haſarder mon ſentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français ; ſavoir ceux de la Saint-Barthelemi et du ſonge d'*Henri IV*. Il n'y a que les amours de *Didon*, où il paraît que *Virgile* l'emporte ſur *Voltaire*, parce que l'auteur latin intéreſſe et parle au cœur, et que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais ſi l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, ſans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne feraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains ; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'*Enée* rend à ſon père *Anchiſe*, la fable des harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils feront réduits à manger leurs aſſiettes, et cette prophétie qui s'accomplit ; la truye avec ſes neuf petits, qui déſigne le lieu d'établiſſement où *Enée* doit trouver la fin de ſes travaux ; ſes vaiſſeaux changés en nymphes ; un cerf tué par *Aſcagne* qui occaſionne la guerre des Troyens et des Rutules ; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'*Amate* et de *Lavinie* contre cet *Enée* que *Lavinie* épouſe à la fin. Ce ſont peut-être ces défauts dont *Virgile* était lui-même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler ſon ouvrage ; et qui, ſelon le ſentiment des cenſeurs judicieux, doivent placer l'Enéide au-deſſous de la Henriade.

Si les difficultés vaincues font le mérite d'un auteur, il eſt certain que M. de *Voltaire* en trouva plus à ſurmonter que *Virgile*. Le ſujet de la Henriade eſt la réduction de Paris due à la converſion d'*Henri IV*. Le poëte n'avait donc pas la liberté de mouvoir à ſon gré le ſyſtème merveilleux ; il était réduit à ſe borner aux myſtères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables et pittoreſques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne ſaurait lire le dixième chant de la Henriade ſans convenir que les charmes de la poéſie ont le don d'ennoblir tous les ſujets qu'elle traite. M. de *Voltaire*

fut le seul mécontent de son poëme; il trouvait que son héros n'était pas exposé à d'assez grands dangers, et que par conséquent il devait intéresser moins qu'*Enée* qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de *Voltaire*, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à *Racine*, et que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il composa; son imagination s'était empreinte des beautés de *Sophocle* et d'*Euripide*, et sa mémoire lui rappelait sans cesse l'élégance continue et fluide de *Racine*: fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille *Jocaste* sentît renaître à la présence de *Philoctète* une passion presque éteinte: mais si l'on avait élagué le rôle de *Philoctète*, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'*Oedipe*.

On jugea que son Brutus était plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui, de sang-froid, condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare; et qu'en Angleterre, un consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un dieu.

Sa Mariamne et un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art et la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre poëte

que la contexture de ſes tragédies n'approchait pas du naturel et de la vraiſemblance de celles de *Racine*. Voyez, diſaient-ils, repréſenter Iphigénie, Phèdre, Athalie : vous croyez aſſiſter à une action qui ſe développe ſans peine devant vos yeux; au lieu qu'au ſpectacle de Zaïre, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance et couler légèrement ſur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le ſecond acte eſt un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux *Luſignan* qui, ſe retrouvant dans ſon palais, ne ſait où il eſt; qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre, devenu gouverneur de Péronne : on ne ſait pas trop comment il reconnaît ſes enfans; pour rendre ſa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où *Abraham* ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils *Iſaac* au Seigneur; il l'engage à ſe faire baptiſer après que *Châtillon* atteſte l'avoir baptiſée lui-même; et c'eſt-là le nœud de la pièce. Après que *Luſignan* a rempli cet acte froid et languiſſant, il meurt d'apoplexie ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il fallait un prêtre et un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on aurait pu ſubſtituer au baptême, la communion.

Mais quelque ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraîne l'auditeur qui, agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés.

On conviendra donc que M. *Racine* a l'avantage

d'avoir quelque chose de plus naturel, de plus vraisemblable dans la texture de ses drames; et qu'il règne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun poëte n'a pu approcher depuis. D'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M de *Voltaire*, il faut convenir qu'au cinquième acte près de Catilina, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scène en scène, d'acte en acte, et de le pousser au plus haut point à la catastrophe : c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassait tous les genres. Après s'être essayé contre *Virgile*, et l'avoir peut-être surpassé, il voulait se mesurer avec l'*Arioste*; il composa la Pucelle dans le goût du Roland furieux. Ce poëme n'est point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société fesaient les délices de toutes les personnes de goût. L'auteur seul n'en tenait aucun compte, quoiqu'*Anacréon*, *Horace*, *Ovide*, *Tibulle*, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son esprit enfantait ces ouvrages sans peine; cela ne le satisfesait pas; il croyait que, pour posséder une réputation bien méritée, il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poëte, passons à ceux de l'historien. L'Histoire de *Charles XII* fut la première qu'il composa; il devint le *Quinte-Curce* de cet *Alexandre*. Les fleurs qu'il

répand fur fa matière, n'altèrent point le fonds de la vérité; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, fa fermeté dans de certaines occafions, fon obftination en d'autres, fa profpérité et fes malheurs.

Après avoir éprouvé fes forces fur *Charles XII*, il effaya de hafarder l'Hiftoire du fiècle de *Louis XIV*. Ce n'eft plus le ftyle romanefque de *Quinte-Curce* qu'il emploie : il y fubftitua celui de *Cicéron* qui, plaidant pour la loi *Manilia*, fait l'éloge de *Pompée*. C'eft un auteur français qui relève avec enthoufiafme les événemens fameux de ce beau fiècle; qui expofe dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à fa nation une prépondérance fur d'autres peuples; les grands génies en foule qui fe trouvèrent fous la main de *Louis XIV*; le règne des arts et des fciences protégés par une cour polie; les progrès de l'induftrie en tout genre; et cette puiffance intrinsèque de la France qui rendait en quelque forte fon roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de *Voltaire* l'attachement et la reconnaiffance de toute la nation françaife, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de fes autres écrivains.

C'eft encore un ftyle différent qu'il emploie dans fon Effai fur l'efprit et les mœurs des nations; le ftyle en eft fort et fimple; le caractère de fon efprit fe manifefte plus dans la façon dont il a traité cette hiftoire, que dans fes autres écrits. On y voit la fougue d'un génie fupérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, et néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'eft pas

composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité; et les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors-d'œuvre, elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de *Voltaire*, qu'il est presque impossible d'analyser. Les uns roulent sur des sujets de critique; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit; dans d'autres encore, d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géométrie. Ses Romans même portent un caractère original; Zadig, Micromégas, Candide, sont des ouvrages qui, semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systèmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise.

Récapitulez, Messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. *Aristote* et *Platon* étaient philosophes; *Eschine* et *Démosthène* orateurs; *Homère* poëte épique; *Sophocle* poëte tragique; *Anacréon* poëte agréable; *Thucydide* et *Xénophon* historiens; de même que chez les Romains, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Lucrèce* n'étaient que poëtes; *Tite-Live* et *Varron* historiens; *Crassus*, le vieil *Antoine* et *Hortensius* s'en tenaient à

leurs harangues. *Cicéron*, ce conſul orateur, défenſeur et père de la patrie, eſt le ſeul qui ait réuni des talens et des connaiſſances diverſes : il joignait au grand art de la parole, qui le rendait ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie, telle qu'elle était connue de ſon temps. C'eſt ce qui paraît par ſes Tuſculanes, par ſon admirable traité de la nature des dieux, par celui des Offices qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. *Cicéron* fut même poëte; il traduiſit en latin les vers d'*Aratus*, et l'on croit que ſes corrections perfectionnèrent le poëme de *Lucrèce.*

Il nous a donc fallu parcourir l'eſpace de dix-ſept ſiècles pour trouver, dans la multitude des hommes qui compoſent le genre-humain, le ſeul *Cicéron* dont nous puiſſions comparer les connaiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L'on peut dire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, que M. de *Voltaire* valait ſeul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître *Bayle* armé de tous les argumens de ſa dialectique ; d'autres où l'on croit lire *Thucydide*; ici c'eſt un phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c'eſt un métaphyſicien qui, s'appuyant ſur l'analogie et l'expérience, ſuit à pas meſurés les traces de *Locke.* Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle*; là vous le voyez répandre des fleurs ſur ſes traces; ici il chauſſe le brodequin comique; mais il ſemble que l'élévation de ſon eſprit ne ſe plaiſait pas à borner ſon effor à égaler *Térence* ou *Molière.* Bientôt vous le voyez monter ſur *Pégaſe* qui, en étendant ſes ailes, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le dieu des muſes lui adjuge ſa place entre *Homère* et *Virgile.*

Tant de productions différentes et d'auffi grands efforts de génie produifirent à la fin une vive fenfation fur les efprits ; et l'Europe applaudit aux talens fupérieurs de M. de *Voltaire*. Il ne faut pas croire que la jaloufie et l'envie l'épargnaffent ; elles aiguisèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet efprit d'indépendance, inné dans les hommes, qui leur infpire une averfion contre l'autorité la plus légitime, les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une fupériorité de talens, à laquelle leur faibleffe ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudiffemens ; les gens de lettres s'honoraient de la connaiffance de ce grand-homme. Quiconque était affez philofophe pour n'eftimer que le mérite perfonnel, plaçait M. de *Voltaire* bien au-deffus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil et les richeffes font tout le mérite. M. de *Voltaire* était du petit nombre des philofophes qui pouvaient dire : *Omnia mecum porto.* Des princes, des fouverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur eftime et de leur admiration. Ce n'eft pas que nous prétendions infinuer que les grands de la terre foient les meilleurs appréciateurs du mérite ; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était fi généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal fe trouve par-tout mêlé au bien, il arrivait que M. de *Voltaire*, fenfible à l'applaudiffement univerfel dont il jouiffait, ne l'était pas moins aux piqûres de ces infectes qui croupiffent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortalifait en pla-

çant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclabouſſures légères, en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu'il eut à ſouffrir des eccléſiaſtiques, qui par état n'étant que des miniſtres de paix, n'auraient dû pratiquer que la charité et la bienfeſance: aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatiſme, ils s'acharnèrent ſur lui, et voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires; de ſorte que les paſſages où notre auteur inſinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéiſme. Et ce même *Voltaire*, qui avait employé toutes les reſſources de ſon génie pour prouver avec force l'exiſtence d'un Dieu, s'entendit accuſer, à ſon grand étonnement, d'en avoir nié l'exiſtence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent ſi maladroitement ſur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur eſpèce, et non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable conſiſtait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguiſé dans ſon hiſtoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'Egliſe; de ce qu'il avait dit avec *Fra-Paolo*, avec *Fleury* et tant d'autres, que ſouvent les paſſions influent plus ſur la conduite des prêtres que l'inſpiration du ſaint-Eſprit; que dans ſes ouvrages il inſpire de l'horreur contre ces maſſacres abominables qu'un faux zèle a fait commettre, et qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles et frivoles auxquelles les théologiens de toute ſecte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour

achever

achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. de *Voltaire* se débitaient aussitôt qu'ils sortaient de la presse, et que dans ce même temps les évêques voyaient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires.

Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonnerait leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils et méprisables qui, fesant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de *Voltaire*, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'*Epicure*, de *Hobbes*, de *Wolston*, du lord *Bolingbroke* et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? M. de *Voltaire* en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs: Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à sup-

porter le fardeau de la vie, où la ſomme des maux l'emporte ſur celle des biens; leurs opinions ſont auſſi différentes que leurs phyſionomies; loin de ſe perſécuter parce qu'ils ne penſent pas de même, ils doivent ſe borner à rectifier le jugement de ceux qui ſont dans l'erreur, par le raiſonnement, ſans ſubſtituer aux argumens le fer et les flammes; en un mot, ils doivent ſe conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Eſt-ce M. de *Voltaire* qui parle, ou eſt-ce l'apôtre S[t] *Jean*, ou eſt-ce le langage de l'Evangile?

Oppoſons à ceci la morale pratique de l'hypocriſie ou du faux zèle; elle s'exprime ainſi: Exterminons ceux qui ne penſent pas ce que nous voulons qu'ils penſent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices; que DIEU ſoit le bouclier de nos iniquités, que les hommes ſe déchirent, que le ſang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroiſſe; rendons DIEU implacable et cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion ſert ſouvent de prétexte aux paſſions des hommes, et comme par leur perverſité la ſource la plus pure du bien devient celle du mal!

La cauſe de M. de *Voltaire* étant auſſi bonne que nous venons de l'expoſer, il emporta les ſuffrages de tous les tribunaux, où la raiſon était plus écoutée que les ſophiſmes myſtiques. Quelque perſécution qu'il endurât de la haine théologale, il diſtingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendait juſtice aux eccléſiaſtiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Egliſe; il ne blâmait

que ceux dont les mœurs perverſes les rendirent l'abomination publique.

M. de *Voltaire* paſſa donc ainſi ſa vie entre les perſécutions de ſes envieux et l'admiration de ſes enthouſiaſtes, ſans que les ſarcaſmes des uns l'humiliaſſent, et que les applaudiſſemens des autres accruſſent l'opinion qu'il avait de lui-même; il ſe contentait d'éclairer le monde, et d'inſpirer par ſes ouvrages l'amour des lettres et de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfeſance par ſon exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au ſecours de la malheureuſe famille des *Calas*, qui plaida la cauſe des *Sirven* et les arracha des mains barbares de leurs juges; il aurait reſſuſcité le chevalier *la Barre*, s'il avait eu le don des miracles. Il eſt beau qu'un philoſophe, du fond de ſa retraite, élève ſa voix; et que l'humanité dont il eſt l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de *Voltaire* n'avait par devers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philoſophie et la religion enſeignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel eſt le plus chrétien, ou le magiſtrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philoſophe qui la recueille et la ſoutient; le juge qui ſe ſert du glaive de la loi pour aſſaſſiner un étourdi, ou le ſage qui veut ſauver la vie du jeune homme pour le corriger; le bourreau de *Calas*, ou le protecteur de ſa famille déſolée?

Voilà, Meſſieurs, ce qui rendra la mémoire de

M. de *Voltaire* à jamais chère à ceux qui ſont nés avec un cœur ſenſible et des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que ſoient les dons de l'eſprit, de l'imagination, l'élévation du génie, et les vaſtes connaiſſances; ces préſens, que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais ſur les actes de l'humanité et de la bienfeſance; on admire les premiers, et l'on bénit et vénère les ſeconds.

Quelque peine que j'aye, Meſſieurs, de me ſéparer à jamais de M. de *Voltaire*, je ſens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cauſe ſa perte. Nous l'avons laiſſé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagèrent à ſe tranſporter à Paris, où il eſpérait venir encore aſſez à temps pour ſauver quelques débris de ſa fortune d'une banqueroute dans laquelle il ſe trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaître dans ſa patrie les mains vides; ſon temps, qu'il partageait entre la philoſophie et les belles-lettres, fourniſſait un nombre d'ouvrages dont il avait toujours quelques-uns en réſerve: ayant compoſé une nouvelle tragédie dont Irène eſt le ſujet, il voulut la produire ſur le théâtre de Paris.

Son uſage était d'aſſujettir ſes pièces à la critique la plus ſévère, avant de les expoſer en public. Conformément à ces principes, il conſulta à Paris tout ce qu'il y avait de gens de goût de ſa connaiſſance, ſacrifiant un vain amour-propre au déſir de rendre ſes travaux dignes de la poſtérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il ſe porta avec un zèle et une ardeur ſingulière à la correction de cette tragédie;

il paſſa des nuits entières à refondre ſon ouvrage; et ſoit pour diſſiper le ſommeil, ſoit pour ranimer ſes ſens, il fit un uſage immodéré du café: cinquante taſſes par jour lui ſuffirent à peine. Cette liqueur, qui mit ſon ſang dans la plus violente agitation, lui cauſa un échauffement ſi prodigieux que, pour calmer cette eſpèce de fièvre chaude, il eut recours aux opiates, dont il prit de ſi fortes doſes, que loin de ſoulager ſon mal, elles accélérèrent ſa fin. Peu après ce remède pris avec ſi peu de ménagement, ſe manifeſta une eſpèce de paralyſie qui fut ſuivie du coup d'apoplexie qui termina ſes jours.

Quoique M. de *Voltaire* fût d'une conſtitution faible; quoique le chagrin, le ſouci et une grande application aient affaibli ſon tempérament, il pouſſa pourtant ſa carrière juſqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son exiſtence était telle qu'en lui l'eſprit l'emportait en tout ſur la matière. C'était une ame forte qui communiquait ſa vigueur à un corps preſque diaphane: ſa mémoire était étonnante, et il conſerva toutes les facultés de la penſée et de l'imagination juſqu'à ſon dernier ſoupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, Meſſieurs, les témoignages d'admiration et de reconnaiſſance que les Pariſiens rendirent à ce grand-homme durant ſon dernier ſéjour dans ſa patrie! Il eſt rare, mais il eſt beau que le public ſoit équitable, et qu'il rende juſtice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne ſe complaît de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les ſuffrages qu'ils ſont sûrs d'obtenir de la poſtérité!

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la ſagacité de ſon génie à célébrer la gloire de ſa nation, en verrait rejaillir quelques rayons ſur lui-même : les Français l'ont ſenti, et par leur enthouſiaſme, ils ſe ſont rendus dignes de partager le luſtre que leur compatriote à répandu ſur eux et ſur le ſiècle. Mais croirait-on que ce *Voltaire*, auquel la profane Gréce aurait élevé des autels, qui eût eu dans Rome des ſtatues, auquel une grande impératrice, protectrice des ſciences, voulait ériger un monument à Pétersbourg ; qui croira, dis-je, qu'un tel être penſa manquer dans ſa patrie d'un peu de terre pour couvrir ſes cendres ? Et quoi ! dans le dix-huitième ſiècle, où les lumières ſont plus répandues que jamais, où l'eſprit philoſophique a tant fait de progrès, il ſe trouve des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Taprobane qu'au milieu de la nation françaiſe ! Aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatiſme, ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelle que ſoit la haine de ces frénétiques, et la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainſi ſur des cadavres ; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens ſauvages ne terniront la mémoire de *Voltaire*. Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux et leurs vils artifices demeurent enſevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli ; tandis que la mémoire de *Voltaire* s'accroîtra d'âge en âge, et tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES
ET
LITTÉRAIRES.

DISSERTATION

SUR

LES RAISONS

D'ÉTABLIR OU D'ABROGER

LES LOIS.

CEUX qui veulent acquérir une connaiſſance exacte de la manière dont il faut établir ou abroger les lois, ne la peuvent puiſer que dans l'hiſtoire. Nous y voyons que toutes les nations ont eu des lois particulières ; que ces lois ont été établies ſucceſſivement ; et qu'il a toujours fallu beaucoup de temps aux hommes pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Nous y voyons que les législateurs dont les lois ont ſubſiſté le plus long-temps, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, et qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils réglaient le gouvernement.

Ce ſont ces conſidérations qui nous obligent d'entrer ici dans quelques détails ſur l'hiſtoire même des lois, et ſur la manière dont elles ſe ſont établies dans les pays les plus policés.

Il paraît probable que les pères de famille ont été les premiers législateurs. Le besoin d'établir l'ordre dans leurs maisons les obligea sans doute à faire les lois domestiques. Depuis ces premiers temps, et lorsque les hommes commencèrent à se rassembler dans des villes, les lois de ces juridictions particulières se trouvèrent insuffisantes pour une société plus nombreuse.

La malice du cœur humain, qui semble engourdie dans la solitude, se ranime dans le grand monde: et si le commerce des hommes, qui assortit les caractères les plus ressemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux scélérats.

Les désordres s'accrurent dans les villes; de nouveaux vices prirent naissance; et les pères de famille, comme les plus intéressés à les réprimer, convinrent pour leur sureté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des lois; et l'on créa des magistrats pour les faire observer: tant est grande la dépravation des hommes, que pour vivre en paix et heureux, on fut obligé de les y contraindre par la puissance des lois.

Les premières lois ne parèrent qu'aux grands inconvéniens: les civiles réglaient le culte des dieux, le partage des terres, les contrats de mariage et les successions: les lois criminelles n'étaient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutait le plus les effets: ensuite à mesure qu'il survenait des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnaient naissance à de nouvelles lois.

De l'union des villes se formèrent des républiques, et par la pente que toutes les choses humaines ont à la viçissitude, leur gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la démocratie, le peuple passait à l'aristocratie, à laquelle il substituait même le gouvernement monarchique ; ce qui arrivait en deux manières : ou lorsque le peuple mettait sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses citoyens : ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpait le souverain pouvoir. Il est peu d'Etats qui n'aient pas essayé de ces différens gouvernemens ; mais tous eurent des lois différentes.

Osiris est le premier législateur dont l'histoire profane fasse mention ; il était roi d'Egypte, et il y établit ses lois ; les souverains même y étaient soumis : ces lois, qui réglaient le gouvernement du royaume, s'étendaient sur la conduite des particuliers. Hérodote, Diodore de Sicile.

Les rois n'acquéraient l'amour de leur peuple qu'autant qu'ils s'y conformaient. Osiris *) institua trente juges, dont le chef portait au cou la figure de la Vérité pendue à une chaîne d'or ; c'était obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

Osiris régla le culte des dieux, le partage des terres, la distinction des conditions : il ne voulut point qu'il y eût prise de corps contre le débiteur : toute séduction de rhétorique était bannie des plaidoyers : les Egyptiens engageaient les cadavres de leurs pères ; ils les déposaient chez leurs créançiers pour nantissement, et c'était une infamie

*) Quelques auteurs y ajoutent Isis.

pour le débiteur que de ne pas les dégager avant sa mort. Ce législateur crut que ce n'était pas assez de punir les hommes pendant leur vie, il établit un tribunal qui les jugeait après leur mort; afin que la flétrissure attachée à leur condamnation servît d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

Rollin, Histoire ancienne. Après les lois des Egyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes : Minos fut leur législateur; il se disait fils de Jupiter, et assurait avoir reçu ces lois de son père, afin de les rendre plus respectables.

Plutarque. Lycurgue, roi de Lacédémone, fit usage des lois de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voyage qu'il fit en Egypte : il bannit de sa république l'or, l'argent, toute sorte de monnaies et les arts superflus; il partagea les terres également entre les citoyens.

Ce législateur, qui avait intention de former des guerriers, ne voulut point qu'aucune espèce de passion pût énerver leur courage; il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les citoyens, ce qui peuplait l'État, sans attacher trop les particuliers aux liens doux et tendres du mariage : tous les enfans étaient élevés aux frais du public : lorsque les parens pouvaient prouver que leurs enfans étaient nés mal-sains, il leur était permis de les tuer. Lycurgue pensait qu'un homme qui n'était pas en état de porter les armes, ne méritait pas la vie.

Il régla que les Ilotes, efpèce d'efclaves, cultiveraient les terres ; et que les Spartiates ne s'occuperaient qu'aux exercices qui les rendaient propres à la guerre.

La jeuneffe des deux fexes luttait ; ils fefaient leurs exercices tout nus, en place publique.

Leurs repas étaient réglés ; fans diftinction des états tous les citoyens y mangeaient enfemble.

Il était défendu aux étrangers de s'arrêter à Sparte, afin que leurs mœurs ne corrompiffent pas celles que Lycurgue avait introduites.

On ne puniffait que les voleurs mal-adroits : Lycurgue avait intention de former une république militaire, et il y réuffit.

Dracon fut à la vérité le premier législateur des Athéniens ; mais fes lois étaient fi rigoureufes, qu'on difait qu'elles étaient écrites plutôt avec du fang qu'avec de l'encre. *)

Plutarque. Vie de Solon. Remarques de Dacier.

Nous avons vu comment les lois s'établirent en Egypte et à Sparte : voyons maintenant comment elles furent réformées à Athènes.

Les défordres qui régnèrent dans l'Attique, et les fuites funeftes qu'ils préfageaient, firent qu'on eut recours à un fage, qui pouvait feul réformer tant d'abus. Les pauvres qui fouffraient, à caufe de leurs dettes, des vexations cruelles de la part des riches, fongèrent à fe choifir un chef qui les délivrât de la tyrannie des créanciers.

*) Dracon infligeait punition de mort contre les plus petites fautes : il alla jufqu'à faire le procès aux chofes inanimées ; une ftatue, par exemple, qui, en tombant avait écrafé quelqu'un, était bannie de la ville.

Dans ces dissentions, Solon fut nommé Archonte et arbitre souverain, du consentement de tout le monde: les riches, dit Plutarque, l'agréèrent volontiers comme riche, et les pauvres, comme homme de bien.

Solon déchargea les débiteurs; il accorda aux citoyens la liberté de tester.

Il permit aux femmes qui avaient des maris impuissans d'en choisir d'autres parmi leurs parens.

Ces lois imposaient des châtimens à l'*oisiveté*: elles absolvaient ceux qui tuaient un adultère; elles défendaient de confier la tutelle des enfans à leurs plus proches héritiers.

Ceux qui avaient crevé l'œil à un borgne, étaient condamnés à perdre les deux yeux : les débauchés n'osaient parler dans les assemblées du peuple.

Solon ne fit aucune loi contre le parricide; ce crime lui paraissait inoui : il pensait que c'eût été l'enseigner plutôt que de le défendre.

Moreri, Dictionnaire. Rollin. Plutarque.

Il voulut que ces lois fussent déposées dans l'aréopage : ce conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avait été composé de trente sages, augmenta jusqu'à cinq cents : l'aréopage tenait ses séances de nuit; les avocats y plaidaient les causes simplement, il leur était défendu d'exciter les passions.

Les lois d'Athènes passèrent ensuite à Rome: *mais* comme les lois de cet empire devinrent celles de tous les peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

Romulus fut le fondateur et le premier législateur de Rome; voici le peu qui nous reste des lois de ce prince. Tite Live, Plutarque, Cicéron.

Il voulait que les rois eussent une autorité souveraine dans les affaires de justice et de religion; qu'on n'ajoutât point foi aux fables qu'on rapporte des dieux; qu'on eût d'eux des sentimens saints et religieux, en n'attribuant rien de déshonnête à des natures bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une impiété de croire que la Divinité prenne plaisir aux attraits d'une beauté mortelle. Ce roi, si peu superstitieux, ordonna cependant qu'on n'entreprît rien sans avoir préalablement consulté les augures.

Romulus plaça les patriciens dans le sénat, les plébéiens dans les tribus; et il ne comptait pour rien les esclaves dans la république.

Les maris avaient le droit de punir de mort leurs femmes, lorsqu'elles étaient convaincues d'adultère ou d'ivrognerie.

La puissance des pères sur leurs enfans n'avait point de bornes: il leur était permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissaient monstrueux: on punissait les parricides de mort: un patron qui fraudait son client, était en abomination: une belle-fille qui battait son père, était abandonnée à la vengeance des dieux pénates. Romulus voulut que les murailles des villes fussent sacrées; et il tua son frère Rémus, pour avoir transgressé cette loi en sautant par dessus les murs de la ville qu'il élevait.

Ce prince établit des asiles; il y en avait entr'autres auprès de la roche tarpéienne.

Plutarque, Vie de Numa.

A ces lois de Romulus, Numa en ajouta de nouvelles. Comme ce prince était fort pieux, et que sa religion était épurée, il défendit que l'on donnât aux dieux la figure humaine, ou celle de quelque bête. De-là vint que pendant les cent soixante premières années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'images dans les temples.

Danet, Dictionnaire des antiquités.

Tullus Hostilius, afin d'exciter le peuple à la multiplication de l'espèce, voulut que lorsqu'une femme accoucherait de trois enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du public, jusqu'à l'âge de puberté.

Nous remarquons parmi les lois de Tarquin, qu'il obligea chaque citoyen de donner au roi le dénombrement de tous ses biens, au risque d'être puni s'il y manquait; qu'il régla les dons que chacun devait faire aux temples; et qu'entre autres il permit que les esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les tribus de la ville; les lois de ce prince furent favorables aux débiteurs.

Telles sont les principales lois que les Romains reçurent de leurs rois. Sextus Papirius les recueillit toutes; et elles prirent de lui le nom de Code papirien.

La plupart de ces lois, faites pour un Etat monarchique, furent abolies à l'expulsion des rois.

Valérius Publicola, collégue de Brutus dans le consulat, un des instrumens de la liberté dont Rome jouissait, ce consul si favorable au peuple, publia de nouvelles lois, propres au genre de gouvernement qu'il venait d'établir.

Ces lois permettaient d'appeler au peuple des

jugemens des magiſtrats, et défendaient ſous peine de mort d'accepter des charges ſans ſon aveu: Publicola diminua les tailles, et autoriſa le meurtre des citoyens qui aſpiraient à la tyrannie.

Ce ne fut qu'après lui que s'établirent les uſures; les grands de Rome les portèrent juſqu'au denier huit: ſi le débiteur ne pouvait acquitter ſa dette, il était traîné en priſon, et réduit à l'eſclavage, lui et toute ſa famille. La dureté de cette loi parut inſupportable aux plébéiens, qui en étaient ſouvent les victimes; ils murmurèrent contre les conſuls; le ſénat ſe montra inflexible, et le peuple, irrité de plus en plus, ſe retira au Mont ſacré; de-là il traita d'égal avec les ſénateurs, et il ne rentra à Rome qu'à condition qu'on abolît ſes dettes, et que l'on créât des magiſtrats qui par la charge de tribuns feraient autoriſés à ſoutenir ſes droits: ces tribuns réduiſirent l'uſure au denier ſeize; et enfin elle fut tout-à-fait abolie pour un temps. Tite Live, L. II. Echard, Ch. II. Tacite, Annales.

Les deux ordres qui compoſaient la république romaine, formaient ſans ceſſe des deſſeins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres: de-là naquirent les défiances et les jalouſies; quelques ſéditieux, qui flattaient le peuple, outraient ſes prétentions; et quelques ſénateurs, nés avec des paſſions vives et avec beaucoup d'orgueil, rendaient les réſolutions du ſénat ſouvent trop ſévères.

La loi agraire ſur le partage des terres conquiſes diviſa plus d'une fois la république: il en fut queſtion l'année CCLXVII de ſa fondation. Ces diſſentions, auxquelles le ſénat feſait diverſion par

quelques guerres, mais qui se réveillaient toujours, continuèrent jusqu'en l'année CCC.

Tite Live, Liv. III.

Rome reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des lois qui pussent satisfaire les deux partis : on envoya à Athènes Posthumius Albus, Aulus Manlius, et Sulpicius Camerinus, pour y compiler les lois de Solon : ces ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs; ils rédigèrent ces lois, qui furent approuvées du sénat par un arrêt, et du peuple par un plébiscite; on les fit graver sur dix tables de cuivre; et l'année d'après on y en ajouta encore deux autres : ce qui forma un corps de lois, si connu sous le nom de celui des douze tables.

Danet, Diction. des ant. rom.

Ces lois limitaient la puissance paternelle; elles infligeaient des punitions aux tuteurs qui fraudaient leurs pupilles; elles permettaient de léguer son bien à qui l'on voudrait. Les triumvirs ordonnèrent, depuis, que les testateurs seraient obligés de laisser le quart de leur bien à leurs héritiers; et c'est l'origine de ce que nous appelons *la légitime* (*).

Les enfans posthumes, nés dix mois après la mort de leurs pères, étaient déclarés légitimes; l'Empereur Adrien étendit ce privilége jusqu'au onzième mois.

Le divorce, jusqu'alors inconnu aux Romains, n'eut force de loi que par celles des douze tables. Il y avait des peines infligées contre les injures d'effet, de paroles et par écrit.

(*) *Il n'y avait que deux sortes d'héritiers* ab intestat, *les enfans, et les parens masculins.*

L'intention seule de parricide était punie de mort.

Les citoyens étaient autorisés à tuer les voleurs armés, ou qui entraient de nuit dans leur maison.

Tout faux témoin devait être précipité de la roche tarpéienne. En matières criminelles, l'accusateur avait deux jours, dans lesquels il formait l'accusation, qu'il signait; et l'accusé avait trois jours pour y répondre (*). S'il se trouvait que l'accusateur eût calomnié l'accusé, il était puni des mêmes peines que méritait le crime dont il l'avait chargé.

Voilà en substance ce que contenaient les lois des douze tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes lois : l'Egypte, la Grèce, et tout ce qu'elle connaissait de plus parfait, y avaient contribué : ces lois si équitables et si justes ne resserraient la liberté des citoyens que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvaient faire, aurait nui au repos des familles et à la sureté de la république.

L'autorité du sénat, sans cesse en opposition avec celle du peuple; l'ambition outrée des grands; les prétentions des plébéiens qui s'accroissaient chaque jour, et beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'histoire, causèrent de nouveau des orages violens : les Gracques et les Saturninus publièrent quelques lois séditieuses : pendant les troubles des guerres civiles, on vit un nombre d'ordonnances que les événemens fesaient paraître et disparaître. Sylla abolit les anciennes lois, et en établit de nouvelles, que Lépidus

(*) *L'accusé comparaissait en suppliant devant le magistrat avec ses parens et ses cliens.*

détruisit; la corruption des mœurs, qui augmentait avec ces dissentions domestiques, donna lieu à la multiplication des lois à l'infini. Pompée, élu pour réformer ces lois, en publia quelques-unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de guerres civiles et de troubles, il n'y eut ni droit, ni coutume, ni justice; et tout demeura dans cette confusion jusqu'au règne d'Auguste, qui sous son sixième consulat rétablit les anciennes lois, et annulla toutes celles qui avaient pris naissance pendant les désordres de la république.

L'empereur Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des lois apportait à la jurisprudence; et il ordonna à son chancelier Tribonien de composer un corps de droit parfait; celui-ci le réduisit en trois volumes, qui nous sont restés: savoir, le digeste, qui contient les opinions des plus célèbres jurisconsultes; le code qui renferme les constitutions des empereurs; et les instituts, qui forment un abrégé du droit romain.

Ces lois se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'empire, elles ont été embrassées par les peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur jurisprudence.

Daniel, Histoire de France.

Les Romains avaient apporté leurs lois dans les pays de leurs conquêtes; les Gaules les reçurent, lorsque Jules César, qui les subjugua, en fit une province de l'empire.

Pendant le cinquième siècle, après le démembrement de la monarchie romaine, les peuples du nord inondèrent une partie de l'Europe: ces différentes nations barbares introduisirent chez leurs

ennemis vaincus leurs lois et leurs coutumes : les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons et les Francs.

Clovis crut faire grâce à ses nouveaux sujets en leur laissant l'option des lois du vainqueur, ou de celles du vaincu : il publia la loi salique ; et sous les règnes de ses successeurs, on créa souvent de nouvelles lois. Gondebaud, roi de Bourgogne, fit une ordonnance par laquelle il défère le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au serment.

En 487, selon Daniel.

Hénault, Abrégé chronologique.

Anciennement les seigneurs avaient le droit de juger souverainement et sans appel.

Sous le règne de Louis le gros s'établit la justice supérieure et royale en France : nous voyons, depuis, que Charles IX avait intention de réformer la justice et d'abréger les procédures ; c'est ce qui paraît par l'ordonnance de Moulins. Il est à remarquer que des lois si sages furent publiées dans des temps de troubles ; mais, dit le président Hénault, le chancelier de l'Hôpital veillait pour le salut de la patrie. Ce fut enfin Louis XIV qui fit rédiger toutes les lois, depuis Clovis jusqu'à lui, dans un corps qu'on appela de son nom le Code Louis.

De Thou.

Les Bretons, que les Romains subjuguèrent de même que les Gaulois, reçurent également les lois de leurs conquérans.

Rapin Thoiras, Introduction.

Avant d'être assujettis, ces peuples étaient gouvernés par des druides, dont les maximes avaient force de lois.

Les pères de famille chez ces peuples avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes et leurs enfans ; tout commerce étranger leur était défendu ;

ils égorgeaient les prisonniers de guerre, et en fesaient un sacrifice aux dieux.

Les Romains maintinrent leur puissance et leurs lois chez ces insulaires jusqu'à l'empire d'Honorius, qui rendit aux Anglais leur liberté, l'an CCCCX, par un acte solennel.

Les Pictes (*), alliés avec les Ecossais, les attaquèrent ensuite: les Bretons, faiblement secourus des Romains, et toujours battus par leurs ennemis, eurent recours aux Saxons; ceux-ci subjuguèrent toute l'île après une guerre de 150 ans; et de leurs auxiliaires ils devinrent leurs maîtres.

Selon Brand. Les Anglo-Saxons introduisirent dans la Grande-Bretagne leurs lois, les mêmes qui se pratiquaient anciennement en Allemagne; ils partagèrent l'Angleterre en sept royaumes, qui se gouvernaient séparément; ils avaient tous des assemblées générales, (**) composées des grands, du peuple, et de l'ordre des paysans: la forme de ce gouvernement, qui était ensemble monarchique et démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'autorité se trouve encore partagée entre le roi, la chambre des seigneurs et celle des communes.

Alfred le grand donna à l'Angleterre les premières lois, réduites en corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce prince fut inexorable envers les magistrats convaincus de corruption; l'histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante juges qui avaient prévariqué.

(*) Peuples venus du Mecklenbourg.

(**) Ces assemblées s'appelaient *Wittenagemot*, ou conseil des sages, dont le gouvernement prit le nom d'heptarchique.

Selon le code d'Alfred le grand, tout anglais accusé de quelque crime devait être jugé par ses pairs, et la nation conserve encore ce privilége.

L'Angleterre prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit Guillaume, duc de Normandie (*). Ce conquérant érigea de nouvelles cours souveraines, dont celle de l'échiquier subsiste encore: ces tribunaux suivaient la personne du roi. Il sépara la juridiction ecclésiastique de la civile; et de ses lois, qu'il fit publier en langue normande, la plus sévère était l'interdiction de la chasse, sous peine de mutilation, ou de mort même. Rapin Thoiras, en 899.

Depuis Guillaume le conquérant, les rois ses successeurs firent différentes chartres.

Henri I, dit beau-clerc, permit aux héritiers nobles de prendre possession des successions qui leur retombaient, sans rien payer au souverain; il permit même à la noblesse de se marier sans le consentement du prince. En 1100.

Nous voyons encore que le roi Etienne donna une chartre par laquelle il reconnaît tenir son pouvoir du peuple et du clergé; qui confirme les prérogatives de l'Eglise, et abolit les lois rigoureuses de Guillaume le conquérant. En 1136.

Ensuite Jean sans-terre accorda à ses sujets la chartre, dite la grande-chartre; elle consiste en soixante-deux articles. Rapin Thoiras, L. VIII.

Les articles principaux règlent la façon de relever les fiefs; le partage des veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes nôces; elles sont obligées sous caution à ne point se rema-

(*) Couronné à Londres en 1066.

rier ſans la permiſſion de leur ſeigneur ſuzerain. Ces lois établiſſent les cours de juſtice dans des lieux ſtables; elles défendent au parlement de lever des impôts ſans le conſentement des communes, à moins que ce ne ſoit pour racheter la perſonne du roi, ou afin de faire ſon fils chevalier, ou pour doter ſa fille; elles ordonnent de n'empriſonner, de ne dépoſſéder, ni de ne faire mourir perſonne, ſans que ſes pairs l'aient jugé ſelon les lois du royaume; et de plus le roi s'engage à ne vendre ni refuſer la juſtice à perſonne.

En 1275. Les lois de Weſtmunſter, qu'Édouard I publia, n'étaient qu'un renouvellement de la grande chártre; excepté qu'il défendit l'acquiſition des terres aux gens de main-morte, et qu'il bannit les juifs du royaume.

Quoique l'Angleterre ait beaucoup de ſages lois, c'eſt peut-être le pays de l'Europe où elles ſont le moins en vigueur. Rapin Thoiras remarque très-bien que, par un vice du gouvernement, le pouvoir du roi ſe trouve ſans ceſſe en oppoſition avec celui du parlement; qu'ils s'obſervent mutuellement, ſoit pour conſerver leur autorité, ſoit pour l'étendre; ce qui diſtrait, et le roi et les repréſentans de la nation, du ſoin qu'ils devraient employer au maintien de la juſtice; et ce gouvernement turbulent et orageux change ſans ceſſe ſes lois par acte de parlement, ſelon que les événemens l'y obligent; d'où il s'enſuit que l'Angleterre eſt dans le cas d'avoir plus beſoin de réforme dans ſa juriſprudence qu'aucun autre royaume.

Il ne nous reſte qu'à dire deux mots de l'Alle-

magne. Nous reçûmes les lois romaines, lorſque les Romains conquirent la Germanie, et nous les conſervâmes, parce que les empereurs abandonnant l'Italie, tranſportèrent chez nous le ſiége de leur empire : cependant il n'eſt aucun cercle, aucune principauté, quelque petite qu'elle ſoit, qui n'aït un droit coutumier différent; et ces droits, par la longueur du temps, ont acquis force de lois.

Après avoir expoſé la manière dont les lois ſe ſont établies chez la plupart des peuples policés, nous remarquerons que dans tous les pays où elles ont été introduites du conſentement des citoyens, ce fut le beſoin qui les y fit recevoir; et que dans les pays ſubjugués, c'étaient les lois des conquérans qui devenaient celles des conquis; mais qu'également par-tout elles ont été augmentées ſucceſſivement. Si l'on eſt étonné de voir au premier coup-d'œil que les peuples puiſſent être gouvernés par tant de lois différentes, on peut revenir de ſa ſurpriſe en obſervant que pour l'eſſentiel des lois elles ſe trouvent à peu-près les mêmes, j'entends celles qui pour le maintien de la ſociété puniſſent les crimes.

Nous obſervons encore en examinant la conduite des plus ſages légiſlateurs, que les lois doivent être adaptées au genre du gouvernement et au génie de la nation qui les doit recevoir; que les meilleurs législateurs ont eu pour but la félicité publique, et qu'en général toutes les lois qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle, ſont à quelques exceptions près les meilleures.

Comme Lycurgue trouva un peuple ambitieux,

il lui donna des lois plus propres à faire des guerriers que des citoyens; et s'il bannit l'or de sa république, c'était parce que l'intérêt est de tous les vices celui qui est le plus opposé à la gloire.

Plutarque, Vie de Solon. Solon disait de lui-même qu'il n'avait pas donné aux Athéniens les lois les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir: ce législateur considéra non-seulement le génie de ce peuple, mais aussi la situation d'Athènes, qui était aux bords de la mer: par cette raison il infligea des peines pour l'oisiveté, il encouragea l'industrie, et il ne défendit point l'or ni l'argent, prévoyant que sa république ne pouvait devenir grande ni puissante que par un commerce florissant.

Il faut bien que les lois s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent; le peuple romain voulait la démocratie; tout ce qui pouvait altérer cette forme de gouvernement, lui était odieux. De-là vint qu'il y eut tant de séditions pour faire passer la loi agraire; le peuple se flattant que par le partage des terres il rétablirait une sorte d'égalité dans les fortunes des citoyens: de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des dettes, parce que les créanciers, qui étaient les grands, traitaient les plébéiens avec inhumanité; et que rien ne rend plus odieuse la différence des conditions que la tyrannie que les riches exercent impunément sur les misérables.

On trouve trois sortes de lois dans tous les pays: savoir, celles qui tiennent à la politique, et qui établissent le gouvernement; celles qui tiennent aux

mœurs et qui puniſſent les criminels ; et enfin les lois civiles, qui règlent les ſucceſſions, les tutelles, les uſures et les contracts. Les législateurs qui établiſſent des lois dans des monarchies, ſont ordinairement eux-mêmes ſouverains : ſi leurs lois ſont douces et équitables, elles ſe ſoutiennent d'elles-mêmes ; tous les particuliers y trouvent leur avantage : ſi elles ſont dures et tyranniques, elles ſeront bientôt abolies ; parce qu'il faut les maintenir par la violence, et que le tyran eſt ſeul contre tout un peuple, qui ne déſire que de les ſupprimer.

Dans pluſieurs républiques, où des particuliers ont été législateurs, leurs lois n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juſte équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.

Il n'eſt que les lois qui regardent les mœurs ſur leſquelles les législateurs conviennent en général du même principe ; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un crime que contre un autre : et cela ſans doute, pour avoir connu les vices auxquels la nation avait le plus de penchant.

Comme les lois ſont des digues qu'on oppoſe au débordement des vices, il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des peines ; mais il n'en eſt pas moins vrai que les législateurs qui ont le moins aggravé les châtimens, ſont au moins les plus humains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

Les lois civiles ſont celles qui diffèrent le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir de crainte de choquer les préjugés de la nation : ils ont reſpecté la coutume

qui les fait regarder comme bonnes, et ils ont adopté ces usages, quoiqu'ils ne soient pas équitables, purement en faveur de leur antiquité.

Quiconque s'est donné la peine d'examiner les lois avec un esprit philosophique, en aura sans doute trouvé beaucoup qui d'abord paraissent contraires à l'équité naturelle, et qui cependant ne le sont pas : je me contente de citer le droit de primogéniture. Il paraît que rien n'est plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales entre tous les enfans ; cependant l'expérience prouve que les plus puissans héritages, subdivisés en beaucoup de parties, réduisent avec le temps des familles opulentes à l'indigence : ce qui a fait que des pères ont mieux aimé déshériter leurs cadets, que de préparer à leur maison une décadence certaine. Par la même raison des lois qui paraissent gênantes et dures à quelques particuliers, n'en sont pas moins sages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la société entière. C'est un tout, auquel un législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

Les lois qui regardent les débiteurs, sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection et de prudence de la part de ceux qui les publient : si ces lois favorisent les créanciers, la condition des débiteurs devient trop dure ; un malheureux hasard peut ruiner à jamais leur fortune : si au contraire cette loi leur est avantageuse, elle altère la confiance publique, en infirmant des contrats qui sont fondés sur la bonne foi.

Ce juste milieu qui, en maintenant la validité des contrats, n'opprime pas les débiteurs insolvables,

TAYLOR INST.

me paraît la pierre philosophale de la jurisprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet article; la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail: nous nous bornerons aux réflexions générales.

Un corps de lois parfaites serait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, dans ce qui regarde la politique du gouvernement; on y remarquerait une unité de dessein, et des règles si exactes et si proportionnées, qu'un Etat conduit par ces lois ressemblerait à une montre dont tous les ressorts ont été faits pour un même but; on y trouverait une connaissance profonde du cœur humain, et du génie de la nation; les châtimens seraient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne seraient ni légers ni rigoureux; des ordonnances claires et précises ne donneraient jamais lieu au litige; elles consisteraient dans un choix exquis de tout ce que les lois civiles ont eu de meilleur, et dans une application ingénieuse et simple de ces lois aux usages de la nation: tout serait prévu, tout serait combiné, et rien ne serait sujet à des inconvéniens; mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'humanité.

Les peuples auraient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettaient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit où étaient ces pères de famille qui donnèrent les premières lois; ils aimaient leurs enfans; les maximes qu'ils leur prescrivaient, n'avaient d'objet que le bonheur de leur famille.

Peu de lois sages rendent un peuple heureux; beaucoup de lois embarrassent la jurisprudence; par

la raiſon qu'un bon médecin ne ſurcharge pas ſes malades de remèdes, le législateur habile ne ſurcharge pas le public de lois ſuperflues: trop de médicamens ſe nuiſent, empêchent réciproquement leurs effets; trop de lois deviennent un dédale où les juriſconſultes et la juſtice s'égarent.

Chez les Romains les lois ſe multiplièrent, lorſque les révolutions étaient fréquentes: tout ambitieux qui ſe voyait favoriſé de la fortune, ſe fesait législateur. Cette confuſion dura, comme nous l'avons dit, juſqu'au temps d'Auguſte, qui annulla toutes ces ordonnances injuſtes, et remit les anciennes lois en vigueur.

En France les lois devinrent plus nombreuſes, lorſque les Francs, en conquérant ce royaume, y introduiſirent les leurs. Louis XI eut deſſein de réunir toutes ces lois, et d'établir dans ſon empire, comme il le diſait lui-même, une ſeule loi, un ſeul poids et une ſeule meſure.

Il eſt pluſieurs lois auxquelles les hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il ſerait peut-être dangereux d'y toucher; la confuſion que cette réforme mettrait dans la juriſprudence, ferait peut-être plus de mal que les nouvelles lois ne produiraient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où la réforme ſemble abſolument néceſſaire; c'eſt lorſqu'il ſe trouve des lois contraires au bonheur public et à l'équité naturelle; lorſqu'elles ſont énoncées en termes vagues et obſcurs, et lors enfin qu'elles

impliquent contradiction dans le fens, ou dans les termes.

Entrons dans quelques éclairciffemens fur cette matière.

Les lois d'Ofiris fur le vol font, par exemple, dans le cas de ces premières dont nous avons parlé; elles ordonnaient que ceux qui voudraient faire le métier de voleurs, fe fiffent infcrire chez leurs capitaines, et qu'on portât chez lui à l'inftant tout ce qu'on déroberait. Ceux fur qui s'était fait le vol, venaient chez le chef des voleurs revendiquer leurs biens, qu'on leur reftituait, pourvu que le propriétaire donnât le quart de la valeur; le législateur penfait que par cet expédient il fourniffait aux citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenait, moyennant une légère redevance; c'était le moyen de faire des voleurs de tous les Egyptiens. Ofiris n'y penfait pas fans doute en établiffant cette loi; à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au vol, comme à un mal qu'il ne pouvait pas empêcher, de même que le gouvernement d'Amfterdam fouffre les muficôs, et celui de Rome les maifons de joie privilégiées. Diodore de Sicile.

Les bonnes mœurs et la fureté publique demanderaient cependant qu'on abrogeât cette loi d'Ofiris, fi malheureufement on la trouvait établie.

Les Français ont pris le contrepied des Egyptiens: ceux-là étaient trop doux; ceux-ci font trop févères. Les lois françaifes font d'une rigueur terrible; tous les voleurs domeftiques font punis de mort. Ils difent, pour fe juftifier, qu'en puniffant févèrement les coupeurs de bourfe, ils détruifent la femence des brigands et des affaffins.

L'équité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime et le châtiment: les vols compliqués méritent la mort; ceux qui se commettent sans violence ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

Il y a l'infini entre le destin d'un riche et celui d'un misérable: l'un regorge de biens et nage dans le superflu; l'autre, abandonné de la fortune, manque même du nécessaire; qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques pistoles, une montre d'or, ou pareilles bagatelles, à un homme que sa magnificence empêche de s'apercevoir de cette perte; faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort? l'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse l'extrême rigueur? Il paraît bien que les riches ont fait cette loi: les pauvres ne seraient-ils pas en droit de dire: " Que n'a-t-on de la commisération de notre état déplorable? Si vous étiez „ charitables, si vous étiez humains, vous nous „ secourriez dans nos misères, et nous ne vous „ volerions pas: parlez, est-il juste que toutes les „ félicités de ce monde soient pour vous, et que „ toutes les infortunes nous accablent"?

La jurisprudence prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte et la sévérité de celle de France: les lois ne punissent point de mort le vol simple, elles se contentent de condamner le coupable à la prison pour un certain temps: peut-être ferait-on mieux encore d'introduire la loi du talion qui s'observait chez les Juifs, par laquelle le voleur était obligé de restituer le double de ce qu'il avait dérobé, ou de se constituer

l'esclave

l'esclave de celui dont il avait saisi le bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes, on réserve les derniers supplices aux brigands, aux meurtriers, aux assassins ; de sorte que la punition marche toujours de pair avec le crime.

Aucune loi ne révolte plus l'humanité que le droit de vie et de mort que les pères avaient sur leurs enfans à Sparte et à Rome. En Grèce, un père qui se trouvait trop pauvre pour fournir aux besoins d'une famille nombreuse, fesait périr les enfans qui lui naissaient de trop : à Sparte et à Rome, qu'un enfant vînt au monde mal conformé, cela autorisait suffisamment le père à lui ôter la vie. Nous sentons toute la barbarie de ces lois, à cause que ce ne sont pas les nôtres ; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens ? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes et sourdes à la voix du sang, étouffent la race future, (si j'ose m'exprimer ainsi,) sans lui laisser le temps de voir le jour ! Mais que le lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume ; et qu'il daigne prêter quelque attention aux réflexions que je vais lui présenter.

Les lois n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines ? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur, ou celle du fruit malheu-

yeux qu'elle a conçu ? N'est-ce pas la faute des lois de la mettre dans une situation aussi violente? Et la sévérité des juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux sujets à la fois? de l'avorton qui a péri, et de la mère qui pourrait réparer abondamment cette perte par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des maisons d'enfans trouvés: je sais qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards; Cicéron, Verrine. mais ne vaudrait-il pas mieux trancher le mal par ses racines, et conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent et volage.

Cicéron pour Cluentius. Mais rien de plus cruel que la question: les Romains la donnaient à leurs esclaves, qu'ils regardaient comme une espèce de bétail domestique: jamais aucun citoyen ne la recevait.

La question se donne en Allemagne aux malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle se donne en France pour avérer le fait, ou pour découvrir les complices: autrefois les Anglais Rapin Thoiras. avaient (*) l'ordéal ou l'épreuve par le feu et par (**) l'eau; ils ont à présent une espèce de question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose.

Qu'on me le pardonne, si je me récrie contre la question; j'ose prendre le parti de l'humanité con-

(*) L'ordéal par le feu: on mettait entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent; s'il était assez heureux pour ne se point brûler, il était absous; sinon, on le punissait comme coupable.

(**) L'ordéal par l'eau; on liait le coupable et le jetait dans l'eau; s'il surnageait, il était absous.

tre un usage qui fait honte à des chrétiens, et à des peuples policés; et j'ose ajouter, contre un usage aussi cruel qu'inutile.

Quintilien, le plus sage et le plus éloquent des rhéteurs, dit, en traitant de la question, que c'est une affaire de tempérament: un scélérat vigoureux nie le fait: un innocent d'une complexion faible l'avoue. Un homme est accusé, il y a des indices, le juge est dans l'incertitude, il veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la question; s'il est innocent, quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre! si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même, quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs, et de condamner à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des soupçons! Il vaudrait mieux pardonner à vingt coupables que de sacrifier un innocent: si les lois doivent s'établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolère de pareilles, qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'humanité?

Quintilien; L. 5. des Preuves et de la Réfutation.

Il y a huit ans que la question est abolie en Prusse; on est sûr de ne point confondre l'innocent et le coupable; et la justice ne s'en fait pas moins.

Examinons à présent les lois vagues, et les procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

Il y avait une loi en Angleterre qui défendait la bigamie: un homme fut accusé d'avoir cinq femmes, et comme la loi ne s'expliquait pas sur ce cas, et qu'on l'interprète littéralement, il fut mis hors de cour et de procès. Pour que cette loi fût

H 2

claire, elle aurait dû porter, que quiconque prendrait plus d'une femme, ferait puni, etc. Les lois vagues et littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules (*).

Des lois précifes ne donnent point lieu à la chicane, elles doivent s'entendre felon le fens de la lettre : lorfqu'elles font vagues ou obfcures, elles obligent de recourir à l'intention du législateur, et au lieu de juger des faits, on s'occupe à les définir.

La chicane ne fe nourrit pour l'ordinaire que de fucceffions et de contrats; et par cette raifon les lois qui roulent fur ces articles, ont befoin de la plus grande clarté : fi l'on s'occupe à vétiller fur les termes, en compofant des ouvrages d'efprit frivoles, à combien plus forte raifon les termes de la loi méritent-ils d'être pefés fcrupuleufement?

Les juges ont deux piéges à craindre, ceux de la corruption, et ceux de l'erreur; leur confcience doit les garantir des premiers, et les législateurs des feconds : des lois claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y font un premier remède; et la fimplicité des plaidoyers, le fecond. On peut reftreindre les difcours des avocats à la narration du fait, fortifiée de quelques preuves, et terminée par un épilogue, ou courte récapitulation. Rien n'eft plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'art de manier les paffions : l'avocat s'empare

(*) *Muralt.* Un homme coupa le nez à fon ennemi ; on voulut le châtier d'avoir mutilé un citoyen, mais il foutint que ce qu'il avait coupé n'était point un membre, et le parlement déclara par un arrêt qu'on regarderait le nez comme un membre.

de l'esprit des juges ; il les intéresse, il les émeut, il les entraîne : et le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la vérité. Lycurgue et Solon interdirent tous les deux cette sorte de persuasion aux avocats ; et si nous en rencontrons dans les Philippiques et dans les harangues sur la Couronne qui nous restent de Démosthène et d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcèrent pas devant l'aréopage, mais devant le peuple ; que les Philippiques sont du genre délibératif, et que celles sur la Couronne sont plutôt du genre démonstratif que du judiciaire.

Les Romains n'étaient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les harangues de leurs orateurs. Il n'est point de plaidoyer de Cicéron qui ne soit plein de passion. J'en suis fâché pour cet orateur ; mais nous voyons dans sa harangue pour Cluentius qu'il avait auparavant plaidé pour sa partie adverse : la cause de Cluentius ne paraît pas absolument bonne ; mais l'art de l'orateur l'emporta. Le chef-d'œuvre de Cicéron est sans doute la péroraison de la harangue pour Fontéjus ; elle le fit absoudre, quoiqu'il paraisse coupable. Quel abus de l'éloquence, que de se servir de son enchantement pour énerver les lois les plus sages !

La Prusse a suivi cet usage de la Grèce ; et si les raffinemens dangereux de l'éloquence sont bannis des plaidoyers, elle en est redevable à la sagesse du grand chancelier, dont la probité, les lumières, et l'activité infatigable auraient fait honneur aux républiques grecques et romaines, dans les

temps où elles étaient le plus fécondes en grands hommes.

Il est encore un article qui doit être compris sous l'obscurité des lois ; c'est la procédure et le nombre d'instances que les plaideurs ont à parcourir avant que de terminer leurs procès. Que ce soient de mauvaises lois qui leur fassent injustice ; que ce soient des plaidoyers artificieux qui obcurcissent leurs droits ; ou que ce soient des longueurs, qui absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre les avantages qui leur sont dus ; tout cela revient au même : l'un est un mal plus grand que l'autre ; mais tous les abus méritent réforme. Ce qui allonge les procès, donne un avantage considérable aux riches sur les plaideurs qui sont pauvres ; ils trouvent le moyen de traduire le procès d'une instance à l'autre ; ils mattent et ruinent leur partie ; et ils restent à la fin les seuls dans la carrière.

Autrefois dans ce pays les procès duraient au-delà d'un siècle : lors même qu'une cause avait été décidée par cinq tribunaux, la partie adverse, au plus haut mépris de la justice, en appelait aux universités, et les professeurs en droit réformaient ces sentences à leur gré. Un plaideur jouait bien de malheur, qui dans cinq tribunaux, et je ne sais combien d'universités, ne trouvait pas des ames vénales et corruptibles. Ces usages ont été abolis, les procès sont jugés en dernier ressort dès la troisième instance ; et le terme limité d'un an est prescrit aux juges, dans lequel ils doivent terminer les causes les plus litigieuses.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur

les lois qui impliquent contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

Lorsque dans un Etat les lois ne sont pas rassemblées en un seul corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles : comme elles sont l'ouvrage de différens législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette unité si essentielle et si nécessaire à toutes les choses importantes.

Quintilien traite de cette matière dans son livre de l'orateur ; et nous voyons, dans les oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une loi à une autre. Nous trouvons de même, dans l'histoire de France, des édits tantôt en faveur et tantôt contre les Huguenots. Le besoin de rédiger ces sortes d'ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la majesté des lois, (qu'on suppose toujours établies avec sagesse,) que d'y découvrir des contradictions ouvertes et manifestes.

Quintilien, l. 7. ch. 7.

Edit de Nantes de 1598, révoqué par Louis XIV.

L'édit contre les duels est très-juste, très-équitable, très-bien fait; mais il n'amène point au but que les princes se sont proposé en le publiant; des préjugés plus anciens que cet édit l'emportent sur lui de haute-lutte, et il semble que le public, rempli de fausses opinions, soit convenu tacitement de n'y point obéir. Un point d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le pouvoir des souverains; et ils ne peuvent maintenir cette loi en vigueur qu'avec une espèce de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un brutal, passe

pour un lâche dans tout l'univers, s'il ne se venge de son affront, en donnant la mort à celui qui en est l'auteur : si cette affaire arrive à un homme de condition, on le regarde comme indigne des titres de noblesse qu'il porte ; s'il est militaire, et qu'il ne termine point son différent, on le force de sortir avec ignominie du corps dans lequel il sert, et il ne trouve de l'emploi dans aucun service de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier, s'il se trouve engagé dans une affaire aussi épineuse ? Voudra-t-il se déshonorer en obéissant à la loi, ou ne risquera-t-il pas plutôt sa vie et sa fortune pour sauver sa réputation ?

Le point de la difficulté qui reste à résoudre, serait de trouver un expédient, qui, en conservant l'honneur aux particuliers, maintînt la loi dans toute sa vigueur.

La puissance des plus grands rois n'a rien pu contre cette mode barbare. Louis XIV, Frédéric Guillaume, publièrent des édits rigoureux contre les duels : ces princes n'avancèrent rien, sinon que les duels changèrent de nom, et passèrent pour des rencontres ; et que bien des nobles qui avaient été tués, furent enterrés comme étant morts subitement.

Si tous les princes de l'Europe n'assemblent pas un congrès, et ne conviennent entre eux d'attacher un déshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats singuliers ; si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espèce de meurtriers et de punir sévèrement ceux qui insulteront leurs pareils, soit en

paroles, ſoit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Qu'on ne m'accuſe point d'avoir hérité des viſions de l'abbé de Saint-Pierre : je ne vois rien d'impoſſible à ce que des particuliers ſoumettent leurs querelles à la déciſion des juges, de même qu'ils y ſoumettent les différens qui décident de leurs fortunes : et par quelle raiſon les princes n'aſſembleraient-ils pas un congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance ? J'en reviens là, et j'oſe aſſurer que c'eſt le ſeul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie a tant d'honnêtes gens, de la part deſquels la patrie pouvait s'attendre aux plus grands ſervices.

Telles ſont en abrégé les réflexions que les lois m'ont fournies : je me ſuis borné à faire une eſquiſſe au lieu d'un tableau, et je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me ſemble enfin, que chez des nations qui ſortent à peine de la barbarie, il faut des légiſlateurs ſévères ; que chez les peuples policés, dont les mœurs ſont douces, il faut des légiſlateurs humains.

S'imaginer que les hommes ſont tous des démons, et s'acharner ſur eux avec cruauté, c'eſt la viſion d'un miſanthrope farouche : ſuppoſer que les hommes ſont tous des anges, et leur abandonner la bride, c'eſt le rêve d'un capucin imbécille ; croire qu'ils ne ſont ni tous bons ni tous mauvais, récompenſer les bonnes actions

au-delà de leur prix, punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs faiblesses, et de l'humanité pour tous, c'est comme doit agir un homme raisonnable

DISCOURS

SUR

LES SATIRIQUES.

Ne sera-t-il jamais donné aux hommes de tenir un juste milieu, et d'écouter la voix de la vertu plutôt que l'ivresse de leurs passions ? Leur inclination les porte à tout outrer ; ils ne connaissent que les excès ; une imagination ardente emporte une tête échauffée au-delà de ce qu'elle croyait entreprendre. Il y a cent voies pour s'égarer ; ce serait rêver avec Platon de vouloir que les hommes soient parfaits, eux dont l'être n'est qu'un assemblage de faiblesses et de misères. Cependant il y a de certaines pratiques que l'on ne peut voir sans s'indigner, et contre lesquelles tous les hommes devraient s'élever ; j'entends deux vices, qui étant des extrêmes, font une opposition parfaite : l'un est cette bassesse que les flatteurs mettent en usage auprès des grands, ces louanges outrées, ou non méritées, qui déshonorent également celui qui les donne et celui qui les reçoit : l'autre est cette fière et cynique méchanceté des satiriques, qui défigurent les mœurs des grands et dont les cris barbares n'épargnent pas le trône. Les uns empoisonnent l'ame par une liqueur agréable, les autres enfoncent

sont pour la plupart des misérables, inconnus dans leur obscurité ; ils deviennent les organes mercenaires de quelque grand, envieux d'un compétiteur ; ou ils se livrent à la turpitude de leur cœur, au funeste penchant de mordre comme des dogues enragés ceux que le hasard leur fait rencontrer dans leur chemin. A les lire, on croirait qu'ils ont des espions gagés dans les cours, qui leur rendent compte des moindres particularités qui s'y passent ; mais leur imagination supplée en effet à leur ignorance, et ils connaissent aussi peu ceux que leur plume maltraite, que la vertu qu'ils outragent si étrangement. Qu'y-a-t-il de plus facile que de médire des grands? On n'a qu'à grossir leurs défauts, qu'à exagérer leur faible, qu'à commenter les médisances de leurs ennemis ; et au défaut de tant de belles ressources, on trouve un répertoire d'anciens libelles, que l'on copie en les accommodant aux temps et aux personnes. Les déclamations contre les puissans de la terre sont devenues des lieux communs ; chaque emploi a son étiquette bannale, et des calomnies qui lui sont affectées ; on est sûr, en lisant un écrit contre un contrôleur de finances, d'y trouver qu'il a le cœur dur, qu'il est inexorable, que c'est un brigand public qui s'engraisse de la substance des peuples, qu'il les charge impitoyablement, et que ses opérations sont celles d'un imbécille. S'il s'agit d'un ministre de la guerre, les forteresses tombent en ruines, le militaire est négligé, il refuse les emplois par goût et ne les accorde qu'à la faveur ou à l'importunité. On est sûr qu'un secrétaire d'Etat se repose de son travail sur les commis ; ceux-là pen-

ſent, dirigent et travaillent; tandis qu'il n'eſt pas au fait des affaires; quoi qu'il faſſe, on trouve à redire à tout, dans la guerre à ſon ambition, dans la paix à ſa faibleſſe, et on le rend reſponſable des événemens. Pour les ſouverains, ils ne récompenſent jamais le mérite, principalement de ceux qui ſont très-perſuadés d'en avoir beaucoup; ils paſſent ſouvent pour avares, parce qu'ils ne contentent pas la cupidité de ceux qui voudraient pouvoir être prodigues; leurs faibleſſes ſont des crimes, et leurs fautes (car qui n'en fait pas?) paſſent pour des actions inouïes. Voilà, à quelques nuances près, à quoi ſe réduiſent ces libelles qui ne ſont que l'écho d'anciennes accuſations toutes auſſi injuſtes; mais ce qui eſt fâcheux, c'eſt que le ſort de ces admirables ouvrages eſt d'être lus quand ils ſont nouveaux, pour être enſevelis enſuite pour jamais dans un éternel oubli.

Si j'avais un conſeil à donner à ces beaux eſprits qui s'érigent ainſi en cenſeurs de perſonnes reſpectables, ce ſerait de prendre à préſent un tour nouveau; car depuis Salomon, injures et louanges, tout a été dit, tout a été épuiſé. Qu'ils eſſayent de ſe peindre eux-mêmes dans leurs écrits, qu'ils expriment le déſeſpoir que leur cauſe la proſpérité des grands, l'averſion qu'ils ont pour les talens et pour le mérite dont l'éclat les anéantit, qu'ils donnent à l'univers une grande idée des connaiſſances qu'ils ont dans l'art de régner. Il y a encore des royaumes électifs, peut-être feront-ils fortune et les croira-t-on ſur leur parole; au moins leur ingénuité nouvelle épargnerait-elle aux lecteurs l'ennui d'au-

tres atrocités et d'autres impertinences. Si le peuple était sensé, on pourrait se rire des libelles quels qu'ils fussent; mais ces indignes écrits sont un mal réel, parce que le monde peu instruit, enclin à croire le mal plutôt que le bien, reçoit avidement de mauvaises impressions qu'il est difficile de déraciner; de-là naissent des préjugés souvent préjudiciables aux monarques mêmes.

Jamais nations n'ont poussé la satire plus loin que les Anglais et les Français; il n'y a guère d'hommes connus dans ces monarchies qui n'aient essuyé quelques éclaboussures en passant. Quelles horreurs n'a-t-on pas publiées du régent, duc d'Orléans? à quels excès ne s'est-on pas emporté contre Louis XIV même?

Louis XIV ne méritait cependant ni les louanges outrées, ni les injures atroces dont il a été accablé. Ce prince avait été élevé dans une ignorance crasse; les amusemens de sa première jeunesse furent de servir la messe au cardinal Mazarin; il était né avec du bon sens, sensible à l'honneur, plus vain qu'ambitieux; lui qu'on accusa d'aspirer à la monarchie universelle, était plus flatté de la soumission du doge de Gènes que des triomphes de ses généraux sur les ennemis. Louis XIV eut des faiblesses; personne n'ignore ses attachemens pour quelques dames de sa cour, que madame de Maintenon l'emporta sur les autres, et que pour concilier sa conscience et son amour, il l'épousa secrètement; de-là ces cris et ces clameurs, comme si tout le royaume allait périr, parce que le roi avait le cœur sensible. Pendant que tant de libelles le déchiraient lui et sa maîtresse,

depuis

depuis sa cour jusqu'au plus petit commis de Paris, et ceux même qui écrivaient avec tant d'indécence contre lui, chacun avait sa maîtresse, et l'on condamnait comme un crime dans la conduite du roi ce qu'on ne désapprouvait pas dans celle du moindre de ses sujets. C'est à ces marques que la passion de l'auteur se déclare et qu'il peint sans s'en apercevoir les traits de la haine et de l'animosité qui lui rongent le cœur.

Ce n'était pas sur ses amours qu'il fallait blâmer Louis XIV ; s'il était répréhensible, ce fut pour avoir fait exercer des cruautés inouïes dans le Palatinat, et pour avoir autorisé Melac à faire une guerre d'incendiaire et de barbare. On ne saurait non plus le justifier sur la révocation de l'édit de Nantes ; il veut forcer les consciences, il en vient à des rigueurs excessives, et il prive son royaume d'un nombre de mains industrieuses qui transportent dans les lieux de leur asile leurs talens et la haine de leurs persécuteurs. Si j'en excepte ces deux taches qui obscurcissent la beauté d'un long règne, quels reproches peut-on faire à ce roi qui méritent des satires aussi amères que celles qu'on a écrites contre lui ? Est-ce à des hommes abymés de misères, qui n'ont pour talens qu'une malheureuse facilité d'écrire, à s'attaquer au trône de leurs souverains ? leur convient-il d'envenimer la conduite des grands, de s'acharner sur leurs faiblesses, de se faire une étude de leur trouver des défauts ? Est-ce à des inconnus éloignés de toute affaire, qui voient le gros des événemens sans savoir ce qui les amène, qui connaissent les actions sans en connaître les

motifs, qui font le cours de leur politique dans les gazettes, à juger de ceux qui gouvernent le monde? et leur ignorance même peut-elle servir d'excuse à leur témérité? Mais la malice les dévore, une fausse ambition les excite, ils veulent se faire un nom, et pour être connus ils imitent Hérostrate. Il y a eu un temps, il faut l'avouer, où la satire était à la mode; mais ce bon temps n'est plus, il fallait naître sous le règne de Charles V et de François I; alors les souverains étaient tributaires de l'Arétin; son silence était acheté, les bons mots qu'il supprimait étaient payés, et pour peu qu'un prince crût avoir fait une sottise, il lui envoyait des présens. C'était alors qu'il y avait de quoi s'enrichir. Mais tout change, notre siècle est de mauvaise humeur; nos Arétins modernes, au lieu de trouver des récompenses, sont logés aux dépens des souverains qu'ils offensent, et on leur interdit sur-tout l'usage de leurs mérites et de leurs talens. Quelques exemples de cette nature n'intimident pas ceux qui sont nés avec l'amour de la belle gloire; avec moins d'encouragement que l'Arétin, ils vont leur train, et leur enthousiasme va jusqu'à leur faire affronter le martyre; pour s'encourager et se déguiser à eux-mêmes leur noirceur, ils se persuadent qu'ils travaillent pour le bien public, qu'ils réforment les mœurs, et retiennent les grands par la crainte de leurs censures redoutables. Ils se flattent que leurs piquures seront senties; il faut les renvoyer à la fable ingénieuse de la Fontaine, du bœuf et du ciron. Des hommes puissans dans leur fière et molle opulence, ou ignorent le coassement de ces

insectes du Parnasse, ou s'ils les entendent, ils les punissent.

Ni les médisances, ni les satires, ni les calomnies ne corrigent les hommes ; elles aigrissent les esprits, elles les irritent, elles peuvent leur inspirer le désir de la vengeance, mais non celui de se corriger ; au contraire, un injuste reproche prouve l'innocence, et nourrit l'amour-propre au lieu de l'éteindre. Les grands restent tels qu'ils sont ; un courtisan, pour avoir été insulté dans un écrit indécent, n'en cultivera pas moins la faveur de son maître ; les intrigues inévitables dans un lieu qui rassemble beaucoup de monde, et où il y a un conflit d'ambition, continueront dans les cours ; les ministres poursuivront le train des affaires, suivant l'impression que fait sur eux le point de vue dont ils les considèrent.

Les têtes sur lesquelles la puissance et le pouvoir sont le plus accumulés, méritent plutôt qu'on les plaigne que d'être enviées ; les grands qui gouvernent la terre sont souvent découragés d'un ouvrage pénible, qui n'a point de fin ; sans cesse obligés de vivre dans l'avenir par leurs réflexions, de tout prévoir, de tout prévenir, responsables des événemens que le hasard, qui se joue de la prudence humaine, fait arriver pour rompre leurs mesures ; accablés de travaux, les fatigues deviennent une espèce de soporifique, qui à la longue assoupit les sentimens de la gloire, et les porte à désirer le repos philosophique d'une vie privée. Il est plus nécessaire de réveiller en eux ces sentimens de la gloire que de travailler à les étouffer ; il faut

encourager les hommes au lieu de les rebuter, et c'eſt ce que jamais libelles ne feront. Peut-être quelqu'un penſera-t-il : il n'y a donc qu'à être puiſſant et abſolu pour ſe livrer à toute la démence de ſes caprices, pour ériger ſes volontés en lois, et dès que l'on eſt inviolable, on peut tout enfreindre, d'autant plus que perſonne n'oſera élever ſa voix pour condamner des abus auſſi intolérables de la domination. J'oſe leur répondre que je conviens avec eux, que ceux qui pendant leur vie ſont au-deſſus des lois par le ſouverain pouvoir, ont aſſurément beſoin d'un frein qui les empêche d'abuſer de la force pour opprimer les faibles, ou pour commettre des injuſtices ; mais que des ſcribes ignorans et obſcurs ne ſont pas faits pour être les précepteurs des rois ; qu'il y a d'autres maîtres qui leur enſeignent réellement leur devoir, qui prononcent leur arrêt, et leur apprennent ſans déguiſement ce que le peuple penſe et doit penſer d'eux ; je veux dire l'hiſtoire. Elle ne ménage point ces hommes redoutés qui ont fait trembler la terre; elle les juge, et en approuvant leurs bonnes actions, et en condamnant les mauvaiſes, elle inſtruit les princes de ce qui ſera loué ou blâmé dans leur conduite ; la ſentence des morts apprend aux vivans à quoi ils doivent s'attendre et ſous quels auſpices leurs noms paſſeront à la poſtérité ; c'eſt à ce tribunal que tous les grands ſont obligés de comparaître après leur mort, et où les réputations ſont fixées pour jamais. L'hiſtoire remplace cet uſage établi chez les Egyptiens, par lequel les citoyens étaient aſſujettis après la vie au jugement d'un con-

feil qui prononçait ſur leurs œuvres, et défendait d'inhumer ceux dont les actions étaient trouvées criminelles. La poſtérité eſt impartiale; elle eſt exempte d'envie et de flatterie, elle ne ſe laiſſe aveugler ni par des panégyriques ni par des ſatires; elle démêle l'or pur du faux alloi; le temps qui révèle juſqu'aux choſes ſecrètes, lui dévoile les actions des hommes et leurs motifs; il fait paraître, non un miniſtre encenſé par des courtiſans, non un roi entouré d'adulateurs, mais l'homme dépouillé de toute décoration, et de ce vain déguiſement qui le traveſtiſſait. Ceux qui ſavent qu'ils ne ſauraient éviter ce jugement, doivent ſe préparer à y paraître ſans tache. La réputation eſt tout ce qui nous reſte après notre mort; ce n'eſt point un effet de l'orgueil que d'y être ſenſible; on doit même l'avoir très-fort à cœur, pour peu que l'on ſoit né avec de la nobleſſe et de l'élévation. L'amour de la vraie gloire eſt le principe des actions héroïques, et de tout ce qui s'eſt fait d'utile dans le monde. Pourquoi un homme ſe fait-il tuer pour le ſervice de la patrie, ſi ce n'eſt pour mériter l'approbation de ceux qui lui ſurvivent? Pourquoi les auteurs et les artiſtes travaillent-ils, ſi ce n'eſt pour recueillir des applaudiſſemens, pour ſe faire un nom, pour aller à l'immortalité? Cela eſt ſi vrai, que Cicéron, qui était rempli de la même ardeur, remarque que non-ſeulement les plus beaux génies de l'antiquité, mais les philoſophes même des ſectes auſtères mettaient leur nom à la tête d'ouvrages qui traitaient de la vanité des choſes humaines. Ce déſir de s'immortaliſer eſt le mobile de nos travaux et de toutes

nos belles actions. La vertu, il eſt vrai, a des attraits capables de la faire aimer pour elle-même des belles ames ; cela ne doit pas cependant nous obliger à condamner les biens que le motif de la gloire opère, quel qu'en ſoit le principe. L'intérêt de l'humanité demande qu'on éprouve tous les moyens qui ſervent à rendre le genre humain meilleur et à dompter cet animal le plus farouche de tous, qui s'appelle l'homme ; il faut exciter, il faut aiguillonner les ſentimens de la gloire ; il faut ſans ceſſe y encourager le monde. Malheur aux grands qui ne ſont pas ſenſibles à cet aiguillon, et malheur à ceux qui le ſont trop aux ſarcaſmes de la ſatire !

DISCOURS

SUR

LES LIBELLES.

IL y a bien des façons de ſubſiſter dans le monde ; l'induſtrie et l'eſprit d'invention en fourniſſent tous les jours de nouvelles, ſans compter les métiers ordinaires. Le ſeul talent d'écrire a enrichi les ſavans du fruit de leurs veilles, les auteurs du ſecond ordre vivent par leurs libraires ; les uns ſe nourriſſent en feſant des vers, les autres en corrigeant les impreſſions, d'autres en copiant, d'autres enfin ſe chargent du noble emploi de découvrir les défauts des favoris de la fortune et des gens en place ; ils travaillent ingénieuſement ſur des caractères qui leur ſont inconnus, ils peignent d'imagination, et comme leur pinceau eſt plus noir que celui de l'Eſpagnol, leurs tableaux ſont chargés d'ombres. Ils ont l'art de rendre leur héros odieux, et il faut avouer que ce beau talent leur rapporte encore. Cette dangereuſe hardieſſe gagne et ſe répand de nos jours ; ces Meſſieurs, qui s'y livrent, doivent craindre que leur nombre ne faſſe baiſſer leurs honoraires, et ne les réduiſe enfin à la mendicité. Croirait-on bien qu'ils veulent s'attribuer les droits

dés cenſeurs de l'ancienne Rome ? Je ne trouve qu'une petite différence ? Rome éliſait ſes cenſeurs, et ces Meſſieurs s'inſtallent eux-mêmes ; ils peuvent comme les rois s'écrire, par la grâce de Dieu, et non par la faveur des hommes. Il faut avouer que leur ouvrage leur coûte peu de travail ; ce n'eſt pour la plupart qu'une déclamation d'injures, ou le fruit d'une imagination ſombre et d'idées ſiniſtres ; ils trafiquent de ces injures, et ils les diſtribuent au gré des protecteurs qui ſavent reconnaître leurs ſervices. On ne ceſſe de s'étonner de leurs témérités hardies, mais ils trouvent un aſile dans leur obſcurité. Ce qui les ſauve, c'eſt le dédain avec lequel les hommes opulens et ſuperbes traitent leurs libelles ; leurs clameurs font un bruit diſcordant qui ſe diſſipe dans l'air ; ils me paraiſſent comme des mouches qui s'amuſent à piquer un éléphant.

Il y a quelque temps que je voyageai en Hollande ; paſſant par une ville, je fus obligé de m'arrêter dans une auberge ; j'y vis entrer un homme aſſez bien vêtu, qui avait la mine fière, et le maintien impoſant ; il regardait avec un air de dédain ceux qui l'environnaient, et ſemblait prendre le genre humain en pitié ; je le pris pour un de ces Meſſieurs qui repréſentent deux ou trois fois la ſemaine les rois ſur le théâtre, et qui à force de jouer ce rôle, croient enfin être rois en effet. La ſingularité de ce perſonnage me donna la curioſité de ſavoir qui il était ; l'hôte, qui le connaiſſait, me dit : c'eſt un homme plus important que vous ne croyez, il a la faculté de faire et de défaire les réputations ; mais à l'exemple des conquérans, il

eſt plus occupé à détruire qu'à élever ; il vit de ſa plume comme les cultivateurs de leurs champs ; ſes meubles, ſes vêtemens, ſa nourriture, tout eſt acquis aux dépens des grands ſeigneurs qu'il immole à leurs concurrens ; il fait à peu-près comme feu le cardinal de Polignac, qui, dit-on, ſacrifiait au pape, pour chaque antique qu'il avait la permiſſion d'envoyer à Paris, quelque évêque janſéniſte, qu'il fesait exiler ; notre homme de même n'a pas un meuble dont il ne puiſſe nommer celui aux dépens de la réputation duquel il l'a acquis : il roule un grand projet dans ſa tête, et s'il lui réuſſit, il ne voudra troquer ſa fortune ni avec *Taxera* ni avec *Schwartzau*. Et peut-on ſavoir, dis-je, quel eſt ce merveilleux projet ? Il s'agit, dit l'hôte, d'une bonne ſatire contre un ſouverain ; s'il la rend bien forte et auſſi maligne qu'on la lui demande, les honneurs s'accumuleront ſur ſa tête. Tout ce que je venais d'entendre, augmentait en moi la curioſité de connaître cet original, et l'envie me prit de lier converſation avec ce deſpote, qui oſait juger les grands pendant leur vie, comme les Egyptiens les jugeaient après leur mort ; je croyais reconnaître en lui l'eſprit de ces papes qui excommuniaient les ſouverains et mettaient les royaumes en interdit ; ſur quoi j'avance, et j'aborde ce redoutable cenſeur. Il me reçut avec cet air de dignité ou d'impertinence dont les miniſtres les plus enflés de leur faveur accueillent ceux qui leur demandent des grâces ; ſa fierté, qui m'humiliait, me fit héſiter ; cependant je m'encourageai et lui fis un aſſez mauvais compliment ſur le plaiſir que j'éprouvais à faire

sa connaissance ; après quelques propos vagues, je lui demandai s'il était content du métier qu'il fesait? Très-fort, repartit-il; j'ai des correspondances secrètes à plus d'une cour, et je tiens à quantité de seigneurs qui me craignent et me recherchent; je me suis fait un empire par mon industrie, je domine sans Etat, et je règne despotiquement sans puissance. Mais, Monsieur, lui dis-je, votre empire est-il bien solide, et n'avez-vous pas à craindre ces revers auxquels l'élévation est si exposée? Qu'aurais-je à appréhender, repartit-il; on ne saurait me détrôner; je gouverne les esprits, et tant qu'il restera des plumes et de l'encre dans le monde, j'irai mon train; du fond de mon cabinet je règle les destins de ceux qui oppressent l'univers : j'ai entre mes mains la réputation de tous ces grands devant qui le peuple se prosterne; quand il me plaît, je les fais sécher de dépit, je leur porte le désespoir au cœur, et je leur enlève le fruit de toutes les faveurs dont les comble la fortune. Ah! m'écriai-je, quel plaisir inhumain pouvez-vous trouver à faire des malheureux, si tant est que vous en fassiez? Etes-vous donc né avec les inclinations de ces génies mal-fesans qui éprouvent une cruelle joie, à ce qu'on dit, en persécutant le genre humain? Ah! Monsieur, de grâce... Quoi, dit-il, en m'interrompant, croyez-vous que je sois à l'eau rose? Je laisse les scrupules et ces petites délicatesses aux esprits timides; pour moi, je me plais à humilier la vanité et l'arrogance de ceux qui n'ont rien à craindre, à attrister et à désoler ces hommes durs qui ne compatissent jamais

aux misères publiques, et à faire sentir quelque mal à ceux qui en font tous les jours. Ah ! Monsieur, je vous demande grâce, lui dis-je, pour le genre humain ; ne pensez pas qu'il soit aussi pervers que vous vous le figurez : il est vrai, le vice couvre la terre, mais l'infection n'est pas générale ; ne croyez pas que la prospérité soit incompatible avec la vertu, du moins distinguez . . . Je ne distingue rien, repartit-il, tous les hommes sont mauvais, donc je puis tous les attaquer en bonne conscience. Vous ne l'avez pas délicate, dis-je, à ce qu'il paraît. Et qui me nourrirait, reprit l'autre ? quand j'ai faim, de quoi vivrais-je ? car enfin de nos jours il faut faire figure, ou l'on est méprisé ; personne ne paye mon silence, mais on paye chèrement mes ouvrages, et je ne travaille que sur le cœur de l'homme. Quelle chute, m'écriai-je, pour un souverain si despotique, pour ce censeur si craint et si redouté, pour ce juge suprême de tous les grands de la terre ! Quoi, Crésus au milieu de ses trésors est à l'aumône ! . . . Trève de badinerie, ma royauté ne me nourrit qu'à mesure que j'en fais les fonctions ; je suis, il est vrai, plus absolu que les rois ; ils sont les esclaves des lois, ils ne peuvent punir ou récompenser que selon qu'elles le permettent, ils ne peuvent rien pour la gloire, ils ne la donnent ni ne l'ôtent ; au lieu que je me rends l'arbitre de l'opinion du public, et que, par l'ascendant que j'ai pris sur lui, il se forme l'idée des personnes selon que je les lui peins, et de même que les rois, je reçois des subsides que la méchanceté des uns me paye pour révéler la turpitude des

autres ; cela fait que je taxe les ſeigneurs et les princes, ils ſont mes eſclaves, je vends leur nom plus ou moins cher, ſelon que je trouve des difficultés à ravaler leur mérite; je mets à contribution la haine et l'envie ; je ne me borne pas aux particuliers, le trône n'a rien qui m'effraye ; tel que vous me voyez, ſans tréſors et ſans troupes, je déclare la guerre aux rois et les attaque, quelque puiſſans qu'ils ſoient. En vérité vous riſquez beaucoup, lui dis-je ; la guerre a ſes haſards, et vous pourriez un jour eſſuyer de ces revers que les plus grands capitaines ont éprouvés, être battu à plate couture. Trève de plaiſanterie, reprit-il ; ces princes, ces monarques, ne ſavent pas ſe ſervir de mes armes; à peine peuvent-ils ſigner leur nom ; s'ils voulaient ſe battre à coups de plume, vous verriez beau jeu, leurs écrits ſeraient rebutés, et l'on ajoute foi aux miens ; ce qui me rend redoutable, c'eſt que je ſuis le précepteur du public; je dirige ce que je veux qu'il penſe. Mais, lui dis-je, les ſouverains n'auraient pas beſoin de ſe ſervir de la plume .... Tout beau, reprit-il, je crois que vous allez ſur mes briſées. Dieu m'en garde, lui dis-je, Monſieur, ſi ce n'eſt peut-être que quelque vertu ne vous ſoit échappée, comme aux corps des ſaints, qui opère ſur moi. Mais pour en revenir à notre ſujet, apprenez-moi, de grâce, comment vous parvenez à décrier ceux ſur leſquels la médiſance n'a point de priſe ? N'ai-je pas de l'imagination, repartit mon homme ? eſt-il plus difficile de faire une ſatire qu'un roman ? qu'en coûte-t-il de compoſer des anecdotes ſecrètes, de

fabriquer des hiſtoires qui aient de la vraiſemblance? car le degré de probabilité qu'on a l'art de donner aux contes qu'on publie, eſt préciſément ce qui les accrédite le plus; et après tout, eſt-il ſi difficile de donner des ridicules aux hommes? Il était ſur le point de me révéler tous ſes ſecrets, lorſque je ne pus m'empêcher de lui dire que je me trouvais très-heureux que la fortune ne m'eût pas élevé dans un rang où j'euſſe riſqué de tomber ſous ſes mains, et que je béniſſais le ciel de ma médiocrité, qui ne me rendait pas aſſez important pour être produit par lui aux yeux du public. Je ne puis vous diſſimuler, ajoutai-je, qu'en votre place je craindrais ces hommes puiſſans qui ont les bras ſi longs, qu'ils atteignent par-tout, d'autant plus que comme vous affectez un gouvernement tyrannique, il me paraît que vous vous préparez la deſtinée des tyrans. Sur quoi notre perſonnage entra dans un héroïque et noble enthouſiaſme, et me fit ſentir qu'il n'y avait rien de plus illuſtre, ni de plus courageux que de riſquer les entrepriſes hardies, que l'on ne payait point les perſonnes qui marchent dans les rues, mais bien celles qui danſent ſur la corde, et que ce n'était qu'en formant des projets difficiles et haſardeux que l'on feſait paſſer ſon nom à l'immortalité; il m'étala avec faſte les ſentimens de fermeté et de conſtance de ſon ame; oui, ajouta-t-il, je m'expoſerais gaiement au plus cruel martyre pour ſoutenir mon indépendance, ma liberté, mes droits, et la ſatisfaction intérieure que je trouve à glôſer ſur toute la terre. C'eſt bien dommage, lui dis-je, que vous ne ſoyez pas venu au monde durant les

premiers siècles de l'Eglise; votre nom aurait éclat durant les persécutions, il serait à présent dans l légende, et sans doute que votre fête serait chômée mais je crains bien qu'il n'en arrive tout autremen que vous ne pensez, et qu'après avoir un temp servi d'instrument aux vengeances sourdes d'illustre envieux, vous ne finissiez tragiquement, sans gagne pour votre nom la célébrité que vous attendez. I allait me répondre, lorsque quelqu'un qui avai entendu la fin de notre conversation, s'approcha de nous, et s'avisa de lui conter séchement et avec assez d'indiscrétion la fameuse histoire de la cage de fer, où, dit-on, Louis XIV fit enfermer un *déclamateur* de ce genre qui avait exercé son talent contre ce prince. Notre homme dit qu'il régnait toutes les années des fièvres malignes au printemps, mais que tout le monde n'en mourait pas; que les grands ne connaissaient point la valeur des bons mots, que ce siècle était très-difficile, et qu'il le devenait toujours davantage, que l'on fesait trop peu de cas du mérite et des talens. Mais je m'aperçus que depuis l'histoire de la cage de fer il avait changé de physionomie; en effet il devint rêveur et taciturne. Comme je le vis si sombre, je le quittai et l'abandonnai à ses tristes réflexions. Ne peut-on pas conclure de tout cela, que quand même la méchanceté étoufferait les remords, elle n'est jamais sans appréhensions cruelles, et qu'une vie vertueuse est la seule tranquille.

DISCOURS
SUR
LA GUERRE.

Ament, potent; ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant: in conviviis dediti ventri, et turpissimæ parti corporis, sudorem, pulverem, et alia talia relinquant nobis.

SALLUST. de bell. JUGURTH.

AVERTISSEMENT.

*Il a paru depuis peu un ouvrage sous le titre d'*Eloge de la Guerre. *L'auteur, qui avait rassemblé quelques idées sur cette matière qu'il voulait travailler avec soin, fut fort surpris de les voir imprimées, même avec la plus grande inexactitude: il se flatte qu'on lui permettra de publier son ouvrage sur le plan qu'il s'était formé. Il y a conservé les mêmes pensées qui se trouvaient dans celui qui a paru.*

Enchaînés par les paſſions, les mortels ignorent tout bonheur que ces maîtres ſévères et flatteurs ne leur ont pas permis d'apercevoir. Eſclaves dès le berceau, ils n'ont d'idées que celles qui leur parviennent par ces tyrans qui oppriment toutes les impreſſions que la raiſon pourrait faire ſur le cœur de l'homme. La vérité même n'y trouve d'entrée qu'en flattant les paſſions, et en les ſurprenant, couverte du voile de la fable ou parée de la pompe d'une éloquence ſublime. Cependant, lors même qu'elle croit s'être frayé un chemin pour entrer au cœur et dans l'eſprit, elle trouve des ennemis bien redoutables encore à combattre. Car, comme le monſtre qui gardait la toiſon, fit renaître de nouveaux défenſeurs contre Jaſon, à meſure qu'il croyait l'avoir vaincu; de même auſſi les préjugés, enfans de la douce illuſion, s'érigent en nouveaux défenſeurs des paſſions à demi-vaincues. C'eſt ſous leur ombre, et couvertes de leur bouclier, que les paſſions ſe raniment et reprennent de nouvelles forces; et que ſe ſoutenant mutuellement, elles oppoſent à la vérité des obſtacles preſque inſurmontables: telle qu'une bleſſure, qui, loin d'abattre, ranime la fureur d'une bête féroce. Ce ſont donc ces deux eſpèces d'ennemis, vieillis dans leurs travaux, mais qui malheureuſement, loin de ſentir la décrépitude, ſemblent s'affermir, à meſure que ceux qu'ils dominent, ſe trouvent appeſantis ſous le poids des années, qu'il faut combattre; tâche digne d'un être penſant, mais difficile à remplir! il n'eſt pas aiſé, je crois,

d'abattre

d'abattre un ennemi vigilant et brave, armé des foudres de Mars, près d'être lancés; mais il n'est pas moins difficile de faire revenir les mortels des erreurs dans lesquelles les passions et les préjugés les ont entraînés. Car au moment que l'homme commence à sentir son existence, on est pressé de plier cette jeune ame à des idées absolument contraires au bon sens; et plus l'homme avance en âge, plus on nourrit ces préjugés qui, soutenus par le charme et la douceur qu'ils donnent aux passions, entraînent l'homme dans un abyme de faux raisonnemens, dont il ne peut se retirer qu'avec peine, et qui le font agir en conformité. D'où il arrive qu'il n'examine ses devoirs et toutes les actions de sa vie, que selon qu'elles flattent son goût ou qu'elles y répugnent, ou selon qu'elles correspondent avec ses préjugés. Ariste est donc discret, puisqu'il aime à jouer l'homme d'importance. Lysippe sera généreux, pour entendre faire ses éloges par ces malheureux sur qui il répand ses bienfaits mercenaires. Théophile, trop commode pour commettre un crime, se croira un saint; tandis qu'Aristippe se moque de son créateur et de ses lois, parce qu'elles le restreignent trop dans son penchant immodéré pour les plaisirs. De même, César aime la guerre, parce qu'elle flatte sa vanité, et Calpurnius (*), parce qu'elle remplit sa bourse; un pauvre campagnard la déteste, parce qu'elle ruine sa campagne, et un pédant qui ne décide que sur les apparences, et sur quelques sentences scolastiques

(*) Premier consul qui commanda contre Jugurtha.

apprifes par cœur et mal comprifes, vomit feu et flamme au feul nom de *guerre*. Ce tableau fuffit pour faire voir que l'un agit felon fes paffions, et l'autre felon fes préjugés; et qu'ils fe trompent tous, tant qu'ils ne regardent les actions humaines que fous ce feul point de vue. Il ferait trop long, et d'ailleurs ce n'eft point mon but, de m'arrêter aux différens écarts de la raifon humaine; j'ai choifi la guerre pour la matière de ce difcours, ne trouvant, hélas! que trop de fauffes idées dont le gros du monde eft rempli à fon fujet.

Quoique la nature avare ne m'ait point doué du fublime de Cicéron, ou de la naïveté de la Fontaine, je me flatte néanmoins de parvenir à mon but, me fondant fur la force de la vérité toute fimple, laquelle, quelque mal énoncée qu'elle foit, ne change point de nature; et j'efpère pouvoir faire adopter aux uns le métier de la guerre pour des raifons plus louables que la vanité, ou le vil intérêt, et faire moins haïr la guerre à ceux qui décident fans raifon contre elle.

Il ne fera pas néceffaire, je crois, de prouver combien font méprifables toutes les actions humaines qui n'ont pour premier mobile que la vanité, ou l'intérêt. Tout homme gouverné par l'une ou l'autre de ces paffions, fera incapable d'aucune bonne action, à moins qu'elle n'ait pour but le contentement de fa paffion favorite. Céfar fit à la vérité de grandes actions qui l'ont rendu digne de l'immortalité dont il jouit; mais par ce fonds de vanité qui eft prefque infurmontable dans celui qui le pofsède, il les a pour la moitié obfcurcies,

de ſorte qu'on blâmera toujours l'acteur, pendant qu'on approuvera ſes actions. L'envie de délivrer ſa patrie du joug de Pompée, fut un déſir louable; mais hélas! combien ne perd-il pas de ſa beauté, ſi l'on enviſage Céſar comme tyran du peuple romain, ne le délivrant que pour être en état de le mieux opprimer; ainſi que la ſuite de ſes actions l'a prouvé: de ſorte qu'on peut dire preſque avec certitude qu'il aurait laiſſé Pompée tranquille, quoiqu'injuſte poſſeſſeur du pouvoir ſuprême, s'il n'avait cru trouver ſes avantages en l'empêchant de parvenir à ce but. Alexandre éblouit par les actions brillantes de ſa vie; il fait bien plus, il s'acquiert le ſurnom de grand. Mais que devient-il, ſi l'on conſidère qu'il n'a répandu tant de ſang que pour contenter ſon caprice, et qu'il a fait maſſacrer tant de braves Grecs comme victimes de ſa vanité, pour opprimer des princes et des peuples innocens, qui ne feſaient que défendre la juſte poſſeſſion des pays que leurs aïeux leur avaient laiſſés? Comment! les hommes ne feraient-ils créés que pour contenter la vanité d'un ſeul d'entr'eux? Non, non, le ſang humain eſt trop beau pour être verſé à chaque inſtant, et pour ne ſatisfaire que l'envie de s'agrandir d'un prince fauſſement ambitieux. Il n'y a que la néceſſité qui juſtifie un pareil procédé; et elle ne ſe trouve que quand un ennemi injuſte veut faire des efforts pour opprimer un peuple innocent, et attaquer un prince qui ne l'a offenſé en rien. Cependant, quelque blâmables que ſoient ces génies remplis d'une fauſſe idée de la gloire, on ne doit point héſiter de les préférer à ces ames rampantes, qui

ne désirent la guerre, ou qui ne la font que pour s'enrichir. Il n'existe point de crime plus abominable et qui révolte tant la nature humaine. Ciel! quelle cruauté que de faire égorger tant de membres respectables d'un Etat et de la patrie pour s'amasser un trésor! Comment est-il possible que de telles ames soient l'ouvrage de la nature? Elles devraient être retranchées du nombre des vivans de la façon la plus affreuse: mais la nature dédaigne ces monstres, et les a en horreur. Même le prix de leurs bassesses crie vengeance au nom des malheureux qu'ils ont sacrifiés à leur avidité insatiable. L'or et l'argent qu'ils ont amassé par leurs cruautés répète la noirceur de leur crime; et les plaisirs qu'ils prétendent en retirer, doivent se changer en un poison rongeant qui y mêle la plus affreuse amertume, pour anéantir ces êtres qui, dépouillant la nature humaine, ne sont dignes que d'être comparés aux bêtes féroces. Oui, je le dis hardiment, et le dis en me fondant sur la justice de ma cause, que quiconque embrasse le métier de la guerre dans ces horribles desseins, ou pour contenter sa vanité, ou pour amasser des trésors, doit être rayé de la liste des humains, et ne mérite que le plus souverain mépris, étant l'opprobre de la nature.

Mais, quoique je déclame contre ces esprits remplis de vanité, je supplie chacun de ceux qui voudront faire quelque attention à ce discours, de ne point conclure de-là que je méprise l'ambition, ou l'amour de la gloire. Non, non, bien loin de moi cette injustice! Je suis trop persuadé que ces deux qualités sont des aiguillons qui portent

les hommes à l'exécution de leurs devoirs, c'eſt pourquoi il faut les poſſéder, ou bien l'on jouera un triſte et mauvais rôle ſur le théâtre du monde: et je décide hardiment, ſans crainte d'être contredit, que celui qui n'eſt point pouſſé par ces vertus, ne ſera jamais digne de l'immortalité, ne feſant jamais des actions qui le diſtinguent à juſte titre du reſte des humains. D'ailleurs l'ambition et l'amour de la gloire, quoique ſouvent confondus avec la vanité, en ſont ſi éloignés, que quiconque poſsède bien les deux premières qualités, n'aura guères lieu de craindre de tomber dans le défaut d'être vain. Car la vraie ambition conſiſte dans le déſir de ſe diſtinguer du reſte des humains par des actions vertueuſes; et c'eſt en cela que l'honnête homme met ſa gloire, qu'il lui eſt bien permis d'aimer. Cependant l'ambition et l'amour de la gloire ſeuls ne doivent point nous porter à faire la guerre; car ſouvent ils nous entraîneraient inſenſiblement à en faire d'injuſtes. Mais, me direz-vous, quels ſont donc les motifs qui doivent nous y porter? L'amour de la patrie, chers amis, l'amour du bien public, qui nous portent à ſacrifier, avec plaiſir, nos biens et notre vie pour le ſoutien de l'Etat, et pour le bonheur de nos concitoyens. C'étaient ces nobles reſſorts qui feſaient agir ces vertueux Romains, qui, quoiqu'avides de gloire, étaient prêts à la ſacrifier, ſi le ſalut de la république le demandait. Ce ſont là les reſſorts qui doivent faire agir tout homme d'honneur, et leſquels ſeuls donnent le poids à ſes actions, et le rendent lui-même digne de louanges; au lieu que tant qu'il n'eſt pouſſé que par des vues

d'intérêt particulier, il fera des actions louables, mais il ne le fera point lui-même: tel qu'une plante médicinale, qui, quoiqu'elle opère de bons effets, ne laisse pas d'être désagréable en elle-même. Cependant, quelque clairs et naturels que soient ces raisonnemens, la plupart de ceux qui embrassent le métier des armes, n'ont rien moins que ce but en vue. Il est honteux pour la nature humaine qu'elle puisse se démentir jusqu'à ce point; et il est triste de voir que tant de malheureux s'égorgent entr'eux, gouvernés par des principes si indignes de tout être doué d'une ame raisonnable. Ce sont malheureusement aussi ces mêmes principes qui, étant les plus communs, fixent l'attention de ceux qui sans raisonner détestent la guerre, et la regardent comme le plus horrible des malheurs qui pourraient exister, et comme le métier le plus méprisable de tous ceux qu'on pourrait embrasser. Ne fondant leur preuve que sur les malheurs qui sont causés par la guerre, ils prétendent qu'il n'y a rien de plus détestable qu'elle, et de plus blâmable que ceux qui la font.

Je conviens que si l'on ne fait attention qu'aux effets malheureux que la guerre occasionne, la nature humaine ne peut que s'en effrayer. Les membres épars sur un champ de bataille, la fureur d'un soldat féroce qui se baigne dans le sang de son ennemi, des veuves abandonnées, des orphelins sans secours, une ville en flamme, les cris des tristes habitans chassés de leur demeure, ce sont des objets qui doivent faire frémir d'horreur, et pénétrer de douleur toute ame sensible. Mais, est-ce là la guerre?

Ce ſont les triſtes ſuites qui l'accompagnent, il eſt vrai; mais, quelque cruelles qu'elles ſoient, elles ne doivent pas empêcher, ſi la néceſſité le requiert, d'avoir recours aux armes. La guerre même, loin d'être un carnage et un objet qui fait frémir, n'eſt que la juſte défenſe de l'oppreſſé contre un injuſte oppreſſeur; elle eſt la vengereſſe de la foi trahie; c'eſt le moment où une partie des ſujets haſarde de perdre la vie pour le repos de leurs concitoyens, pour le ſoutien de l'Etat, et pour les avantages de leur maître. Car telles doivent être les raiſons qui nous portent à faire la guerre: dès qu'elle n'a point ces principes pour baſe, elle ne devient qu'un carnage; et au lieu d'être reſpectable, tout mortel doit la regarder avec horreur. Mais auſſi, dès qu'elle n'eſt que la juſte défenſe d'un peuple menacé de la tyrannie de ſon voiſin, il n'y a rien de ſi innocent que la voie des armes, et même rien de plus louable que l'envie de parvenir à ce but. Les malheurs même qui l'accompagnent, ſe font moins ſentir, parce qu'ils en font éviter de plus grands encore, qui ſeraient inévitables. Les larmes de quelques veuves nous paraîtront inutiles, ſi nous conſidérons que par la mort de ceux qu'elles pleurent, tout un Etat a été ſauvé: une ville en flamme, les membres épars ſur un champ de bataille, enfin tous ces objets, quoique toujours triſtes, n'offrent plus un aſpect hideux, ſi l'on voit que par eux tant de monde a été ſauvé, et l'innocent protégé contre les inſultes de ſon ennemi. Un héros qui d'ailleurs, comme inſtrument de tous ces malheurs, devrait être l'objet de la haine publique,

ne nous paraît alors qu'un ange tutélaire, envoyé par le ciel pour délivrer les opprimés, et pour rendre les peuples heureux.

Quelque bien fondés que soient ces raisonnemens, ils ne suffisent cependant point encore pour faire respecter la guerre par ceux qui la détestent, et ne les empêchent point de faire encore une objection contre elle, qui paraît avoir une ombre de vérité, mais qui la perd bientôt, si l'on y fixe un peu son attention. Ils prétendent que la guerre invite aux crimes, les favorise et les nourrit. J'avoue qu'il serait ridicule de soutenir qu'on n'en commet point pendant qu'elle se fait; car rien n'est plus certain. Mais il me sera permis de demander, si l'on en commet moins pendant la paix? J'en doute; car tout homme qui est capable d'indignités et de crimes, saura certainement profiter des occasions que la paix lui fournit pour les exécuter, tout comme de celles qu'il trouve dans la guerre: la seule différence consiste dans ce petit point, que, dans le premier cas, il cache et peut cacher ses crimes, au lieu que dans l'autre, ils paraissent plus aisément au jour, par conséquent ils frappent davantage le public, qui conclut hardiment que la guerre en est la cause. Puis, voyant plus de crimes qu'à l'ordinaire commis dans ce coin de la terre où elle se fait, il ne doute plus que ce ne soit la guerre qui y ait porté ces misérables. Quelle erreur! Ceux qui font la guerre, sont-ce d'autres gens que ceux qui vivaient déjà avant qu'on la fît, et avaient-ils moins de mauvais penchans? Non, sans doute; ils auraient, sans contredit, commis tout autant de

crimes dans les différens lieux de leur demeure, qu'ils l'ont fait pendant la guerre; mais ces crimes n'auraient pas tant paru aux yeux du public, puisqu'ils ne se fesaient que secrètement, et par une ou deux personnes, au lieu que pendant la guerre, où la nécessité oblige de ramasser de tous côtés des gens de toute espèce, ces misérables font un corps, et commettent, joints ensemble, ce qu'ils n'auraient fait ailleurs que séparément. Pour prouver ce que j'avance, je n'ai qu'à en appeler aux habitans de tout endroit du monde, qui conviendront généralement qu'il n'y a point de jour où ils n'entendent parler d'un meurtre, d'un vol, et de tant d'autres crimes; car il est certain que personne ne fera des félonies pendant la guerre, qui ne soit naturellement fourbe, et qui n'ait déjà dressé sa conscience à ne plus rien sentir, ou du moins à se taire en cas qu'elle fût encore trop délicate. D'ailleurs, la discipline militaire retient encore ces vagabonds à l'égard d'un nombre de crimes qu'ils ne manqueraient point d'exécuter, s'ils avaient leur liberté. Mais enfin, supposons que la guerre occasionne bien des crimes, je crois cependant que le bien qui résulte d'une guerre juste et fondée sur la droiture, répare tout le mal occasionné par elle. Non, non, toutes ces objections ingénieuses qu'on fait contre la guerre, ne sont rien moins que fondées. On en sera pleinement convaincu, si l'on veut faire quelque attention aux raisonnemens qu'on vient d'entendre. Mais je crois qu'on sera bien étonné encore, si je prouve que la guerre peut avoir des avantages pour la société. Il est connu que toute chose, et que même le mal, a son bien;

il eſt donc indubitable auſſi que la guerre doit avoir le ſien, comme toute autre action humaine. Cependant l'avantage qu'elle peut avoir pour la ſociété, ne donne point encore le droit de la commencer à chaque inſtant; mais du moins prouvera-t-il que la guerre n'eſt point ſi déteſtable qu'on la fait, et qu'outre qu'elle défend l'innocent, elle a encore des parties qui la rendent eſtimable et louable.

On peut d'abord regarder comme telle l'influence que l'étude de ſon art a eue ſur d'autres ſciences, comme ſur la mécanique et ſur la phyſique, qui ont été ſans contredit perfectionnées par la néceſſité où l'on s'eſt trouvé de les employer dans la guerre, et par les expériences qu'on a eu lieu d'y faire, et auxquelles les différens effets de la poudre, des bombes, etc. ont donné lieu. D'ailleurs Archimède, ce célèbre mathématicien, l'inventeur, pour ainſi dire, de cet art, n'en trouva les principes que dans les travaux militaires; ce qui le mena plus loin, et lui fit frayer enfin le chemin à ſes ſucceſſeurs dans cet art, qui, trouvant déjà le fondement jeté, n'avaient qu'à ajouter ce qui manquait encore à la perfection de cet art ſi utile à la ſociété humaine. Déjà d'autres avant moi ont reconnu l'utilité de l'étude de l'art de la guerre pour l'Etat. Cicéron même dit, dans un endroit de ſes ouvrages, que *l'étude de l'art de la guerre préſide à toutes les autres; que la patrie, la liberté, les citoyens et les rois même, ne ſont ſoutenus que par la protection des vertus militaires; et que c'eſt ſous leur tutelle qu'ils croiſſent et s'affermiſſent.* Ces paroles ſont ſi vraies, que je crois que perſonne ne les révoquera en doute. Car quel eſt l'homme qui n'ait remarqué,

en parcourant l'hiſtoire, que tous ceux qui n'ont point étudié cet art, ſe ſont égarés à chaque pas qu'ils ont fait dans la guerre: elle leur tient lieu d'un labyrinthe, et la honte, ſuite immédiate de l'inapplication qui les y déchire, eſt auſſi indomptable que le Minotaure; au lieu que l'étude de cet art les y fera marcher auſſi ſurement que Théſée avec le fil d'Ariadne, et leur ſervira pour vaincre la honte qui les voudrait accabler. D'ailleurs, il n'y a guère auſſi de ſcience qui exerce et étende autant l'eſprit humain que celle de la guerre; car il eſt prouvé que celle qui force l'homme à faire le plus d'efforts, pour parvenir à ſon but, eſt celle qui étend le plus le génie: et voilà le cas de la ſcience de la guerre; elle demande toujours pluſieurs qualités à la fois; au lieu que les autres n'en requièrent qu'une ſeule. Auſſi n'y en a-t-il aucune autre qui ait produit des Céſar, des Scipion, des Annibal, des Turenne, et des Eugène. Elles ont à la vérité en revanche un Platon; mais nous ne connaiſſons de lui que l'aſſiduité dans la recherche de la vérité; de même qu'un Démoſthène ne brille que par ſon éloquence, un Socrate et un Sénèque par leur fermeté, et un Locke par la juſteſſe de ſon raiſonnement. Mais toutes ces qualités, quoiqu'étant ſans contredit très-grandes, ne ſe trouvaient pourtant pour l'ordinaire que ſeules dans ceux qui les poſſédaient: ou du moins la ſcience qu'ils exerçaient, n'en demandait pas davantage: au lieu que les héros que je viens de nommer, raſſemblaient en eux ſeuls tant de grandes parties qui les diſtingueront toujours du reſte des humains. Car il eſt certain

que, pour être bon général, il ne faut point se contenter d'un talent, mais il faut tâcher d'en acquérir plusieurs. D'abord, il faut du courage. L'activité est absolument nécessaire; sans quoi on laissera échapper les plus belles occasions de se rendre utile à l'Etat, son salut dépendant souvent dans la guerre d'un seul moment. Ici il faut de la promptitude comme suite naturelle de l'activité: là de la prudence pour restreindre ces deux dernières qualités, qui, si elles n'étaient modérées par celle-ci, feraient faire des extravagances, et deviendraient dangereuses au lieu d'être utiles. Ici de la présence d'esprit, sans quoi il ne fera jamais rien au monde qui soit digne d'être remarqué, et au premier cas inattendu qui lui surviendra, et qui l'obligera à changer de desseins, il sera dérouté, il perdra le fil de ses raisonnemens, il glissera, il tombera, il entraînera dans sa chute toute l'armée, que dis-je? tout l'Etat; là un sang froid mêlé de la plus fine vivacité; et à chaque pas qu'il fait dans la guerre, il doit rassembler toutes ces qualités, et ne manquer d'aucune. Je ne crois point qu'on puisse me nommer quelque métier, ou quelque science, où l'on ait jamais besoin de pratiquer si fréquemment tous ces talens en un même moment: car, dans toutes les autres occupations de la vie humaine, on a le temps de réfléchir, et de prendre son parti après une mûre délibération; au lieu que dans la guerre il arrive à chaque instant des événemens qui dérangent tous nos projets, et nous forcent de prendre sur le champ un autre parti, nous menaçant de la plus grande honte, si nous ne choisissons le meilleur.

Cela prouve assez, je pense, que la science de la guerre exerce, plus que toute autre, l'esprit de l'homme. Aussi tout sujet qui l'aura bien étudiée et bien pratiquée, pourra encore être utile à l'Etat de bien d'autres façons qu'en combattant simplement pour lui, puisque son esprit est accoutumé à digérer ses idées, à prévoir les événemens, et à chercher des moyens pour les diriger, et empêcher les mauvaises suites qu'ils devraient avoir naturellement.

Outre cet avantage que la guerre peut avoir pour la société, elle a encore celui de nourrir une infinité de gens qui se trouveraient d'ailleurs sans pain; car d'abord, il n'y a presque point de métier sur lequel elle n'ait son influence, ce que l'expérience journalière nous confirme, et qu'il serait trop ennuyeux de détailler. Ensuite, combien de gens sont entretenus en se fesant soldats, qui sans ce métier ne sauraient quel parti embrasser, et périraient de faim? au lieu que de cette manière ils trouvent le moyen de se nourrir du moins honnêtement, et de ne point être un fardeau pour l'Etat; et ceux qui gouvernent les peuples, trouvent celui d'employer pour son bien des fainéans, et souvent des vauriens, qui en troubleraient le repos, s'ils n'avaient point d'occupations, et s'ils n'étaient soumis à la sévérité des lois; au lieu que par la discipline militaire on les retient, pour ainsi dire, dans des chaînes qui les empêchent de troubler l'Etat, et on les porte à contribuer à son salut et à son repos malgré leur inclination naturelle. On me répondra sans doute que nos ancêtres n'avaient jamais de soldats pendant

la paix, et que cependant ils vivaient en repos, et avaient trouvé moyen de se nourrir. Je ne disconviens pas du premier point, car il est connu ; mais pour le second, je n'ai qu'à nommer les Vandales, les Pictes, les Celtes, les Saxons, et tant d'autres nations, qui prouveront le contraire; car ils se traînaient d'une province à l'autre, ravageant la première qui leur tombait entre les mains; ce qui confirme que le métier des armes est une ressource certaine pour l'Etat, qu'il garantit des incursions de ses voisins, et des troubles intérieurs auxquels il est d'ailleurs sans cesse exposé.

La noblesse même ne saurait quel métier embrasser, si celui des armes n'existait point: elle se verrait réduite à travailler comme un simple paysan; ou bien, si elle était assez riche pour n'avoir pas besoin de travailler elle-même, elle vivrait dans la fainéantise, ne s'occupant absolument de rien de solide; caractère indigne de tout être raisonnable, et doué d'une ame capable de quelque finesse de sentiment. Elle n'aspirerait qu'à contenter ses caprices, et n'emploierait son argent et son temps qu'à s'abandonner au luxe et à la volupté, les vices les plus dangereux pour l'Etat, lorsqu'ils prennent le dessus. Mais heureusement la guerre en corrige aussi; ce qu'on doit hardiment compter parmi les avantages qu'elle peut avoir pour la société. Car il est certain que tant que les armes sont le plus estimées, et qu'on ne pense qu'à plier son génie de ce côté, le luxe ne prend jamais le dessus, mais se trouve négligé et bientôt entièrement abandonné; au lieu que dès qu'un peuple n'a de long-temps fait la

guerre, il s'adonne à cette passion si dangereuse pour l'Etat; de sorte qu'on ne croit voir que des filles gâtées, là où l'on voyait autrefois des hommes d'un caractère et d'une fermeté mâle. D'ailleurs, le bruit des armes ne laisse point de temps aux esprits qui auraient naturellement quelque penchant pour le luxe, de s'y abandonner entièrement; de sorte qu'on pourra être persuadé que jamais il ne s'introduira dans un Etat où l'on respecte le militaire, et où l'on tient toujours les peuples dans cette idée, qu'à tout moment ils pourront être dans le cas de se voir obligés de faire la guerre. Cette idée les soutient dans l'industrie, et les tient en action; au lieu que, dès qu'ils se croient ensevelis dans une paix profonde, ils ne s'abandonnent qu'à leur goût pour le luxe, auquel la fainéantise succède immédiatement, et bientôt la ruine des particuliers, et enfin peu de temps après celle de tout l'Etat. L'exemple si souvent cité du peuple romain confirme ce que j'avance: tant qu'il travaillait, qu'il cultivait le métier des armes, et qu'il fesait la guerre, il croissait de jour en jour, et produisit des Scipion, des Emile, un Cincinnatus, un Publicola, et tant d'autres grands génies qui se vouaient entièrement au salut de la républiqne, de sorte qu'en peu de temps cette ville, par-dessus les murs de laquelle on pouvait sauter lors de sa naissance, se vit la maîtresse du monde; mais aussi-tôt que le luxe y gouverna, il ne parut que des fainéans, ou des esprits inquiets, prêts à troubler l'Etat, lorsque la jalousie les y portait; et si la république produisit un César, ce ne fut que pour se donner un maître, le génie romain

ſe trouvant trop faible pour pouvoir gouverner ce peuple par lui-même ; et l'on vit tomber la république avec autant et même encore plus de promptitude, qu'elle ne s'était agrandie ; de ſorte que, dans nos temps, ce même peuple qui produiſit autrefois des hommes ſi illuſtres, ne produit plus que de malheureux mutilés qui, au lieu de tâcher de reſſembler à leurs aïeux, ne font que repréſenter ſur des théâtres leurs antéceſſeurs, pendant que les ſpectateurs devraient rougir, chaque fois qu'ils les voient paraître ſur la ſcène, de n'être plus capables de former des génies pareils à ceux qui avaient élevé la république à ce haut degré de gloire, qui les rendit ſi reſpectables à tout l'univers ; et au lieu qu'on vit autrefois ce même peuple gouverné par un ſénat juſte et prudent, on le voit maintenant en proie à une foule de prêtres, qui le laiſſent croupir dans l'ignorance et dans l'inaction, afin d'en pouvoir mieux tirer leurs avantages. Voilà les ſuites du mépris des armes ; voilà la ruine d'un Etat, qui s'abandonnant au luxe et à la fainéantiſe, devient très-mépriſable, tandis qu'il ne tenait qu'à lui d'être fort grand et fort reſpectable.

La république de Hollande confirme tout ce que nous avons dit de la république romaine ; car quel fut le reſſort qui la porta à ce point d'élévation, dans lequel elle ſe ſoutient encore ? Ne fut-ce point la guerre ? C'eſt elle qui forma l'eſprit d'un prince d'Orange et de tous ces grands hommes qui ſe mirent pour lors à la tête des affaires. Auſſi, tant qu'elle reſpectera les armes, et qu'elle les nourrira, on pourra dire, ſans paſſer pour prophète, qu'elle ſe ſoutiendra,

ou rendra sa ruine bien difficile à celui qui voudrait l'entreprendre ; au contraire, dès qu'elle s'abandonnera au luxe, sa chute sera rapide, et l'on verra tous les grands, tous les beaux travaux d'un prince d'Orange aussi inutiles que ceux de ces illustres Romains qui sacrifiaient leurs biens, leur bonheur, leur famille, et enfin tout au bien de la république: car il n'y a certainement pas d'ennemis plus irréconciliables que la guerre et le luxe. Celui-ci, tel que le pavot, assoupit l'esprit de l'homme, au lieu que l'autre le tend, l'élève, et le rend capable de tout entreprendre; l'un est le chemin du mépris, l'autre celui de l'immortalité; l'un ruine un Etat, l'autre le soutient; enfin l'un est l'ennemi de la vertu, l'autre son appui et son protecteur. Cela paraît à la vérité fort difficile à prouver; cependant je le hasarderai, m'exposant peut-être à me voir contredire; mais sans me laisser convaincre pourtant. Je dis d'abord, que toute chose qui rend un sujet utile à sa patrie est louable, et que si un sujet remplit tout ce qu'il lui doit, il est vertueux; il est aussi indubitable que le métier de la guerre oblige l'homme à rendre le plus grand service à sa patrie, en lui ordonnant de sacrifier même sa vie, si le bien de l'Etat le requiert, et le force, pour ainsi dire, à le faire; donc elle encourage la vertu, et y porte les peuples. Elle défend aussi les innocens; car c'est, ainsi que nous l'avons dit, le but dans lequel on doit la faire. Il est donc vrai, sans contradiction, qu'elle protège la vertu, et qu'elle est son appui, puisqu'elle y porte les peuples. Le luxe au contraire ne

porte l'homme à aucune vertu, mais émousse en lui tout sentiment, et lui donne une dureté de cœur qui le rend insensible aux malheurs de ses concitoyens, lui présentant des charmes qui l'endorment et le rendent inattentif aux maux de son prochain; lui fesant apercevoir tout infortuné aussi heureux que lui; pendant qu'il meurt de jalousie contre ceux qu'il croit pouvoir encore mieux contenter leurs passions que lui; de sorte qu'il emploie tous les moyens possibles de parvenir au même but, et se contente des plus indignes, si les autres lui sont refusés. Mais la guerre ouvre, même pendant qu'elle se fait, le plus beau champ à toutes les vertus dont un mortel est capable; car à tout moment la fermeté, la miséricorde, la grandeur d'ame, la générosité, la charité, et tant d'autres qualités peuvent y briller, chaque instant nous offrant un objet qui nous donne lieu de suivre une de ces vertus, ainsi que tous ceux qui ont fait la guerre avec quelque jugement, et quelque finesse de sentiment, le pourront attester. D'ailleurs, tant d'exemples célèbres de l'antiquité, ainsi que de nos jours, augmentent la force de cette vérité. Pompée qui dépouille l'esprit de vengeance, et chasse un traître qui par une trahison voulait mettre en son pouvoir ses deux plus grands ennemis; César généreux envers Arioviste qui le trahit; Alexandre consolant la mère de Darius, et pleurant la mort du fils de de son ennemi; Epaminondas refusant des présens qu'il devait mériter par une lâcheté; et Scipion qui sacrifie son fils au bien de sa patrie, prouvent suffisamment que la guerre, loin d'endurcir le cœur

humain, peut le rendre capable des plus louables actions, et lui en fournit même l'occasion.

C'est encore elle qui relève les talens les plus cachés, et tire du néant des génies heureux, cachés sous la poussière. Un Marius, par exemple, un homme de la lie du peuple, qui, n'étant pas même romain, parvint cependant par ses vertus militaires jusqu'à sept consulats. Sans la guerre peut-être n'aurait-on jamais pensé à lui, peut-être se serait-il oublié lui-même; et doutant de sa capacité, eût-il manqué de cultiver son génie, ne trouvant aucune occasion où il eût pu croire en avoir besoin un jour; car aucun emploi ne fournit tant d'occasions de se distinguer que la guerre, où le moindre soldat peut faire des actions qui le font connaître par toute l'armée, qui le poussent, et le mettent au plus haut rang; ainsi que les exemples des Rose, Gassion, Fabert, Thoiras, et Lesdiguières nous le prouvent; de même que celui d'un François Sforce qui, de fils de cordonnier qu'il était, devint général d'armée, et de Spinola qui, pauvre campagnard, se poussa jusqu'aux premiers grades militaires. Sans la guerre tous ces génies se seraient rouillés; Spinola, au lieu de commander à tant de milliers de gens, n'aurait commandé qu'à des choux, et au lieu de la liste de ses victoires, il n'en aurait eu qu'une de ses bestiaux. Je crois que tout le monde sera persuadé qu'il est toujours plus glorieux et plus louable de vaincre les ennemis de sa patrie, et de lui procurer le repos de la paix par ses travaux, que de ne s'amuser toute sa vie qu'à cultiver quelques arpens de terre. Bien

loin de blâmer cette occupation, je la loue plutôt, mais je ne la trouve cependant convenable qu'à un génie borné, qui sans cela se trouverait désœuvré, et ne rendrait aucun service à la patrie; au lieu que de cette façon le prix de ses travaux serviles lui devient du moins utile. Mais, pour un génie un peu plus étendu, cette carrière est trop bornée; il lui faut une occupation digne des talens que la nature lui a donnés; car la nature qui, ainsi que l'expérience nous le prouve, n'a rien fait sans raison, ne voudra pas non plus qu'un aussi bel ouvrage que celui d'un heureux génie reste dans l'imperfection et dans l'oubli.

Il est donc certain, que comme le métier de la guerre est celui qui fournit le plus d'occasions pour atteindre ce but, il est aussi sans contredit le plus estimable. Aucun homme à talent ne l'a dédaigné, mais tous s'y sont voués, ou l'ont respecté. Cicéron même, ce grand orateur des Romains, qui gouvernait toute la république par sa langue, ne se crut digne de monter sur la tribune aux harangues qu'après qu'il fut monté sur les murs de Nole, et ne s'appliqua même à l'éloquence que lorsque l'ennemi de la paix, ainsi qu'il le dit lui-même, l'empêcha de servir la république par les armes. Oui, encore comme consul, il se crut heureux de pouvoir chasser les ennemis des Romains dans un fleuve, déjà célèbre par la victoire qu'Alexandre y avait remportée (*); fesant voir par-là qu'il lui paraissait encore plus beau de servir la république par ses actions, que de l'y encourager seulement par des discours; ainsi qu'il

(*) Il gagna une petite bataille près de l'Issus.

le dit lui-même dans son Dialogue de l'orateur (*). Il n'y a point de roi non plus, qui l'ait été du moins vraiment, (car le reste n'est qu'une foule de fantômes de rois,) qui ait dédaigné de se mettre à la tête de ses armées, et de respecter et de distinguer ceux qui se vouent à ce métier. Cela doit porter tout sujet en général, et particulièrement tout homme distingué par sa naissance, à s'y vouer, ce métier seul étant celui qui le rend digne des avantages que la nature lui avait donnés, avant qu'il les eût pu mériter, mais certainement aussi dans le dessein de l'encourager à se distinguer par ses talens, si elle l'a distingué par la naissance; lui fesant d'ailleurs trop bien comprendre, que sans talens et sans vertus, les grands ne sont pas plus, sont même beaucoup moins que les derniers des hommes. Ils ne doivent donc point s'imaginer que c'est remplir leur destinée que de passer leur vie dans l'antichambre d'un ministre favori, pour obtenir un titre qui les exclue de tout devoir d'un bon citoyen, et qui leur procure la liberté de vivre comme s'ils ne vivaient point, de croupir dans l'ignorance, et d'ignorer qu'ils existent. Ces fainéans passent, ainsi que Salluste le dit, leur vie en voyageurs, et n'osent voir sur leur tombeau que cette honteuse épitaphe: *Alcidor naquit, prit femme, fit quelques enfans, et rien de plus; et mourut aussi sage et aussi utile à sa patrie, qu'il le fut le premier jour de sa naissance.* O honte pour la nature humaine de produire de pareils rebuts de son être! O encou-

(*) *Quis enim est, qui si clarorum hominum scientiam, rerum gestarum vel utilitate, vel magnitudine, metiri velit, non anteponat oratori imperatorem.* Cicer. Dial. de Orat. Lib. I.

ragement pour tout homme à tâcher de s'arracher de cette classe indigne de mortels ! Non, non, chers amis, ne suivons point ces honteux exemples. Suivons plutôt les traces des Turenne, des Condé et de tous ces génies illustres qui sont l'ornement du genre-humain. Courons où la gloire nous appelle, et puis ceints des lauriers qu'elle nous présente, montons au temple de l'immortalité, pour y jouir des fruits de nos travaux.

ESSAI

SUR

L'AMOUR-PROPRE

ENVISAGÉ

COMME

PRINCIPE DE MORALE. *)

La vertu eſt le lien le plus ferme de la ſociété, et la ſource de la tranquillité publique: ſans elle les hommes, ſemblables aux bêtes féroces, feraient plus ſanguinaires que les lions, plus cruels & plus perfides que les tigres, ou des eſpèces de monſtres dont il faudrait éviter la fréquentation.

Ce fut pour adoucir des mœurs auſſi barbares que les législateurs promulguèrent des lois; que les ſages enſeignèrent la morale, & en démontrant les avantages de la vertu, firent connaître le prix qu'il fallait y attacher.

Les ſectes des philoſophes, chez les nations orientales ainſi que chez les Grecs, en s'accordant en général ſur le fond de la doctrine, ne différaient proprement que par les motifs que chacune d'elles adoptait pour déterminer ſes diſciples à mener une vie vertueuſe. Les ſtoïciens, ſelon leurs principes, inſiſtaient ſur la beauté inhérente à la vertu; d'où

*) Diſcours prononcé à l'aſſemblée ordinaire de l'académie royale des ſciences & belles lettres de Pruſſe, le jeudi 11 janvier 1770.

ils concluaient qu'il fallait l'aimer pour elle-même, & plaçaient le souverain bonheur de l'homme dans sa possession inaltérable. Les platoniciens disaient que c'était approcher des dieux immortels, que c'était leur ressembler que de pratiquer les vertus à leur exemple. Les épicuriens attribuaient une volupté supérieure à l'accomplissement des devoirs moraux : leurs principes bien entendus trouvaient dans la jouissance de la vertu la plus pure le sentiment d'un délice & d'une félicité ineffable. Moyse, pour encourager ses Juifs à des actions bonnes & louables, leur annonça des bénédictions ou des peines temporelles. La religion chrétienne, qui s'éleva sur les ruines de la judaïque, atterra les crimes par des punitions éternelles, & encouragea à la vertu par l'espérance d'une béatitude infinie : non contente de ces ressorts, se proposant d'atteindre au dernier degré de perfection possible, elle prétendit que l'amour de Dieu devait seul servir de principe aux bonnes actions des hommes, quand même il n'y aurait ni peines ni récompenses à attendre dans une autre vie.

Nous devons convenir que les sectes des philosophes ont formé des hommes du plus grand mérite : nous convenons de même que du sein du christianisme il est sorti des ames pures & remplies de sainteté. Néanmoins par une suite du relâchement des philosophes & des théologiens, & par la perversité du cœur humain, il est arrivé que ces différens motifs d'encouragement à la vertu n'ont pas continué de produire les bons effets auxquels on s'attendait. Combien de philosophes qui ne l'étaient que de nom chez les

païens ! il n'y a qu'à jeter les yeux ſur Lucien pour ſe convaincre du peu de réputation où ils étaient de ſon temps. Que de chrétiens qui dégénérèrent, et qui corrompirent l'ancienne pureté des mœurs ! La cupidité, l'ambition, le fanatiſme remplirent des cœurs qui feſaient profeſſion de renoncer au monde, et pervertirent ce que la ſimple vertu avait établi. De pareils exemples fourmillent dans l'hiſtoire. Enfin, ſi l'on excepte quelques reclus auſſi pieux qu'inutiles à la ſociété, les chrétiens de nos jours ne ſont pas préférables aux Romains du temps des Marius & des Sylla ; bien entendu que je borne uniquement ce parallèle à la comparaiſon des mœurs.

Ces réflexions et de ſemblables m'ont conduit à rechercher les cauſes qui ont influé ſur cette étrange dépravation du genre humain. Je ne ſais s'il m'eſt permis de haſarder mes conjectures ſur des matières auſſi importantes ; mais il me paraît qu'on s'eſt peut-être trompé dans le choix des motifs qui devaient porter les hommes à la vertu. Ces motifs, ce me ſemble, avaient le défaut de n'être point à la portée du vulgaire. Les ſtoïciens ne s'aperçurent pas que l'admiration eſt un ſentiment forcé dont l'impreſſion s'efface bien vîte : l'amour-propre n'applaudit qu'avec répugnance. L'on convient ſans peine de la beauté de la vertu, parce que cet aveu ne coûte rien ; mais cet acte de complaiſance plutôt que de conviction ne détermine point à ſe corriger ſoi-même, à vaincre ſes mauvais penchans, à dompter ſes paſſions. Les platoniciens auraient dû ſe rappeler l'eſpace immenſe qu'il y a entre l'être des êtres et la créature fragile. Comment propoſer à cette créature d'imiter ſon créateur, dont par ſon état circonſcrit

et borné elle ne peut se former qu'une idée vague et indéterminée? Notre esprit est assujetti à l'empire des sens; notre raison n'agit que sur les choses où notre expérience nous éclaire; lui proposer des matières abstraites, c'est l'égarer dans un labyrinthe dont elle ne trouvera jamais l'issue. Mais lui présenter des objets palpables de la nature, c'est le moyen de la frapper et de la convaincre. Il est peu de grands génies capables de conserver le bon sens en se précipitant dans les ténèbres de la métaphysique. L'homme en général est né plus sensible que raisonnable.

Les épicuriens abusant du terme de volupté, énervèrent sans y penser la bonté de leurs principes, et fournirent, par cette équivoque même, des armes à leurs disciples pour dénaturer leur doctrine.

La religion chrétienne, (en respectant ce qu'on y suppose de divin, et n'en parlant que philosophiquement,) la religion chrétienne, dis-je, présentait à l'esprit des idées si abstraites, qu'il aurait fallu changer chaque catéchumène en métaphysicien pour les concevoir, et ne choisir que des hommes nés avec une imagination forte pour s'en pénétrer: peu d'hommes sont nés avec des têtes ainsi organisées. L'expérience prouve que chez le vulgaire l'objet présent l'emporte, parce qu'il frappe ses sens, sur l'objet éloigné, qui l'affecte plus faiblement; et par conséquent les biens de ce monde, à la jouissance desquels il touche, auront sans contredit la préférence sur des biens imaginaires, dont il se représente confusément la possession dans une perspective éloignée. Mais que dirons-nous des motifs qu'on tire de l'amour de Dieu pour rendre l'homme vertueux?

de cet amour que les quiétiſtes exigent dégagé des craintes de l'enfer et des eſpérances du paradis? Cet amour eſt-il dans la poſſibilité des choſes? Le fini ne peut concevoir l'infini; par conſéquent nous ne pouvons nous former aucune idée exacte de la Divinité: nous pouvons nous convaincre en général de ſon exiſtence, et voilà tout. Comment exiger d'une ame agreſte qu'elle aime un être qu'elle ne peut connaître en aucune façon? Contentons-nous d'adorer dans le ſilence, et de borner les mouvemens de nos cœurs aux ſentimens d'une profonde reconnaiſſance pour l'être des êtres, en qui et par lequel tous les êtres exiſtent.

Plus on examine cette matière, plus on la diſcute, et plus il paraît évident qu'il faudrait employer un principe plus général et plus ſimple pour rendre les hommes vertueux. Ceux qui ſe ſont appliqués à la connaiſſance du cœur humain, auront ſans doute découvert le reſſort qu'il faudrait mettre en jeu. Ce reſſort ſi puiſſant, c'eſt l'amour-propre, ce gardien de notre conſervation, cet artiſan de notre bonheur, cette ſource intariſſable de nos vices et de nos vertus, ce principe caché de toutes les actions des hommes. Il ſe trouve en un degré éminent dans l'homme d'eſprit, et il éclaire le plus ſtupide ſur ſes intérêts. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer, même d'un principe qui peut mener au vice, la ſource du bien, du bonheur, et de la félicité publique? Cela arriverait, ſi cette matière était maniée par les mains d'un habile philoſophe: il réglerait l'amour-propre; il le dirigerait au bien; il ſaurait oppoſer les paſſions aux paſſions; et

en démontrant aux hommes que leur intérêt est d'être vertueux, il les rendrait tels.

Le duc de la Rochefoucault, qui en fouillant dans le cœur humain a si bien dévoilé ce ressort de l'amour-propre, s'en est servi pour calomnier nos vertus, dont il n'admet que l'apparence. Je voudrais qu'on employât ce ressort pour prouver aux hommes que leur véritable intérêt est d'être bons citoyens, bons pères, bons amis, en un mot de posséder toutes les vertus morales; et comme effectivement cela est véritable, il ne serait pas difficile de les en convaincre.

Pourquoi tâche-t-on de prendre les hommes par leur intérêt, quand on veut les engager à suivre de certains partis? si ce n'est que l'intérêt propre est de tous les argumens le plus fort et le plus convaincant. Servons-nous donc de ce même argument pour la morale: qu'on représente aux hommes les malheurs qu'ils s'attireront par une conduite vicieuse, et les biens qui sont inséparables des bonnes actions (*). Lorsque les Crétois maudissaient leurs ennemis, ils leur souhaitaient de se livrer à des passions vicieuses; c'était leur souhaiter qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans des malheurs et dans l'opprobre. Ces vérités aisées sont susceptibles de démonstration, et se trouvent également à la portée des sages, des gens d'esprit, et de la plus vile populace.

On m'objectera sans doute que mon hypothèse trouvera quelque difficulté à concilier, avec le

(*) Valère Maxime, Liv. 7. chap. 2.

bonheur que j'attache aux bonnes actions, ces perſécutions qu'éprouve la vertu, et ces eſpèces de proſpérités dont jouiſſent tant d'ames perverſes. Cette difficulté eſt facile à lever, ſi nous voulons nous borner à n'entendre par le mot de bonheur, qu'une parfaite tranquillité de l'ame. Cette tranquillité de l'ame ſe fonde ſur le contentement de nous-mêmes, ſur ce que notre conſcience nous permet d'applaudir à nos actions, et ſur ce que nous n'avons point de reproches à nous faire. Or il eſt clair que ce ſentiment peut exiſter dans une perſonne d'ailleurs malheureuſe; mais jamais il n'exiſtera dans un cœur barbare et atroce, qui ne peut que ſe déteſter lui-même s'il ſe conſidère, quelles que ſoient les proſpérités dont il paraît environné.

Nous ne combattons point l'expérience; nous avouons qu'il y a une multitude d'exemples de crimes impunis, et de ſcélérats qui jouiſſent de ces grandeurs que les idiots admirent: mais ces criminels, ne craignent-ils pas que le temps ne dévoile enfin cette vérité ſi terrible pour eux, et ne découvre leur opprobre? Et ces monſtres couronnés, un Néron, un Caligula, un Domitien, un Louis XI, les grandeurs vaines dont ils jouiſſaient, les empêchaient-elles d'entendre la voix ſecrète de la conſcience qui les condamnait, d'être dévorés de remords, et de ſentir ce fouet vengeur qui, quoiqu'inviſible, les déchirait en les fuſtigeant? Quelle ame peut être tranquille dans une telle ſituation? N'éprouve-t-elle pas plutôt dans cette vie tout ce que les tourmens des enfers peuvent avoir de plus affreux? D'ailleurs c'eſt mal raiſonner que de juger du bonheur des

autres par les apparences. Ce bonheur ne peut être évalué que sur la façon de penser de celui qui l'éprouve : cette façon de penser varie si fort, que l'un aime la gloire, cet autre des objets de plaisir ; celui-ci s'attache à des bagatelles, celui-là à des choses qu'on juge importantes ; et même les uns dédaignent et méprisent ce que les autres désirent ou regardent comme le souverain bien.

Il n'y a donc point de règle certaine pour juger de ce qui dépend d'un goût arbitraire et souvent fantasque ; d'où il arrive qu'on se récrie souvent sur le bonheur et la prospérité de ceux qui gémissent amèrement en secret du poids de leurs afflictions. Puis donc que ce n'est pas dans des objets extérieurs, ni dans ces fortunes que la scène mouvante du monde produit et détruit tour à tour, que nous pouvons trouver la félicité, il faut la chercher en nous-mêmes. Il n'y en a point d'autre, je le répète, que la tranquillité de l'ame : c'est pourquoi notre intérêt doit nous porter à rechercher un bien aussi précieux ; et si les passions le troublent, c'est elles qu'il faut dompter.

Ainsi qu'un Etat ne saurait être heureux tandis qu'il est déchiré par une guerre civile, de même l'homme ne saurait jouir du bonheur lorsque ses passions révoltées combattent l'empire de la raison. Toutes les passions portent avec elles un châtiment qui semble leur être attaché ; celles même qui flattent le plus nos sens n'en sont pas exemptes : chez celles-ci, c'est la ruine de la santé ; chez celles-là, ce sont des soins et des inquiétudes renaissantes ; ou c'est le chagrin de ne pas réussir dans des projets

vastes que l'on a imaginés ; ou c'est le dépit de n'avoir pas toute la considération que l'on croit mériter ; ou la rage de ne pouvoir nous venger de ceux qui nous ont outragés ; ou le remords d'un ressentiment trop barbare ; ou la crainte d'être démasqués après cent fourberies consécutives.

Par exemple, la soif d'amasser des richesses travaille sans cesse l'avare ; les moyens lui sont égaux, pourvu qu'il se contente : mais la crainte de voir échapper ce qui lui a coûté tant de peines à ramasser, lui ôte la jouissance de ce qu'il posséde. L'ambitieux perd le présent de vue, pour se précipiter aveuglément dans l'avenir ; il enfante sans cesse de nouveaux projets ; il foule impérieusement à ses pieds tout ce qu'il y a de plus sacré, pour arriver à ses fins ; les obstacles qu'il rencontre l'aigrissent et l'irritent ; toujours incertain entre la crainte et l'espérance, il est en effet malheureux ; et la possession même de ce qu'il désire est accompagnée de satiété et de dégoût. Cet état d'insipidité lui fait naître de nouveaux projets de fortune ; et ce bonheur qu'il cherche, il ne le trouve jamais. Faut-il dans une aussi courte vie former d'aussi longs projets ? Le prodigue qui dépense le double de ce qu'il amasse, est comme le tonneau des Danaïdes, qui ne se remplissait jamais : il en est toujours aux expédiens ; et ses nombreux désirs qui multiplient sans cesse ses besoins, font à la fin dégénérer ses vices en crimes. L'amoureux tendre devient le jouet des femmes qui le trompent ; l'amoureux volage ne séduit que parce qu'il est parjure ; et le débauché perd sa santé en abrégeant ses jours.

Mais l'homme dur, l'injuste, l'ingrat, quels reproches n'ont-ils pas à se faire? Celui qui est dur, cesse d'être homme, parce qu'il ne respecte plus les priviléges de son espèce, et qu'il méconnaît ses frères dans ses semblables; il n'a ni cœur ni entrailles; et n'éprouvant pas la compassion, il renonce en effet à celle qu'on doit avoir pour lui. L'injuste rompt l'accord social; il détruit, autant qu'il est en lui, les lois sous la protection desquelles il existe; il se révolterait contre l'oppression qu'il aurait à souffrir, pour s'arroger le privilége exclusif d'opprimer ceux qui sont plus faibles que lui: il péche par une mauvaise logique; ses principes se trouvent en contradiction: et d'ailleurs les sentimens d'équité que la nature a gravés dans tous les cœurs, ne doivent-ils pas se soulever contre ses prévarications? Mais le vice le plus abominable de tous, le plus noir, le plus infame, c'est l'ingratitude. L'ingrat, insensible aux bienfaits, commet un crime de lèse-majesté contre la société; parce qu'il corrompt, qu'il empoisonne, qu'il détruit les douceurs de l'amitié; il sent les offenses, il ne sent pas les services; il met le comble à la perfidie en rendant le mal pour le bien: mais cette ame dénaturée et dégradée de l'humanité agit contre ses intérêts, parce que tout individu, faible de sa nature, (quelque élevé qu'il soit) ne peut se passer du secours de ses semblables; et qu'un ingrat, excommunié de la société, s'est rendu indigne par sa férocité d'éprouver désormais de nouveaux bienfaits. Il faudrait dire sans cesse aux hommes: "Soyez doux

„ et humains, parce que vous êtes faibles, et que „ vous avez beſoin d'aſſiſtance ; ſoyez juſtes envers „ les autres, afin qu'à votre tour les lois puiſſent „ vous protéger contre toute violence étrangère : „ en un mot ne faites point à d'autres ce que vous „ ne voudriez pas que l'on vous fît."

Je n'entreprends point de détailler dans cette légère eſquiſſe tous les argumens que l'amour-propre fournit aux hommes pour vaincre leurs mauvais penchans, et les exciter à mener une vie plus vertueuſe : les bornes de ce diſcours ne permettent pas que cette matière y ſoit épuiſée ; je me contente d'avancer que tous ceux qui trouveront de nouveaux motifs propres à réformer les mœurs, rendront un ſervice important à la ſociété, j'oſe même dire à la religion.

Rien de plus vrai, de plus évident que l'aſſertion, que la ſociété ne ſaurait ſubſiſter ni ſe maintenir ſans la vertu et les bonnes mœurs de ceux qui la compoſent. Des mœurs dépravées, une effronterie ſcandaleuſe dans le vice, le mépris pour la vertu et pour ceux qui l'honorent, de la mauvaiſe foi dans le commerce, des parjures, des perfidies, un intérêt particulier qui ſuccède à celui de la patrie, ſont les avant-coureurs de la chute des Etats et de la ruine des Empires ; parce qu'auſſitôt que les idées du bien et du mal ſont confondues, il n'y a plus ni blâme ni louange, ni punition ni récompenſe.

Cet objet ſi important des mœurs n'intéreſſe pas moins la religion que l'Etat. La religion chrétienne, la juive, la mahométane, et la chinoiſe ont à peu-

près la même morale. La religion chrétienne, accréditée depuis long-temps, a cependant encore deux fortes d'ennemis à combattre. Les uns font de ces philofophes qui, n'admettant que le bon fens et des raifonnemens rigoureufement exacts felon les principes de la logique, rejettent les idées et les fyftèmes qui ne fe trouvent pas conformes aux règles de la dialectique : nous ne parlons pas actuellement de ceux-là.

Les autres font des libertins, dont les mœurs corrompues par une longue habitude du vice fe révoltent contre la dureté du joug que la religion veut impofer à leurs paffions ; ils rejettent ces entraves, ils renoncent tacitement à une loi qui les gêne, et cherchent un afile dans une incrédulité parfaite. Je foutiens donc que tous les motifs qui peuvent être employés pour réformer des perfonnes de ce caractère, tournent évidemment au plus grand avantage de la religion chrétienne; et j'ofe croire que l'intérêt propre des hommes eft le motif le plus puiffant que l'on puiffe employer pour les retirer de leurs égaremens. Dès qu'une fois l'homme fera bien perfuadé que fon propre bien demande qu'il foit vertueux, il fe portera à des actions louables; et comme effectivement il fe trouvera vivre conformément à la morale de l'évangile, il fera facile de le déterminer à faire, pour l'amour de Dieu, ce qu'il pratiquera déjà pour l'amour de lui-même : c'eft ce que les théologiens appellent changer des vertus païennes en des vertus fanctifiées par le chriftianifme.

Mais voici une nouvelle objection qui fe préfente. On me dira fans doute : " Vous êtes en-

„ contradiction avec vous-même; vous ne pensez „ donc pas qu'on définit la vertu, *une disposition de* „ *l'ame qui la porte au plus parfait désintéressement?* „ comment pouvez-vous donc imaginer qu'on „ puisse arriver à ce parfait désintéressement par „ l'intérêt propre; ce qui est précisément la dispo- „ sition de l'ame qui lui est la plus opposée?" Quelque forte que soit cette objection, elle est facile à résoudre, pourvu que l'on considère les différens ressorts qui font mouvoir l'amour-propre. Si l'amour-propre ne consistait que dans le désir de posséder des biens et des honneurs, je n'aurais rien à répondre; mais ses prétentions ne se bornent pas à si peu d'objets: premièrement, c'est l'amour de la vie et de sa propre conservation; ensuite l'envie d'être heureux, la crainte du blâme et de la honte, le désir de la considération et de la gloire; enfin une passion pour tout ce qu'on juge être avantageux: ajoutez-y une horreur pour tout ce qu'on croit nuisible à sa conservation. Il n'y a donc qu'à rectifier le jugement des hommes. Que dois-je rechercher, que dois-je fuir, pour rendre utile et louable cet amour-propre, de brut et nuisible qu'il était?

Les exemples du plus grand désintéressement que nous ayons, nous sont fournis par des principes de l'amour-propre. Le dévouement généreux des deux Décius, qui sacrifièrent volontairement leur propre vie pour procurer la victoire à leur patrie, d'où provenait-il, si ce n'est qu'ils estimaient moins leur existence que la gloire? Pourquoi Scipion, dans sa première jeunesse, dans cet âge où les passions

ſont ſi dangereuſes, réſiſte-t-il aux tentations que lui donne la beauté de ſa captive ? Pourquoi la rend-il vierge à ſon fiancé, en les comblant tous deux de préſens ? Pouvons-nous douter que ce héros n'ait jugé que ſon procédé noble et généreux lui ferait plus d'honneur que s'il avait brutalement aſſouvi ſes déſirs ? Il préférait donc la réputation à la volupté.

Que de traits de vertus, que d'actions à jamais glorieuſes ne ſont effectivement dues qu'à l'inſtinct de l'amour-propre ! Par un ſentiment ſecret et preſque imperceptible, les hommes ramènent tout à eux-mêmes ; ils ſe placent dans un centre où aboutiſſent toutes les lignes de la circonférence. Quelque bien qu'ils faſſent, ils en ſont eux-mêmes l'objet caché ; la ſenſation la plus vive l'emporte chez eux ſur la plus faible ; ſouvent un ſyllogiſme vicieux dont ils ne ſentent pas les défauts, les détermine. Il ne faut donc que leur préſenter les vrais biens, leur en faire connaître la valeur, et ſavoir manier leurs paſſions, en oppoſant un penchant à l'autre, pour en tirer avantage en faveur de la vertu.

S'agit-il d'arrêter le crime près de ſe commettre? Vous trouvez le principe réprimant dans la crainte des lois qui le puniſſent. C'eſt alors qu'il faut exciter cet amour que chaque homme a pour ſa conſervation, pour l'oppoſer aux deſſeins pervers qui l'expoſeront aux plus rigoureux châtimens, à la mort même. Cet amour de ſa conſervation peut ſervir également pour ramener les débauchés dont les débordemens ruinent la ſanté et abrégent les

jours, de même que ceux qui ſont ſujets aux emportemens de la colère : car il y a des exemples que ces mouvemens ont donné des accès d'épilepſie à ceux qui en étaient violemment agités. La crainte du blâme produit à peu-près des effets ſemblables à ceux de l'amour de ſa conſervation. Combien de femmes ne doivent leur pudeur à laquelle on applaudit, qu'au déſir de conſerver leur réputation à l'abri de la médiſance ? Combien d'hommes ne doivent leur déſintéreſſement qu'à l'appréhenſion de paſſer dans le monde, s'ils agiſſaient autrement, pour des fripons et pour des malheureux ? Enfin, manier adroitement les différens reſſorts de l'amour-propre, ramener tous les avantages des bonnes actions à celui qui en eſt l'auteur ; c'eſt le moyen de faire, de ce reſſort du bien et du mal, l'agent principal du mérite et de la vertu.

Je ne puis m'empêcher d'avouer à notre honte qu'on s'aperçoit dans ce ſiècle d'un refroidiſſement étrange pour ce qui concerne la réforme du cœur humain et des mœurs. On dit publiquement, on imprime même que la morale eſt auſſi ennuyeuſe qu'inutile ; on ſoutient que la nature de l'homme eſt un compoſé de bien et de mal, que l'on ne change point cet être, que les plus fortes raiſons cèdent à la violence des paſſions, et qu'il faut laiſſer aller le monde comme il va.

Mais ſi l'on en uſait ainſi à l'égard de la terre, ſi on ne la cultivait pas, elle porterait ſans doute des ronces & des épines ; & jamais elle ne donnerait ces abondantes moiſſons ſi utiles, & qui nous ſervent d'alimens. J'avoue, quelque attention que l'on porte

à corriger les mœurs, qu'il y aura toujours des vices et des crimes fur la terre: mais il y en aura moins, et c'eft gagner beaucoup; il y aura de plus des efprits rectifiés et développés, qui excelleront par leurs éminentes qualités. N'a-t-on pas vu fortir des écoles des philofophes des ames fublimes, des hommes prefque divins, qui ont pouffé la vertu au plus haut degré de perfection où l'humanité puiffe atteindre? Les noms des Socrate, des Ariftide, des Caton, des Brutus, des Antonin, des Marc-Aurèle fubfifteront dans les annales du genre humain, tant qu'il reftera des ames vertueufes dans le monde. La religion n'a pas laiffé de produire quelques hommes éminens, qui ont excellé par l'humanité et la bienfefance. Je ne compte pas de ce nombre ces reclus atrabilaires et fanatiques qui ont enfeveli dans des cachots religieux des vertus qui pouvaient devenir utiles à leur prochain, et qui ont mieux aimé vivre à la charge de la fociété que de la fervir.

Il faudrait commencer aujourd'hui par imiter l'exemple des anciens, employer tous les encouragemens qui peuvent rendre l'efpèce humaine meilleure, préférer dans les écoles l'étude de la morale à toute autre connaiffance, prendre une méthode aifée pour l'enfeigner. Peut-être ne ferait-ce pas un petit acheminement à ce but, que de compofer des catéchifmes où les enfans apprendraient, dès leur plus tendre jeuneffe, que pour être heureux, la vertu leur eft indifpenfablement néceffaire. Je voudrais que les philofophes, moins appliqués à des recherches auffi curieufes que vaines, exerçaffent davantage leurs talens fur la morale; fur-tout que

leur vie servît en tout d'exemple à leurs disciples : alors ils mériteraient avec justice le titre de précepteurs du genre humain. Il faudrait que les théologiens s'occupassent moins à expliquer des dogmes inintelligibles ; et que, désabusés de la fureur de vouloir démontrer des choses qui nous sont annoncées comme des mystères d'un ordre supérieur à la raison, ils s'appliquassent davantage à prêcher la morale pratique : et qu'au lieu de prononcer des discours fleuris, ils fissent des discours utiles, simples, clairs, et à la portée de leur auditoire. Les hommes s'endorment à la suite d'un raisonnement alambiqué ; ils s'éveillent quand il est question de leur intérêt ; de sorte que par des discours adroits et pleins de sagesse, on rendrait l'amour-propre le coryphée de la vertu. Des exemples récens, et analogues à ceux qu'on veut persuader, peuvent être employés avec succès ; comme s'il s'agissait d'animer un laboureur paresseux à mieux cultiver son champ, on l'encouragerait sans doute en lui montrant son voisin qui s'est enrichi par son activité laborieuse : il ne dépend que de lui de prospérer de même. Mais les modèles doivent être choisis à la portée de ceux qui doivent les imiter, dans leur genre, et non pas dans des conditions trop disproportionnées. Les trophées de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir.

Si les grands exemples ont fait de si fortes impressions sur les anciens, pourquoi de nos jours en feraient-ils de moindres ? L'amour de la gloire est inné dans les belles ames ; il n'y a qu'à l'animer, il n'y a qu'à l'exciter ; et des hommes qui végétaient jusqu'alors, enflammés par cet heureux instinct,

vous paraîtront changés en demi-dieux. Il me ſemble enfin que ſi la méthode que je propoſe, n'eſt pas ſuffiſante pour extirper les vices de la terre, du moins pourra-t-elle faire quelques proſélytes aux bonnes mœurs & féconder des vertus qui ſans ſon ſecours feraient demeurées dans l'engourdiſſement: c'eſt toujours rendre ſervice à la ſociété, & c'eſt le but de cet ouvrage.

EXAMEN

DE L'ESSAI

SUR

LES PREJUGÉS.

Je viens de lire un livre intitulé *Essai sur les préjugés*. En l'examinant, ma surprise a été extrême de trouver qu'il en était rempli lui-même. C'est un mélange de vérités et de faux raisonnemens, de critiques amères et de projets chimériques, débités par un philosophe enthousiaste et fanatique. Pour vous en rendre un compte exact, je me verrai obligé d'entrer en quelque détail : cependant, comme je n'ai point de temps à perdre, je me bornerai à quelques remarques sur les objets les plus importans.

Je m'attendais à trouver de la sagesse, et beaucoup de justesse de raisonnemens, dans l'ouvrage d'un homme qui affiche le philosophe à chaque page : je me figurais que je n'y trouverais que lumière et qu'évidence ; il en est bien éloigné. L'auteur se représente le monde à peu-près tel que Platon avait imaginé sa république, susceptible de la vertu, du bonheur, et de toutes les perfections. J'ose l'assurer qu'il n'en est pas ainsi dans le monde que j'habite ; le bien et le mal s'y trouvent mêlés

par-tout; le physique et le moral se ressentent également des imperfections qui le caractérisent. Il affirme magistralement que la vérité est faite pour l'homme; et qu'il faut la lui dire en toutes les occasions. Ceci mérite d'être examiné. Je m'appuierai sur l'expérience et sur l'analogie, pour lui prouver que les vérités de spéculation, bien loin de paraître faites pour l'homme, se dérobent sans cesse à ses recherches les plus pénibles; c'est un aveu humiliant pour l'amour-propre, que la force de la vérité m'arrache. La vérité est dans le fond d'un puits, d'où les philosophes s'efforcent de la retirer; tous les savans se plaignent des travaux qu'il leur en coûte pour la découvrir. Si la vérité était faite pour l'homme, elle se présenterait naturellement à ses yeux; il la recevrait sans efforts, sans longues méditations, sans s'y méprendre; et son évidence, victorieuse de l'erreur, entraînerait infailliblement la conviction après elle: on la distinguerait à des signes certains de l'erreur, qui souvent nous trompe en paraissant sous cette forme empruntée: il n'y aurait plus d'opinions; il n'y aurait que des certitudes. Mais l'expérience m'apprend tout le contraire; elle me montre qu'aucun homme n'est sans erreur; que les plus grandes folies que l'imagination en délire ait enfantées dans tous les âges, sont sorties du cerveau des philosophes; que peu de systèmes de philosophie sont exempts de préjugés et de faux raisonnemens: elle me rappelle les tourbillons que Descartes imagina, l'apocalypse que Newton, le grand Newton, commenta, l'harmonie préétablie que Leibnitz, génie égal à celui de ces grands hommes, avait

inventée. Convaincu de la faiblesse de l'entendement humain, et frappé des erreurs de ces célèbres philosophes, je m'écrie : vanité des vanités, vanité de l'esprit philosophique.

L'expérience, en poussant ses recherches plus loin, me montre l'homme, en tous les siècles, dans l'esclavage perpétuel de l'erreur ; le culte religieux des peuples fondé sur des fables absurdes, accompagné de rites bizarres, de fêtes ridicules, et de superstitions auxquelles ils attachaient la durée de leur empire ; et des préjugés qui règnent d'un bout du monde à l'autre. En recherchant la cause de ces erreurs, on trouve que l'homme même en est le principe. Les préjugés sont la raison du peuple, et il a un penchant irrésistible pour le merveilleux ; ajoutez à cela que la plus nombreuse partie du genre humain ne pouvant vivre que par un travail journalier, croupit dans une ignorance invincible ; elle n'a le temps ni de penser ni de réfléchir. Comme son esprit n'est point rompu au raisonnement, et que son jugement n'est point exercé, il lui est impossible d'examiner, selon les règles d'une saine critique, les choses sur lesquelles elle veut s'éclaircir, ni de suivre une chaîne de raisonnemens par lesquels on pourrait la détromper de ses erreurs. De-là vient son attachement pour le culte qu'une longue coutume a consacré, dont rien ne peut la détacher que la violence. Aussi fut-ce par la force que les nouvelles opinions religieuses ruinèrent les anciennes ; les bourreaux convertirent les païens, et Charlemagne annonça le christianisme aux Saxons, en soutenant sa doctrine par le fer et par le feu.

Il faudrait donc que notre philosophe, pour éclairer les nations, leur prêchât le glaive en main : mais, comme la philosophie rend ses disciples doux et tolérans, je me flatte qu'il y pensera encore avant de s'armer de toutes pièces, et de revêtir l'équipage d'un convertisseur guerrier. La seconde cause de la superstition qui se trouve dans le caractère des hommes, est ce penchant, cette forte inclination qu'ils ont pour tout ce qui leur paraît merveilleux. Tout le monde le sent, on ne peut s'empêcher de prêter attention aux choses surnaturelles qu'on entend débiter. Il semble que le merveilleux élève l'ame; il semble qu'il ennoblisse notre être, en ouvrant un champ immense, qui étend la sphère de nos idées, et laisse une libre carrière à notre imagination; celle-ci s'égare avec complaisance dans des régions inconnues. L'homme aime tout ce qui est grand, tout ce qui inspire de l'étonnement ou de l'admiration : une pompe majestueuse, une cérémonie imposante le frappe; un culte mystérieux redouble son attention. Si on lui annonce, avec cela, la présence invisible d'une Divinité, une superstition contagieuse s'empare de son esprit, s'y fortifie, et s'accroît jusqu'au point de le rendre fanatique. Ces effets singuliers sont des suites de l'empire que les sens ont sur lui ; car il est plus sensible que raisonnable. Voilà donc la plupart des opinions humaines fondées sur des préjugés, des fables, des erreurs et des impostures. Que puis-je en conclure autre chose, si ce n'est que l'homme est fait pour l'erreur, à l'empire de laquelle tout l'univers est soumis, et que nous ne voyons

guère plus clair que les taupes. Il faut donc que l'auteur confesse, d'après l'expérience de tous les âges, que le monde étant inondé des préjugés de la superstition, comme nous l'avons vu, la vérité n'est pas faite pour l'homme. Mais que deviendra son système? Je m'attends que notre philosophe m'arrêtera ici, pour m'avertir de ne pas confondre des vérités spéculatives avec celles de l'expérience. J'ai l'honneur de lui répondre qu'en fait d'opinions et de superstitions, il est question de vérités spéculatives; et c'est de quoi il s'est agi. Les vérités d'expérience sont celles qui influent sur la vie civile, et je me persuade qu'un grand philosophe, comme notre auteur, ne s'imaginera pas éclairer les hommes, en leur apprenant qu'on se brûle dans le feu, qu'on se noie dans l'eau, qu'il faut prendre des alimens pour conserver sa vie, que la société ne peut subsister sans la vertu, et autres choses aussi communes que connues. Mais allons plus loin. L'auteur dit au commencement de son ouvrage, que la vérité étant utile à tous les hommes, il faut la leur dire hardiment et sans réserve: et dans le huitième chapitre, si je ne me trompe (car je cite de mémoire), il s'explique sur un ton différent, et il soutient que les mensonges officieux sont permis et utiles. Qu'il daigne donc se décider lui-même, qui doit l'emporter de la vérité ou du mensonge, afin que nous sachions à quoi nous en tenir. Si j'ose hasarder mon sentiment après celui d'un aussi grand philosophe, je serais d'avis qu'un homme raisonnable ne doit abuser de rien, pas même de la vérité; je ne manquerai pas d'exemples pour

appuyer cette opinion. Suppofons qu'une femme timide et craintive fe trouvât en danger de fa vie: fi on lui venait annoncer inconfidérément le péril où elle fe trouve, fon efprit, agité, ému et bouleverfé par la crainte de la mort, communiquant au fang un mouvement trop impétueux, en hâterait peut-être le moment: au lieu de cela, fi on lui fefait entrevoir des efpérances pour fon rétabliffement, la tranquillité de fon ame pourrait peut-être aider les remèdes à l'opérer en effet. Que gagnerait-on à détromper un homme que les illufions rendent heureux? Il en arriverait comme à ce médecin qui après avoir guéri un fou lui demandait fon falaire; le fou lui répondit qu'il ne lui donnerait rien; car pendant l'abfence de fon bon fens, il s'était cru en paradis, et l'ayant recouvré, il fe trouvait en enfer. Si, lorfque le fénat apprit que Varron avait perdu la bataille de Cannes, les patriciens avaient crié dans le *forum*: Romains, nous fommes vaincus, Annibal a totalement défait nos armées; ces paroles indifcrètes auraient tellement augmenté la terreur du peuple, qu'il aurait abandonné Rome, comme après la perte de la bataille d'Allia; et c'en aurait été fait de la république. Le fénat, plus fage, en diffimulant cette infortune, ranima le peuple à la défenfe de la patrie, il recruta l'armée, il continua la guerre, et à la fin les Romains triomphèrent des Carthaginois. Il paraît donc conftant qu'il faut dire la vérité avec difcrétion, jamais mal à propos, et choifir fur-tout le temps qui lui eft le plus convenable.

Si je voulais relancer l'auteur par-tout où je crois

m'apercevoir de quelque inexactitude, je pourrais l'attaquer ſur la définition qu'il nous donne du mot *paradoxe*. Il prétend que ce mot ſignifie toute opinion qui n'a pas été adoptée, mais qui peut être reçue ; au lieu que l'idée ordinaire, attachée à ce mot, eſt celle d'une opinion contraire à quelque vérité d'expérience. Je ne m'arrête point à cette bagatelle ; mais je ne ſaurais m'empêcher d'avertir ceux qui prennent le nom de philoſophe, que leurs définitions doivent être juſtes, et qu'ils ne doivent ſe ſervir des mots que dans l'acception ordinaire.

J'en viens à préſent au but de l'auteur ; il ne le déguiſe point, il donne aſſez clairement à entendre qu'il en veut aux ſuperſtitions religieuſes de ſon pays, qu'il ſe propoſe d'en abolir le culte, pour élever ſur ſes ruines la religion naturelle, en admettant une morale dégagée de tout acceſſoire incohérent. Ses intentions paraiſſent pures ; il ne veut point que le peuple ſoit trompé par des fables ; que les impoſteurs qui les débitent, en tirent tout l'avantage, comme les charlatans des drogues qu'ils vendent : il ne veut point que ces impoſteurs gouvernent le vulgaire imbécille ; qu'ils continuent à jouir du pouvoir dont ils abuſent contre le prince et contre l'Etat. Il veut, en un mot, abolir le culte établi, deſſiller les yeux de la multitude, et lui aider à ſecouer le joug de la ſuperſtition. Ce projet eſt grand ; reſte à examiner s'il eſt praticable, et ſi l'auteur s'y eſt bien pris pour réuſſir.

Cette entrepriſe paraîtra impraticable à ceux qui ont bien étudié le monde, et qui ont fouillé dans le cœur humain : tout s'y oppoſe, l'opiniâtreté avec

laquelle les hommes ſont attachés à leurs opinions habituelles, leur ignorance, leur incapacité de raiſonner, leur goût pour le merveilleux, la puiſſance du clergé, et les moyens qu'il a pour ſe ſoutenir. Ainſi dans un pays peuplé de ſeize millions d'ames, que l'on compte en France, il faut dès le début renoncer à la converſion de quinze millions huit cents mille ames, que des obſtacles inſurmontables attachent à leurs opinions; reſte donc deux cents mille pour la philoſophie. C'eſt beaucoup, et je n'entreprendrais jamais de donner le même tour de penſée à ce grand nombre, auſſi différent par la compréhenſion, l'eſprit, le jugement, la manière d'enviſager les choſes, que par les traits qui diſtinguent les phyſionomies. Suppoſons encore que les deux cents mille proſélytes aient reçu les mêmes inſtructions; chacun n'en aura pas moins ſes penſées originales, ſes opinions ſéparées; et peut-être ne s'en trouvera-t-il pas deux dans cette multitude qui penſeront de même. Je vais plus loin, et j'oſe preſque aſſurer que, dans un Etat où tous les préjugés ſeraient détruits, il ne ſe paſſerait pas trente années qu'on en verrait renaître de nouveaux, et qu'enfin les erreurs s'étendraient avec rapidité, et l'inonderaient entièrement. Ce qui s'adreſſe à l'imagination des hommes l'emportera toujours ſur ce qui parle à leur entendement. Enfin j'ai trouvé que de tout temps l'erreur a dominé dans le monde; et comme une choſe auſſi conſtante peut être enviſagée comme une loi générale de la nature, j'en conclus que ce qui a été toujours, ſera toujours de même.

Il faut cependant que je rende justice à l'auteur, quand elle lui est due. Ce n'est point la force qu'il se propose d'employer pour faire des prosélytes à la vérité ; il insinue qu'il se borne à ôter aux ecclésiastiques l'éducation de la jeunesse, dont ils sont en possession, pour en charger des philosophes ; ce qui préservera et garantira la jeunesse contre ces préjugés religieux dont jusqu'à présent les écoles l'avaient infectée dès la naissance. Mais j'ose lui représenter que quand il aurait le pouvoir d'exécuter ce projet, son attente se trouverait trompée, en lui citant un exemple de ce qui se passe en France, presque sous ses yeux. Les calvinistes s'y trouvent dans la contrainte d'envoyer leurs enfans aux écoles catholiques : qu'il voie ces pères, comme à leur retour ils sermonnent leurs enfans, comme ils leur font répéter le catéchisme de Calvin, et quelle horreur ils leur inspirent pour le papisme. Non-seulement ce fait est connu, mais il est de plus évident que, sans la persévérance de ces chefs de famille, il y a long-temps qu'il n'y aurait plus de huguenots en France. Un philosophe peut s'élever contre une telle oppression des protestans, mais il n'en doit pas suivre l'exemple ; car c'est une violence d'ôter aux pères la liberté d'élever les enfans selon leur volonté ; c'est une violence d'envoyer ces enfans à l'école de la religion naturelle, quand les pères veulent qu'ils soient catholiques comme eux. Un philosophe persécuteur serait un monstre aux yeux du sage ; la modération, l'humanité, la justice, la tolérance, voilà les vertus qui doivent le caractériser. Il faut que ses principes soient inva-

riables; que ſes paroles , ſes projets et ſes actions y répondent en conſéquence.

Paſſons à l'auteur ſon enthouſiaſme pour la vérité, et admirons l'adreſſe dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins. Nous avons vu qu'il attaque un puiſſant adverſaire, la religion dominante, le ſacerdoce qui la défend, et le peuple ſuperſtitieux rangé ſous ſes étendards. Mais, comme ſi ce n'en était pas aſſez pour ſon courage d'un ennemi auſſi redoutable, pour illuſtrer ſon triomphe et rendre ſa victoire plus éclatante, il en excite encore un autre; il fait une vigoureuſe ſortie ſur le gouvernement, il l'outrage avec autant de groſſièreté que d'indécence; le mépris qu'il en témoigne révolte les lecteurs ſenſés. Peut-être que le gouvernement neutre aurait été le ſpectateur paiſible des batailles qu'aurait livrées ce héros de la vérité aux apôtres du menſonge; mais lui-même il force le gouvernement de prendre fait et cauſe avec l'égliſe pour s'oppoſer à l'ennemi commun. Si nous ne reſpections pas ce grand philoſophe, nous aurions pris ce trait pour une ſaillie de quelque écolier étourdi, qui lui mériterait une correction rigoureuſe de ſes maîtres.

Mais ne peut-on faire du bien à ſa patrie qu'en renverſant, qu'en bouleverſant tout l'ordre établi? et n'y a-t-il pas des moyens plus doux qui doivent, par prédilection, être choiſis, employés, et préférés aux autres, ſi on veut la ſervir utilement? Notre philoſophe me paraît tenir de ces médecins qui ne connaiſſent de remèdes que l'émétique, et de ces chirurgiens qui ne ſavent faire que des amputations. Un ſage, qui aurait médité ſur les maux que l'Egliſe

cause à sa patrie, ferait sans doute des efforts pour l'en délivrer; mais il agirait avec circonspection. Au lieu de renverser un ancien édifice gothique, il s'appliquerait à lui ôter les défauts qui le défigurent, il décréditerait ces fables absurdes qui servent de pâture à l'imbécillité publique; il s'élèverait contre ces absolutions et ces indulgences qui ne sont que des encouragemens au crime, par la facilité que trouve le pénitent à les expier, et en même temps à calmer ses remords; il déclamerait contre toutes ces compensations que l'Eglise a introduites pour racheter les plus grands forfaits, contre ces pratiques extérieures qui remplacent des vertus réelles par des momeries puériles; il crierait contre ces réceptacles de fainéans qui subsistent aux dépens de la partie laborieuse de la nation, contre cette multitude de cénobites qui, étouffant l'instinct de la nature, contribuent autant qu'il est en eux au dépérissement de l'espèce humaine: il encouragerait le souverain à borner et restreindre ce pouvoir énorme dont le clergé fait un usage coupable envers son peuple et envers lui, à lui ôter toute influence dans le gouvernement, et à le soumettre aux mêmes tribunaux qui jugent les laïques. Par ce moyen la religion deviendrait une matière de spéculation, indifférente pour les mœurs et pour le gouvernement; la superstition diminuerait, et la tolérance deviendrait de jour en jour plus universelle.

Venons à présent à l'article où l'auteur traite de la politique. Quelque détour dont il se serve pour ne paraître envisager cette matière qu'en général,

on s'aperçoit cependant qu'il a toujours la France devant les yeux, et qu'il ne fort pas des limites de ce royaume. Ses difcours, fes critiques, tout s'y rapporte, tout y eft relatif. Les charges de la juftice ne fe vendent qu'en France ; aucun Etat n'a autant de dettes que ce royaume ; en aucun lieu on ne crie tant contre les impôts : lifez les remontrances du parlement contre certains édits burfaux, et nombre de brochures fur le même fujet ; le fond des plaintes qu'il pouffe contre le gouvernement, ne peut s'appliquer à aucun pays de l'Europe qu'à la France ; c'eft dans ce royaume uniquement que les revenus fe perçoivent par des traitans. Les philofophes anglais ne fe plaignent pas de leur clergé. Jufqu'ici je n'ai entendu parler d'aucun philofophe efpagnol, portugais, autrichien ; ce ne peut donc être qu'en France où les philofophes fe plaignent des prêtres : enfin tout défigne fa patrie ; et il lui ferait auffi difficile qu'impoffible de nier que fes fatires s'y adreffent directement.

Il a cependant des momens où fa colère fe calme, et où fon efprit plus tranquille lui permet de raifonner avec plus de fageffe. Lorfqu'il foutient que le devoir du prince eft de faire le bonheur de fes fujets, tout le monde convient avec lui de cette ancienne vérité. Lorfqu'il affure que l'ignorance ou la pareffe des fouverains eft préjudiciable à leurs peuples, on l'affure que chacun en eft perfuadé. Lorfqu'il ajoute que l'intérêt des monarques eft inféparablement lié avec celui de leurs fujets, et que leur gloire confifte à régner fur une nation heureufe ; perfonne ne lui difputera l'évidence de ces

propositions. Mais quand, avec un acharnement violent et les traits de la plus âpre satire, il calomnie son roi et le gouvernement de son pays, on le prend pour un frénétique échappé de ses chaînes, et livré aux transports les plus violens de sa rage.

Quoi, monsieur le philosophe, protecteur des mœurs et de la vertu, ignorez-vous qu'un bon citoyen doit respecter la forme de gouvernement sous laquelle il vit? ignorez-vous qu'il ne convient point à un particulier d'insulter les puissances; qu'il ne faut calomnier ni ses confrères, ni ses souverains, ni personne; et qu'un auteur qui abandonne sa plume à de tels excès, n'est ni sage ni philosophe?

Rien ne m'attache personnellement au roi très-chrétien; j'aurais peut-être autant à me plaindre de lui qu'un autre: mais l'indignation que me donnent les horreurs que l'auteur á vomies contre lui, et sur-tout l'amour de la vérité, plus fort que toute autre considération, m'obligent à réfuter des accusations aussi fausses que révoltantes.

Voici ces chefs d'accusation. L'auteur se plaint de ce que les premières maisons de France sont seules en possession des premières dignités; de ce qu'on ne distingue point le mérite; de ce qu'on honore le clergé et méprise les philosophes; de ce que l'ambition du souverain allume sans cesse de nouvelles guerres ruineuses; de ce que des bourreaux mercenaires (épithète élégante dont il honore les guerriers), jouissent seuls des récompenses et des distinctions; de ce que les charges de justice

ſont vénales, les lois mauvaiſes, les impôts exceſſifs, les vexations intolérables, et l'éducation des ſouverains auſſi mal-entendue que blâmable. Voici ma réponſe. L'avantage de l'Etat demande que le prince reconnaiſſe les ſervices importans rendus au gouvernement; et lorſque ſes récompenſes s'étendent juſqu'aux deſcendans de ceux qui ont bien mérité de la patrie, c'eſt le plus grand encouragement qu'il puiſſe donner aux talens et à la vertu. Produire des familles devenues floriſſantes par les belles actions de leurs ancêtres, n'eſt-ce pas exciter le public à bien ſervir l'Etat, pour laiſſer ſa poſtérité comblée de ſemblables bienfaits? Chez les Romains l'ordre des patriciens l'emportait ſur celui des plébéïens et ſur celui des chevaliers; il n'y a que la Turquie où les conditions ſoient confondues, et les choſes n'en vont pas mieux. Dans tous les Etats de l'Europe la nobleſſe jouit des mêmes prérogatives. La roture ſe fraye quelquefois le chemin aux places diſtinguées, quand le génie, les talens et les ſervices l'ennobliſſent. D'ailleurs, ce préjugé (ſi vous voulez le qualifier ainſi), ce préjugé, dis-je, ſi généralement reçu, empêcherait même le roi de France d'envoyer un roturier en miſſion à de certaines cours étrangères. Ne pas rendre à la naiſſance ce qui lui eſt dû, n'eſt point l'effet d'une liberté philoſophique, mais d'une vanité bourgeoiſe et ridicule.

Autre plainte de l'auteur, de ce qu'on ne diſtingue point en France le mérite perſonnel. Je ſoupçonne que le miniſtre ſe trouve en défaut envers lui, et coupable de lui avoir refuſé quelque penſion,

ou de n'avoir pas découvert dans son galetas ce sage précepteur du genre humain, si digne de l'assister, que dis-je? de le diriger dans ses travaux politiques. Vous assurez, monsieur le philosophe, que les rois se trompent souvent dans le choix qu'ils font des personnes qu'ils emploient. Rien de plus vrai; les raisons en sont faciles à déduire; ils sont hommes, sujets aux erreurs comme les autres. Ceux qui aspirent aux grands emplois, ne se présentent jamais à leurs yeux que le masque sur le visage. Il arrive sans doute que les rois se laissent surprendre; les artifices, les ruses, les cabales des courtisans peuvent prévaloir dans de certaines occasions: mais si leur choix n'est pas toujours heureux, ne les en accusez pas seuls. Le vrai mérite, et les hommes à talens supérieurs sont beaucoup plus rares en tout pays que ne l'imagine un rêveur spéculatif, qui n'a que des idées théoriques d'un monde qu'il n'a jamais connu. Le mérite n'est pas récompensé, c'est une plainte de tout pays: tout présomptueux peut dire, j'ai du génie et des talens, le gouvernement ne me distingue pas; donc il manque de sagesse, de discernement et de justice.

Notre philosophe ensuite s'échauffe dans son harnois, en traitant un sujet qui l'intéresse plus directement. Il paraît excessivement irrité de ce qu'on préfère, dans sa patrie, les apôtres du mensonge à ceux de la vérité. On le prie de faire quelques légères réflexions, peut-être indignes de l'impétuosité de son génie, mais toutefois capables d'appaiser sa colère. Qu'il se rappelle que le clergé forme un corps considérable dans l'État, et que les

N 4

philosophes sont des particuliers isolés. Qu'il se souvienne de ce qu'il a dit lui-même, que ce clergé, puissant par l'autorité qu'il a su prendre sur le peuple, s'étant rendu redoutable au souverain, doit être ménagé à raison de son pouvoir. Il faut donc bien, par la nature des choses, que ce clergé jouisse de prérogatives et de distinctions plus marquées qu'on n'en accorde communément à ceux qui par état ont renoncé à toute ambition, et qui, au-dessus des vanités humaines, méprisent ce que le vulgaire désire avec tant d'empressement. Notre philosophe ignore-t-il que c'est le peuple superstitieux qui enchaîne le monarque jusque sur le trône? C'est le peuple qui le contraint à ménager ces prêtres récalcitrans et factieux, ce clergé qui veut établir *statum in statu*, et qui est encore capable de reproduire des scènes aussi tragiques que celles qui terminèrent les jours de Henri III, et du bon roi Henri IV. Le prince ne peut toucher au culte établi qu'avec dextérité et délicatesse. S'il en veut à l'édifice de la superstition, il faut qu'il y aille à la sape; mais il risquerait trop s'il entreprenait de l'abattre ouvertement. Lorsqu'il arrive par hasard que des philosophes écrivent sur le gouvernement sans connaissance et sans circonspection, les politiques les prennent en pitié, et les renvoient aux premiers élémens de leur science. Il faut se défier des spéculations théoriques, elles ne soutiennent pas le creuset de l'expérience. La science du gouvernement est une science à part; pour en parler congrûment, il faut en avoir fait une longue étude. Ou l'on s'égare, ou l'on propose des remèdes pires que le mal dont on se plaint; et il peut arriver

qu'avec beaucoup d'esprit on n'avance que des sottises.

Voici une autre déclamation contre l'ambition des princes. Notre auteur est hors de lui-même; il ne ménage plus les termes: il accuse les souverains d'être les bouchers de leurs peuples, et de les envoyer égorger à la guerre pour divertir leur ennui. Sans doute qu'il s'est fait des guerres injustes, qu'il y a eu du sang répandu qu'on aurait dû et qu'on aurait pu ménager. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs cas où les guerres sont nécessaires, inévitables, et justes. Un prince doit défendre ses alliés, quand ils sont attaqués. Sa propre conservation l'oblige à maintenir, par les armes, l'équilibre du pouvoir entre les puissances de l'Europe. Son devoir est de défendre ses sujets contre les invasions des ennemis; il est très-autorisé à soutenir ses droits, des successions qu'on lui dispute, ou autres choses pareilles, en repoussant par la force l'injustice qu'on lui fait. Quel arbitre ont les souverains? Qui sera leur juge? Comme donc ils ne peuvent plaider leur cause devant aucun tribunal assez puissant pour prononcer leur sentence, et la mettre en exécution; ils rentrent dans les droits de la nature, et c'est à la force d'en décider. Crier contre de telles guerres, injurier les souverains qui les font, c'est marquer plus de haine pour les rois que de commisération et d'humanité pour les peuples qui en souffrent indirectement. Notre philosophe approuverait-il un souverain qui par pusillanimité, se laisserait dépouiller de ses Etats, qui sacrifierait l'honneur, l'intérêt et la gloire de sa nation au caprice

de ses voisins, et qui par d'inutiles efforts pour conserver la paix se perdrait, lui, son État et ses peuples ? Marc-Aurèle, Trajan, Julien furent continuellement en guerre ; cependant les philosophes les louent ; pourquoi blâment-ils donc les souverains modernes de suivre en cela leur exemple?

Non content d'insulter toutes les têtes couronnées de l'Europe, notre philosophe s'amuse, en passant, à répandre du ridicule sur les ouvrages de Hugo Grotius. J'oserais croire qu'il n'en sera pas cru sur sa parole, et que le *Droit de la guerre et de la paix* ira plus loin à la postérité que *l'Essai sur les préjugés.*

Apprenez, ennemi des rois, apprenez, Brutus moderne, que les rois ne sont pas les seuls qui font la guerre; les républiques l'ont faite de tout temps. Ignorez-vous que celle des Grecs, dans des dissentions continuelles, fut sans cesse en proie aux guerres civiles ? Ses annales contiennent une suite continuelle de combats contre les Macédoniens, les Perses, les Carthaginois et les Romains, jusqu'au temps que la ligue des Etoliens accéléra sa ruine entière. Ignorez-vous qu'aucune monarchie n'a été plus guerrière que la république romaine ? Pour vous faire une récapitulation de tous ses faits d'armes, je serais obligé de vous copier son histoire d'un bout à l'autre. Passons aux républiques modernes. Celle des Vénitiens a combattu contre celle de Gènes, contre les Turcs, contre le pape, contre les empereurs, et contre votre Louis XII. Les Suisses ont soutenu des guerres contre la maison d'Autriche, et contre Charles le hardi, duc de Bourgogne: et pour me servir de vos nobles expressions, plus

bouchers que les rois, ne vendent-ils pas leurs citoyens au ſervice des princes qui ſe battent? L'Angleterre, autre république, je ne vous en dis rien; vous ſavez par expérience ſi cette puiſſance fait la guerre, et comme elle la fait. Les Hollandais, depuis la fondation de leur république, ſe ſont mêlés de tous les troubles de l'Europe. La Suède a fait autant de guerres dans un temps donné, étant république, qu'elle en a entrepris étant monarchie. Quant à la Pologne, je vous demande ce qui s'y paſſe à préſent, ce qui s'y eſt paſſé dans ce ſiècle, et ſi vous croyez qu'elle ait joui d'une paix perpétuelle? Tous les gouvernemens de l'Europe, et de tout l'univers (j'en excepte les Quackers), ſont donc, ſelon vos principes, des gouvernemens tyranniques et barbares: pourquoi donc accuſer les monarchies ſeules de ce qu'elles ont de commun avec les républiques?

Vous déclamez contre la guerre: elle eſt funeſte en elle-même; mais c'eſt un mal comme ces autres fléaux du ciel, qu'il faut ſuppoſer néceſſaires dans l'arrangement de cet univers, parce qu'ils arrivent périodiquement, et qu'aucun ſiècle n'a pu ſe vanter juſqu'à préſent d'en avoir été exempt. Si vous voulez établir une paix perpétuelle, tranſportez-vous dans un monde idéal, où le tien et le mien ſoient inconnus, où les princes, leurs miniſtres et leurs ſujets ſoient tous ſans paſſions, et où la raiſon ſoit généralement ſuivie; ou bien aſſociez-vous aux projets de défunt l'abbé de St Pierre; ou ſi cela vous répugne, parce qu'il a été prêtre, laiſſez aller les choſes leur train; car dans ce monde-ci il faut vous attendre

qu'il y aura des guerres, comme il y en a toujours eu, depuis que les actions des hommes nous ont été transmises et connues.

Voyons à présent si vos exagérations vagues contre le gouvernement français ont quelque fondement. Vous accusez Louis XV, en le désignant et sans le nommer, de n'avoir entrepris que des guerres injustes. Ne pensez pas qu'il suffise d'avancer de tels faits avec autant d'effronterie que d'impudence, il faut les prouver; ou, tout philosophe que vous voulez paraître, vous passerez pour un insigne calomniateur. Examinons donc les pièces du procès, et jugeons si les raisons qui ont déterminé Louis XV aux guerres qu'il a entreprises, ont été mauvaises ou valables. La première qui se présente est celle de 1733. Son beau-père est élu roi de Pologne. L'empereur Charles VI, ligué avec la Russie, s'oppose à cette élection. Le roi de France ne pouvant atteindre à la Russie, attaque Charles VI, pour soutenir les droits de son beau-père deux fois élevé sur le même trône; et ne pouvant prévaloir en Pologne, il procure en dédommagement la Lorraine au roi Stanislas. Condamnera-t-on un gendre qui assiste son beau-père, un roi qui soutient les droits d'une nation libre dans ses élections, un prince qui empêche des puissances de s'arroger le droit de donner des royaumes? A moins que d'être transporté d'une animosité et d'une haine implacable, il est impossible de blâmer jusqu'ici la conduite de ce prince. La seconde guerre commença en 1741; elle se fit pour la succession de la maison d'Autriche, dont l'empereur Charles VI, dernier mâle de cette

maiſon, venait de mourir. Il eſt certain que cette fameuſe pragmatique ſanction ſur laquelle Charles VI fondait ſes eſpérances, ne pouvait déroger aux droits des maiſons de Bavière et de Saxe à la ſucceſſion, ni porter le moindre préjudice aux prétentions que la maiſon de Brandebourg formait ſur quelques duchés de la Siléſie. Il était très-vraiſemblable, au commencement de cette guerre, qu'une armée françaiſe, envoyée alors en Allemagne, rendrait Louis XV l'arbitre de ces princes qui étaient en litige, et les obligerait ſelon ſa volonté, de s'accommoder à l'amiable pour cette ſucceſſion. Il eſt sûr qu'après le rôle que la France avait joué à la paix de Weſtphalie, elle ne pouvait en jouer ni un plus beau ni un plus grand que celui-là. Mais, parce que la mauvaiſe fortune, et toutes ſortes d'événemens concoururent à déranger ces deſſeins, et à rendre malheureuſe une partie de cette guerre, faut-il condamner Louis XV? Un philoſophe doit-il juger d'un projet par l'événement? Mais il eſt plus facile de dire des injures à tout haſard, que d'examiner et de réfléchir à ce qu'on veut dire. Quoi, cet homme qui ſe donne, au commencement de ſon ouvrage, pour un zélateur de la vérité, n'eſt qu'un vil exagérateur, qui aſſocie le menſonge à ſa méchanceté pour inſulter les ſouverains! J'en viens à la guerre de 1756. Il faut que cet auteur des *préjugés* ait bien des préjugés lui-même, et beaucoup d'aigreur contre ſa patrie, s'il ne convient pas de bonne foi que ce fut alors l'Angleterre qui força la France à prendre les armes. Reconnaîtrai-je ce tyran ſanguinaire et barbare que vous nous peignez avec

de si sombres couleurs, dans le pacifique Louis XV, qui usa d'une patience et d'une modération angélique, avant de se déclarer contre l'Angleterre? Que peut-on lui reprocher? Prétend-on qu'il ne devait pas se défendre? Mon ami, ou tu es un ignorant, où tu as le cerveau brûlé, ou tu es un insigne calomniateur, choisis; mais pour philosophe, tu ne l'es pas.

(*) Et voilà pour les souverains. Qu'on ne s'imagine pas que l'auteur ménage plus les autres conditions; chacune est en butte à ses sarcasmes. Mais avec quel mépris insultant, avec quelle indignité ne traite-t-il pas les gens de guerre? A l'entendre, il semble que ce ne soient que les plus vils excrémens de la société. Mais en vain son orgueil philosophique tente-t-il d'abaisser leur mérite; la nécessité de se défendre en fera toujours sentir le prix. Souffrirons-nous cependant qu'un cerveau brûlé insulte au plus noble emploi de la société, à celui de défendre ses concitoyens? O Scipion, toi qui sauvas Rome des mains d'Annibal, et qui domptas Carthage! Gustave, grand Gustave, le protecteur de la liberté germanique! Turenne, le bouclier et l'épée de ta patrie! Marlborough, dont le bras soutint l'Europe en équilibre! Eugène, l'appui, la force et la gloire de l'Autriche! Maurice, le dernier héros de la France! Dégagez-vous, ombres magnanimes, des prisons de la mort,

(*) Ce morceau a été fourni par un militaire, indigné du silence de ses confrères, pour que les philosophes ne prissent pas leur silence pour un consentement tacite aux sottises qu'ils se sont mis en goût de leur dire depuis un certain temps.

et des liens du tombeau. Avec quel étonnement n'entendrez-vous pas comme en ce siècle de paradoxes on insulte à vos travaux, et à ces actions qui vous ont valu à juste titre l'immortalité? Reconnaîtrez-vous vos successeurs aux épithètes élégantes de bourreaux mercenaires, par lesquelles des sophistes les désignent? Que direz-vous en entendant un cynique, plus impudent que Diogène, aboyer du fond de son tonneau contre vos réputations brillantes, dont la splendeur l'offusque? Mais que peuvent ses cris impuissans contre vos noms environnés des rayons de la gloire, et contre les justes acclamations de tous les âges, dont vous recueillez encore le tribut? Vous, qui marchez sur les pas de ces vrais héros, continuez à imiter leurs vertus, et méprisez les vaines clameurs d'un sophiste insensé qui, se disant l'apôtre de la vérité ne débite que des mensonges, des calomnies et des injures.

Indigne déclamateur, faut-il t'apprendre que les arts ne se cultivent en paix qu'à l'abri des armes? N'as-tu pas vu, durant les guerres qui se sont faites de ton temps, que tandis que le soldat intrépide veille sur les frontières, le cultivateur s'attend à recueillir le fruit de ses travaux par d'abondantes moissons? Ignores-tu que tandis que le guerrier s'expose, sur terre et sur mer, à la mort qu'il donne ou qu'il reçoit, le commerçant, sans être distrait de ses soins, continue à rendre son négoce florissant? Es-tu assez stupide pour n'avoir pas remarqué que tandis que ces généraux, et ces officiers que ta plume traite si indignement, bra-

vaient les rigueurs de la ſaiſon, et s'expoſaient aux plus dures fatigues, tu méditais tranquillement dans ton taudis ſes rapſodies, les balivernes, les impertinences, les ſottiſes que tu nous débites? Quoi, ſera-t-il dit que tu embrouilleras toutes les idées? et par des ſophiſmes groſſiers prétendras-tu rendre équivoques les prudentes meſures qu'emploient des gouvernemens ſages et prévoyans? Faudra-t-il prouver en notre ſiècle que, ſans de vaillans ſoldats qui défendent les royaumes, ils deviendraient la proie du premier occupant? Oui, monſieur le ſoi-diſant philoſophe, la France entretient de grandes armées. Auſſi n'eſt-elle plus expoſée à ces temps de confuſion et de trouble où elle ſe déchirait par des guerres civiles, plus pernicieuſes et plus cruelles que les guerres étrangères. Il paraît que vous regrettez ces temps où de puiſſans vaſſaux, ligués enſemble, pouvaient réſiſter au ſouverain, qui n'avait pas des forces ſuffiſantes à leur oppoſer. Non, vous n'êtes point l'auteur de l'*Eſſai ſur les préjugés*; ce livre ne peut avoir été écrit que par quelque chef de parti de la Ligue reſſuſcité, qui reſpirant encore l'eſprit de faction et de trouble, veut exciter le peuple à la rebellion contre l'autorité légitime du ſouverain. Mais que n'auriez-vous pas dit, ſi dans le cours de la dernière guerre il fût arrivé que les Anglais euſſent pénétré juſqu'aux portes de Paris? Avec quelle impétuoſité ne vous ſeriez-vous pas déchaîné contre le gouvernement, qui aurait ſi mal pourvu à la ſureté du royaume et de la capitale? et vous auriez eu raiſon. Pourquoi donc, homme inconſéquent et ivre de tes

rêveries, tâches-tu de flétrir et d'avilir ces vraies colonnes de l'État, ce militaire respectable aux yeux d'un peuple qui lui doit la plus grande reconnaissance ? Quoi, ces défenseurs intrépides qui s'immolent, les victimes de la patrie, tu leur envies les honneurs et les distinctions dont ils jouissent à si juste titre ! Ils les ont payés de leur sang, et c'est au risque de leur repos, de leur santé, et de leur vie, qu'ils les ont obtenus. O l'indigne mortel, qui veut avilir le mérite, qui veut lui enlever les récompenses qui lui sont dues, la gloire qui l'accompagne, et étouffer les sentimens de reconnaissance que lui doit le public !

Ne pensez pas que les militaires soient les seuls qui aient à se plaindre de notre auteur. Il ne se trouve aucune condition dans le royaume à l'abri de ses traits. Il nous apprend que les places de la justice sont vénales en France. Il y a long-temps qu'on le sait. Pour connaître la source de cet abus, il faut remonter, si je ne me trompe, aux temps où le roi Jean fut prisonnier des Anglais, ou, pour plus de sureté, à la prison de François I. La France se trouvait engagée par honneur à délivrer son roi des mains de Charles-Quint, qui ne voulait lui rendre la liberté que conditionnellement. Le trésor étant épuisé, et comme on ne pouvait trouver la somme considérable qu'on exigeait pour la rançon du roi, on eut recours au funeste expédient de mettre en vente les charges de judicature, pour en racheter la liberté de ce prince. Des guerres presque continuelles, qui suivirent après la délivrance de François I, les troubles intestins et les

guerres civiles qui s'allumèrent sous ses descendans, empêchèrent les monarques d'acquitter cette dette, dont ils payent encore actuellement la finance. Le malheur de la France a voulu que jusqu'en nos jours Louis XV ne se soit pas trouvé dans une situation plus favorable que ses ancêtres ; ce qui l'a empêché de restituer aux propriétaires les avances considérables qu'ils avaient faites dans ces temps calamiteux. Faut-il dono s'en prendre à Louis XV, si cet ancien abus n'a pas encore pu être aboli ? Sans doute que le droit de décider de la fortune des particuliers ne devrait pas s'acquérir par de l'argent ; mais qu'on en accuse les auteurs, qui seuls en sont coupables, et non pas un roi qui en est innocent. Quoique ces abus subsistent, l'auteur sera néanmoins obligé d'avouer qu'on ne peut avec vérité charger le parlement de Paris de prévarication, et que la vénalité des charges n'a point influé sur son équité. Que l'auteur se plaigne, à la bonne heure, d'un nombre confus de lois, variant de province en province, qui dans un royaume comme la France devraient être simples et uniformes. Louis XIV voulut entreprendre la réforme des lois ; mais toutes sortes d'obstacles l'empêchèrent de perfectionner son ouvrage. Que notre auteur sache donc, s'il l'ignore, et comprenne, s'il le peut, les peines infinies, et les obstacles renaissans que rencontrent ceux qui veulent toucher aux usages consacrés par la coutume. Il faut descendre dans des détails infinis pour s'éclaircir de la liaison intime de différentes choses que la succession du temps a formées, et auxquelles on ne peut toucher sans

tomber dans des inconvéniens pires que le mal qu'on veut guérir ; c'eſt le cas où l'on peut dire que la critique eſt aiſée, mais l'art difficile.

Approchez à préſent, Monſieur le contrôleur général des finances, et vous Meſſieurs les financiers, voici votre tour. L'auteur, de mauvaiſe humeur, s'emporte contre les impôts, contre les perceptions des deniers publics, contre les charges que porte le peuple et dont il prétend qu'il eſt foulé, contre les traitans, contre ceux qui adminiſtrent ces revenus, qu'il accuſe généralement de malverſations, de concuſſions, et de rapines. Cela eſt très-bien, s'il prouve le fait. Mais comme, en le liſant, je me ſuis mis en garde contre ſes exagérations perpétuelles, je le ſoupçonne d'outrer infiniment les choſes, dans l'intention de rendre le gouvernement odieux. Cette épithète de tyran barbare, idée inſéparable dans ſon eſprit de celle de la royauté, et qu'il applique, quand il peut, indirectement à ſon ſouverain, me rend ſes déclamations ſuſpectes de mauvaiſe foi. Voyons à préſent s'il connaît les choſes dont il parle, et s'il s'eſt donné la peine d'examiner l'état de la queſtion. D'où ſont venues ces dettes immenſes dont la France eſt chargée ? quelles cauſes les ont produites ? On ſait qu'une grande partie datent encore du règne de Louis XIV, contractées pendant la guerre de ſucceſſion, la plus juſte de toutes celles que ce monarque avait entrepriſes. Depuis, le duc d'Orléans, régent du royaume, ſe flatta de les acquitter au moyen du ſyſtème que Law lui propoſa ; mais en outrant ce ſyſtème, il bouleverſa le

royaume, et les dettes ne furent acquittées qu'en partie, et non entièrement éteintes. Après la mort du régent, et sous la sage administration du cardinal de Fleuri, le temps consolida quelques anciennes plaies du royaume; mais les guerres qui s'allumèrent depuis, obligèrent Louis XV d'en contracter de nouvelles. La bonne foi, le soutien du crédit public veulent que ces dettes s'acquittent, ou qu'au moins le gouvernement en paye exactement les intérêts. Les revenus ordinaires de l'Etat étant couchés sur le tableau des dépenses courantes, d'où le roi prendrait-il les sommes nécessaires pour payer les intérêts, et pour amortir ces dettes, s'il ne les recevait de ses peuples ? Et comme un long usage de ce pays a introduit que les perceptions de certaines fermes, et de nouveaux impôts, passassent par les mains des traitans, le roi se trouve en quelque façon nécessité de se servir de leur ministère. On ne nie point que dans la finance ce nombre de commis et d'employés, peut-être trop multiplié, ne commette des concussions, des brigandages, et que le peuple n'ait quelquefois raison de se plaindre de la dureté de leurs exactions; mais le moyen de l'empêcher dans un royaume aussi vaste que la France? Plus une monarchie est grande, plus il y règnera d'abus; quand même on proportionnerait le nombre des surveillans à celui des exacteurs, ces commis, par des ruses et des artifices nouveaux, parviendraient encore à tromper les yeux attentifs de ceux qui doivent les éclairer. Si les intentions de l'auteur avaient été pures, s'il avait bien connu la cause des dépenses ruineuses

pour l'Etat, il aurait averti modeſtement de mettre plus d'économie dans les dépenſes des guerres, d'abolir ces entrepreneurs qui s'enrichiſſent de gains illicites, tandis que l'Etat s'appauvrit, d'avoir l'œil à ce que des contrats pour des livraiſons ne ſoient pas portés, comme il eſt arrivé, au double de leur valeur : enfin il aurait pu inſinuer que de retrancher tout le ſuperflu des penſions et des dépenſes de la cour, ce ſerait un moyen d'alléger le fardeau des impôts, digne de l'attention d'un bon prince. S'il avait pris un ton modeſte, ſes avis auraient pu faire impreſſion ; mais les injures irritent, et ne perſuadent perſonne. Qu'il propoſe donc des expédiens, s'il en ſait, d'acquitter les dettes, ſans bleſſer la foi publique, et ſans fouler les ſujets, et je lui réponds qu'auſſitôt il ſera nommé contrôleur général des finances.

Un vrai philoſophe aurait examiné impartialement, ſi ces armées nombreuſes, entretenues pendant la paix, ſi ces guerres ſi coûteuſes, comme elles le ſont aujourd'hui, ſont plus ou moins avantageuſes que l'uſage ancien d'armer à la hâte des payſans, quand un voiſin paraiſſait à craindre ; d'entretenir cette milice par la rapine et par le brigandage, ſans lui aſſigner de paye régulière ; et de la licencier à la paix. L'unique avantage qu'avaient les anciens, conſiſtait en ce que le militaire ne leur coûtait rien en temps de paix : mais quand le tocſin ſonnait, tout citoyen devenait ſoldat ; au lieu qu'à préſent, les conditions étant ſéparées, le cultivateur, le manufacturier continuent chacun leurs ouvrages ſans interruption, pendant que la

l'Essai des Préjugés. Le style m'en a paru ennuyeux, parce que c'est toujours une déclamation monotone, où les mêmes idées répétées se représentent trop souvent sous la même forme. Parmi ce chaos j'ai cependant trouvé quelques morceaux de détail supérieurs. Au reste, pour faire de cet ouvrage un livre utile, il faudrait en rayer les répétitions, les *concetti*, les faux raisonnemens, les ignorances, et les injures : ce qui le réduiroit au quart de son volume. Qu'ai-je donc appris par cette lecture ? Quelle vérité l'auteur m'a-t-il enseignée ? Que tous les ecclésiastiques sont des monstres à lapider ; que le roi de France est un tyran barbare, ses ministres d'archi-coquins, ses courtisans des fripons lâches et rampans au pied du trône, les grands du royaume des ignorans pétris d'arrogance ; (ah, qu'il en excepte au moins le duc de Nivernois) ! que les maréchaux et les officiers français sont des bourreaux mercenaires, les juges d'infames prévaricateurs, les financiers des Cartouches et des Mandrins, les historiens des corrupteurs de princes, les poëtes des empoisonneurs publics ; et qu'il n'y a de sage, de louable, de digne d'estime dans tout le royaume que l'auteur et ses amis, qui se sont revêtus du titre de philosophes.

Je regrette le temps que j'ai perdu à lire cet ouvrage, et celui que je perds encore à vous en faire le recensement.

A Londres, ce 2 avril 1770.

SUR

L'ÉDUCATION.

LETTRE

d'un Génevois à monsieur BURLAMAQUI, *professeur à Genève,*

APRÈS vous avoir exposé tout ce qui regarde le gouvernement de ce pays-ci, je croyais avoir satisfait amplement à votre curiosité; mais je me suis trompé. Vous trouvez que la matière n'est pas épuisée, vous considérez l'éducation de la jeunesse comme un des objets les plus importans d'un bon gouvernement, et vous voulez être instruit des attentions qu'on y porte dans l'Etat où je suis. Cette question que vous me faites en peu de mots, vous attirera une réponse qui passera les bornes d'une lettre ordinaire, par les discussions indispensables dans lesquelles elle m'entraîne. J'aime à considérer cette jeunesse, qui s'élève sous nos yeux; c'est la génération future qui est confiée à l'inspection de la race présente, c'est un nouveau genre humain qui s'achemine pour remplacer celui qui existe, ce sont les espérances et les forces de l'Etat renaissantes qui, bien dirigées perpétueront sa splendeur et sa gloire. Je pense bien, comme vous, qu'un prince

sage doit mettre toute son application à former dans ses Etats des citoyens utiles et vertueux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai examiné l'éducation qu'on donne à la jeunesse dans les différens Etats de l'Europe. Cette foule de grands hommes qu'ont produits la république des Grecs et la république romaine, m'ont prévenu en faveur de la discipline des anciens, et je me suis convaincu qu'en suivant leur méthode, on formerait une nation qui aurait plus de mœurs et de vertu qu'on n'en trouve dans nos peuples modernes. L'éducation qu'on donne à la noblesse est certainement repréhensible d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans ce pays-ci elle en reçoit la première teinture dans la maison paternelle, la seconde dans les académies et les universités, la troisième elle se la donne elle-même, parce qu'on l'émancipe trop tôt; et c'est la plus mauvaise. Dans la maison paternelle, l'amour aveugle des parens nuit à la correction nécessaire de leurs enfans; les mères surtout, (ce qui soit dit en passant) gouvernant assez despotiquement leurs maris, ne connaissent pour tout principe d'éducation qu'une indulgence sans bornes. On abandonne les enfans entre les mains des domestiques, qui les flattent, qui les corrompent en leur inspirant des maximes pernicieuses, maximes qui ne germent que trop par les profondes impressions qu'elles font sur des cerveaux encore tendres. Le Mentor qu'on leur choisit, est d'ordinaire ou un candidat en théologie ou un apprenti jurisconsulte, espèce de gens qui auraient le plus grand besoin d'être morigénés eux-mêmes. Sous ces habiles docteurs le jeune Télémaque apprend son

catéchisme, le latin, à toute force un peu de géographie, la langue française par l'usage. Père et mère applaudissent au chef-d'œuvre qu'ils ont mis au monde, et de crainte que le chagrin ne flétrisse la santé de ce phénix, personne n'ose le reprendre. A dix ou douze ans le jeune seigneur est envoyé à l'académie. Il y en a plusieurs ici, comme le Joachim, la nouvelle académie de Berlin, celle du dôme de Brandebourg et celle de Cloître-Bergue près de Magdebourg; elles sont fournies de professeurs habiles. Le seul reproche qu'on puisse leur faire, est peut-être, qu'ils s'appliquent uniquement à remplir la mémoire de leurs élèves, qu'ils ne les accoutument pas à penser par eux-mêmes, qu'on n'exerce pas d'assez bonne heure leur jugement, qu'on néglige de leur élever l'ame, et de leur inspirer des sentimens nobles et vertueux.

Le jeune homme n'a pas mis le pied au-delà du seuil de l'académie, qu'il oublie tout ce qu'il avait appris, parce qu'il ne s'est proposé que de réciter sa leçon par cœur à son pédagogue, et que n'en ayant plus besoin, les traces en sont effacées par des idées nouvelles et par l'oubli. Ce temps perdu dans le collége, je l'attribue au vice de l'éducation plutôt qu'à la légéreté de la jeunesse. Pourquoi ne fait-on pas comprendre à l'élève que la gêne que l'étude lui impose tournera à son plus grand avantage? pourquoi n'exerce-t-on pas son jugement, non pas en lui apprenant simplement la dialectique, mais en le fesant raisonner lui-même? Ce serait le moyen de lui faire concevoir qu'il lui est utile de ne pas oublier ce qu'il vient d'apprendre.

Au sortir de l'académie, les pères envoient leurs enfans à l'université, ou bien ils les placent dans l'armée, ou ils leur font obtenir des emplois civils, ou ils les relèguent dans leurs terres. Les universités de Halle et de Francfort sur l'Oder sont celles où ils vont perfectionner leurs études; elles sont composées d'aussi bons professeurs que le temps puisse en produire. On s'aperçoit cependant avec regret, que l'étude des langues grecque et latine n'y est plus autant en vogue qu'autrefois. Il semble que ces bons Germains, dégoûtés de la profonde érudition dont ils étaient en possession autrefois, veuillent à présent parvenir à la réputation à aussi peu de frais que possible; ils ont l'exemple d'une nation voisine, qui se contente d'être aimable, et ils deviendront incessamment superficiels. La vie que les étudians menaient autrefois aux universités, était un objet de scandale public. Ces lieux, qui doivent se considérer comme le sanctuaire des Muses, étaient l'école des vices et du libertinage; des bretteurs à office y fesaient le métier de gladiateurs; la jeunesse y passait sa vie dans le désordre, dans les excès; elle y apprenait tout ce qu'elle aurait dû ignorer à jamais, et ignorait ce qu'elle aurais dû y apprendre. L'abus de ces désordres alla au point, qu'il y eut des étudians de tués; cela réveilla le gouvernement de sa léthargie, et il fut assez éclairé pour refréner cette licence et pour ramener les choses au but de leur institution; depuis, les pères peuvent envoyer leurs enfans à l'université avec la juste confiance qu'ils pourront s'y instruire, et sans appréhender que leurs mœurs ne se pervertissent.

Cet abus réformé, il en reste encore bien d'autres qui mériteraient une égale correction. L'intérêt et la paresse des professeurs empêchent que les connaissances ne se répandent aussi abondamment qu'il serait à souhaiter; ils se contentent de satisfaire à leur devoir le plus mincement qu'ils peuvent, ils font leurs cours, et voilà tout. Si les étudians exigent d'eux des leçons particulières, ce n'est qu'à un prix exorbitant qu'ils les obtiennent; ce qui empêche ceux qui ne sont pas riches de profiter d'une fondation publique destinée à l'instruction de tous ceux que le besoin des connaissances y attire. Autre défaut. La jeunesse ne compose jamais elle-même ses discours, ses thèses et ses disputes; c'est quelque répétiteur qui les fait, et un étudiant avec de la mémoire, souvent sans talens, y recueille à peu de frais des applaudissemens. N'est-ce pas encourager les jeunes gens à la fainéantise, que de leur apprendre à ne rien faire? Il faut au jeune homme une éducation laborieuse; qu'il compose, qu'on le corrige, qu'il rechange son ouvrage et qu'à force de le lui faire retravailler, on l'accoutume à penser avec justesse et à s'énoncer avec exactitude. Pendant qu'on exerce la mémoire de la jeunesse, son jugement se rouille; on accumule ses connaissances, mais elle manque du discernement nécessaire qui les rendrait utiles. Un défaut encore, c'est le mauvais choix des auteurs qu'on explique. En médecine il est juste que l'on commence par Hippocrate et Galien, que l'on suive l'histoire de cette science (si c'en est une) jusqu'à nos jours; mais au

lieu d'adopter, ou le système de Hoffmann ou celui de quelque médecin obscur., pourquoi ne point commenter les excellens ouvrages de Boerhaave, qui semble avoir poussé les connaissances humaines sur le sujet des maladies et des remèdes aussi loin que peut aller la portée de notre intelligence? Il en est de même de l'astronomie et de la géométrie. Il est utile de parcourir tous les systèmes depuis celui de Ptolomée jusqu'à celui de Newton; mais le bon sens veut qu'on s'arrête à ce dernier, qui est le plus perfectionné, et le plus purgé d'erreurs. Halle a possédé dans les temps précédens un grand homme, fait pour enseigner la philosophie. Vous devinez que c'est du célèbre Thomasius dont je parle; on n'a qu'à suivre sa méthode et qu'à l'enseigner de même. D'ailleurs, les universités n'ont pas épuré la philosophie, autant qu'on le pense, de la rouille du pédantisme. On n'enseigne plus à la vérité les quiddités d'Aristote, ni les universaux *a parte rei*; doctissimus, sapientissimus Wolfius a remplacé de nos jours cet ancien héros de l'école, et l'on substitue aux formes substantielles les monades et l'harmonie préétablie, système aussi absurde et aussi inintelligible que celui qu'on a abandonné. Ni plus ni moins, les professeurs répètent ce galimatias, parce qu'ils s'en sont rendus les termes familiers et parce que c'est la coutume d'être Wolfien. Je me trouvai un jour dans la compagnie d'un de ces philosophes les plus entêtés des monades; j'osai lui demander humblement s'il n'avait jamais jeté un coup d'œil sur les ouvrages de Locke? J'ai tout lu, reprit-il brusquement. Je sais, Monsieur, lui

dis-je, que vous êtes payé pour ne rien ignorer, mais que pensez-vous de ce Locke? C'est un Anglais, répondit-il sèchement. Tout Anglais qu'il est, ajoutai-je, il me paraît bien sage; il ne quitte jamais le fil de l'expérience pour se conduire dans les ténèbres de la métaphysique; il est prudent, il est intelligible, ce qui est un grand mérite pour un métaphysicien, et je crois au fond qu'il pourrait bien avoir raison. A ces paroles le rouge monta au visage de mon professeur; une colère très-peu philosophique se manifesta dans son regard et par ses gestes, et il me soutint d'une voix plus animée qu'à l'ordinaire, qu'ainsi que chaque pays avait son climat différent, chaque Etat devait avoir son philosophe national. Je repartis que la vérité était de tout pays et qu'il serait à souhaiter qu'il nous en vînt beaucoup, dût-elle passer pour contrebande aux universités. Au reste la partie de la géométrie n'est pas aussi cultivée en Allemagne que dans les autres pays de l'Europe. On prétend que les Germains n'ont point de têtes géométriques, ce qui certainement est faux, les noms de Leibnitz et de Copernic prouvant le contraire. La cause en est, ce même semble, que cette science manque d'encouragement, et sur-tout de professeurs assez habiles pour l'enseigner.

Je reviens à présent à la jeune noblesse, que nous avons quitté au sortir des académies et des universités. C'est le moment où les parens décident du parti que leurs enfans doivent prendre; pour l'ordinaire le hasard détermine ce choix. La plupart de ces jeunes seigneurs craignent l'état militaire, parce

qu'il eſt dans ce pays une véritable école de mœurs, on ne paſſe rien aux jeunes officiers, on les oblige d'avoir une conduite ſage, réglée et décente, ils ſont éclairés de près, ils ont des ſurveillans qui ne les épargnent pas; s'ils ſont incorrigibles, à quelque appui qu'ils tiennent d'ailleurs, on les oblige à quitter, et dès-lors il n'y a plus pour eux de conſidération à attendre. C'eſt préciſément ce qui leur répugne, car ils voudraient à l'ombre d'un grand nom ſe livrer ſans contrainte aux caprices de leur fantaiſie et au dérèglement de leurs mœurs; d'où il arrive que peu d'enfans des premières maiſons ſervent dans les armées. Le corps des cadets y ſupplée; cette pépinière eſt confiée aux ſoins d'un officier d'un grand mérite, qui fait conſiſter le bonheur de ſa vie à former cette jeuneſſe, en préſidant à ſon éducation, en lui élevant l'ame, en lui inculquant des principes de vertu. et en s'efforçant de la rendre utile à la patrie. Cet établiſſement étant deſtiné pour la pauvre nobleſſe, les premières familles n'y placent pas leurs enfans. Si le père fait entrer ſon fils dans les finances ou dans la juſtice, dès ce moment il le perd de vue, il eſt abandonné à lui-même et le haſard décide du pli qu'il prendra. Souvent au ſortir des univerſités on établit l'héritier ſur ſes terres, où tout ce qu'il a pu apprendre lui devient autant qu'inutile. Voilà en gros la marche qu'on tient pour l'éducation de la jeuneſſe. Voici le mal qui en réſulte. La molleſſe de cette première éducation rend les jeunes gens efféminés, commodes, pareſſeux et lâches. Au lieu de reſſembler à la race des anciens Germains, on les prendrait pour

une

une colonie de Sybaris tranſplantée dans cette contrée; ils croupiſſent dans l'oiſiveté et dans la fainéantiſe; ils penſent qu'ils ne ſont au monde que pour avoir du plaiſir et des commodités, et que des hommes comme eux ſont diſpenſés du devoir d'être utiles à la ſociété; de-là ces écarts, ces folies, ces dettes qu'ils contractent, ces débauches, ces prodigalités qui ont ruiné dans ce pays tant de familles opulentes. J'avoue que ces défauts tiennent autant à l'âge qu'à l'éducation; je conviens que la jeuneſſe ſe reſſemble par-tout à quelques nuances près, et que, dans cet âge où les paſſions ſont les plus vives, la raiſon n'eſt pas toujours la plus forte. Cependant je ſuis perſuadé que par une diſcipline ſage, plus mâle, et quand il en eſt beſoin plus ſévère, on arrêterait bien des fils de famille au bord de l'abyme où ils vont ſe précipiter. Le déréglement de leurs mœurs tire d'autant plus à conſéquence dans ce pays-ci, que le droit de primogéniture n'y eſt point établi comme en Autriche et dans les autres provinces de l'impératrice-reine; il ne faut qu'un mauvais ſujet dans une famille pour qu'elle tombe en décadence et dans la miſère. Des exemples auſſi frappans devraient, ce me ſemble, redoubler l'attention des pères pour la correction de leurs enfans, afin de les rendre capables de ſoutenir le luſtre de leurs ancêtres, de devenir des ſujets utiles à leur patrie et dignes de s'attirer une conſidération perſonnelle. On croit communément avoir bien pourvu à ſa ſucceſſion, en accumulant des richeſſes pour ſes enfans, en leur feſant des établiſſemens, en leur procurant des emplois:

ce font fans doute des foins dignes de bons parens, mais il ne faut point s'y borner ; le point principal eft de former leurs mœurs et de mûrir leur jugement de bonne heure. J'ai fouvent été fur le point de m'écrier : Pères de famille, aimez vos enfans, on vous y convie, mais d'un amour raifonnable qui fe dirige vers leur véritable bien! Regardez ces jeunes créatures que vous avez vu naître, comme un dépôt facré que la Providence vous a confié; votre raifon doit leur fervir d'appui dans la débilité de leur âge et dans leurs faibles. Ils ne connaiffent point le monde; vous le connaiffez ; c'eft donc à vous à les former tels que le demande leur propre avantage, le bien de votre famille et celui de la fociété. Je le répète, formez donc leurs mœurs, inculquez-leur des fentimens vertueux, élevez leur ame, rendez-les laborieux, cultivez foigneufement leur raifon; qu'ils réfléchiffent fur leurs démarches, qu'ils foient fages, circonfpects, qu'ils aiment la frugalité et la fimplicité. Confiez alors en mourant votre héritage à leurs bonnes mœurs; il fera bien adminiftré, et votre famille fe foutiendra dans fon luftre; finon la diffipation et les dérèglemens commenceront au moment de votre mort, et fi vous pouviez reffufciter dans trente ans, vous trouveriez vos beaux établiffemens poffédés par des mains étrangères. J'en reviens toujours aux lois des Grecs et des Romains. Je crois qu'il faudrait établir, à leur exemple, qu'on n'émancipât les fils qu'à l'âge de vingt-fix ans, que les pères fuffent en quelque manière refponfables de leur conduite. Sans doute qu'alors on n'abandon-

nerait pas la jeunesse à la compagnie pernicieuse des domestiques; sans doute qu'on ferait un choix plus éclairé des maîtres et des gouverneurs qu'on leur donnerait, auxquels on confie tout ce qu'on a de plus précieux. Sans doute que le père même corrigerait son fils, et le punirait au besoin, pour étouffer des vices naissans. Ajoutez à ceci quelques réformes nécessaires dans les académies et dans les universités, pour qu'en remplissant la mémoire de la jeunesse, on ne néglige pas la partie du raisonnement, qui est la principale; qu'au sortir des études les pères aient l'œil à ce que leurs enfans ne se corrompent pas par la fréquentation de mauvaises compagnies, parce que les premiers exemples soit bons ou mauvais font une impression si forte sur la jeunesse, qu'ils déterminent souvent invariablement son caractère. C'est un des grands écueils dont il faut la garantir. De-là viennent l'esprit d'inapplication, la débauche, le jeu et tous les vices. Les devoirs des pères s'étendent encore plus loin; je crois qu'ils devraient employer davantage leur discernement pour apprécier au juste les talens de leurs fils, afin de les destiner à ce que demande leur génie. Quelques connaissances qu'ils aient acquises, ils n'en sauraient trop avoir, quel que soit le parti qu'ils embrassent; le métier des armes en exige de très-étendues. C'est un discours ridicule et impertinent qui est dans la bouche de bien des gens: Mon fils ne veut pas étudier, il sera toujours bon pour en faire un soldat. Oui, un fantassin, mais non un officier propre à se pousser aux premiers emplois, seul but cependant auquel il doit tendre. Il arrive

encore que l'impatience et l'ardeur des pères donne lieu à un autre inconvénient; ils désirent pour leurs enfans des fortunes trop rapides, ils veulent qu'ils passent de plain pied des grades subalternes aux plus élevés, avant que l'âge ait amené leur capacité et mûri leur raison.

La justice, les finances, la politique, le militaire, honorent sans doute une naissance illustre, mais tout serait perdu dans un Etat, si la naissance devait l'emporter sur le mérite; principe aussi erroné, aussi absurde, qu'un gouvernement, qui l'adopterait, en éprouverait de funestes conséquences. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait des exceptions à la règle et qu'il ne se trouve des sujets prématurés, dont le mérite et les talens sollicitent en leur faveur; il serait seulement à souhaiter que les exemples en fussent plus communs. Enfin, je suis persuadé qu'on fait des hommes ce que l'on veut. Il est constant que les Grecs et les Romains ont produit une foule de grands hommes en tout genre, et qu'ils en étaient redevables à cette éducation mâle que leurs lois avaient établie. Et si ces exemples paraissent trop surannés, considérons les travaux du czar Pierre I, qui parvint à policer une nation entièrement barbare, pourquoi ne corrigerait-on donc pas chez un peuple civilisé quelques vices de l'éducation ? On croit faussement que les arts et les sciences amollissent les mœurs. Tout ce qui éclaire l'esprit, tout ce qui étend la sphère de ses connaissances, élève l'ame, au lieu de la dégrader; mais ce n'est pas le cas de ce pays-ci; plût à Dieu que les sciences y fussent plus aimées ! C'est la méthode d'élever qui est

défectueuse: qu'on la corrige, et l'on verra renaître les mœurs, les vertus et les talens. Cette jeunesse efféminée m'a souvent fait penser à ce que dirait Arminius, ce fier défenseur de la Germanie, s'il voyait la génération des Suèves et des Sennons dégénérée, abâtardie et avilie; mais que ne dirait pas le grand électeur Frédéric-Guillaume, lui qui, chef d'une nation mâle, chassa avec des hommes les Suédois de ses Etats, qu'ils dévastaient? Que sont devenues ces familles si célèbres de son temps et quels sont leurs rejetons? Mais que deviendront celles qui fleurissent de nos jours? Quiconque est père, doit faire de pareilles réflexions, pour s'encourager à remplir tout ce qu'il doit à la postérité.

J'en viens à présent au sexe féminin, qui influe si prodigieusement sur l'autre. On distingue ici les femmes d'un certain âge par l'éducation supérieure qu'elles ont reçue, de celles qui sont récemment entrées dans le grand monde; celles-là ont des connaissances, de l'agrément dans l'esprit et une gaieté toujours décente. Ce contraste me parut si frappant, que j'en demandai la raison à un de mes amis: Autrefois, me dit-il, il y avait quelques femmes à talens, qui recevaient chez elles en pension des filles de qualité; tout le monde s'empressait d'y placer ses enfans. C'est dans ces établissemens que ces dames auxquelles vous applaudissez, ont été élevées. Ces écoles ont cessé à la mort de celles qui les avaient instituées, personne ne les a remplacées; ce qui oblige chaque particulier d'élever ses enfans chez soi. La plupart des méthodes que

l'on suit, sont répréhensibles. On ne se donne pas la peine de cultiver l'esprit des filles, on les laisse sans connaissances, sans même leur inspirer des sentimens de vertu et d'honneur. L'éducation commune roule sur les grâces extérieures, sur l'air, sur l'ajustement; ajoutez à cela une légère teinture de musique, l'érudition de quelques comédies ou de quelques romans, la danse, le jeu, et vous aurez un abrégé de toutes les connaissances du sexe. Je vous avoue que je fus surpris que des gens de la première condition élevassent leurs enfans comme des filles de théâtre; elles semblent mendier les regards du public, elles se contentent de plaire et ne paraissent pas rechercher l'estime et la considération. Quoi! leur destination n'est-elle pas de devenir mères de famille? Ne devrait-on pas diriger toute leur instruction vers ce but, leur inspirer de bonne heure de l'horreur pour tout ce qui les déshonore, leur faire connaître les avantages de la sagesse, qui sont solides et durables, au lieu que ceux de la beauté se passent et se fanent? Ne faudrait-il pas les rendre capables de former avec le temps leurs enfans aux bonnes mœurs? et comment le prétendre d'elles, si elles n'en ont point elles-mêmes, si le goût de l'oisiveté, de la frivolité, du luxe, de la dépense, et si des scandales publics les empêchent de donner un bon exemple à leur famille? Je vous avoue que la négligence des pères de famille me paraît impardonnable; si leurs enfans se perdent, ils en sont la cause. On regarde avec indulgence les Circassiens, parce qu'ils sont barbares, qui élèvent leurs filles à tous les manéges de la coquetterie et

de la volupté, pour les vendre ensuite plus chèrement au sérail de Constantinople; c'est un trafic d'esclaves. Mais que chez un peuple libre et policé, la première noblesse semble se conformer à cet usage, qu'elle se respecte assez peu pour mépriser le blâme qu'attirera sur la famille la conduite d'une fille sans mœurs et sans vertu, c'est ce que la postérité la plus reculée leur reprochera éternellement. Allons au fait. Le déréglement des femmes prend sa source plutôt dans la vie oisive qu'elles mènent, que dans l'ardeur de leur tempérament; passer deux ou trois heures devant le miroir, à méditer, à raffiner sur leur ajustement, à admirer leurs charmes; passer toute l'après-dînée à médire, ensuite au spectacle, le soir au jeu; puis le souper et encore le jeu! est-ce avoir le temps de faire un retour sur soi-même, et l'ennui de cette vie molle et oiseuse ne les incite-t-il pas à recourir à des plaisirs d'un autre genre, ne fût-ce que pour la variété, pour éprouver un sentiment nouveau? Occuper les hommes, c'est les empêcher d'être vicieux. La vie de la campagne, simple, rustique et laborieuse, est plus innocente que celle qu'un tas de fainéans mènent dans les grandes villes. C'est une ancienne maxime des généraux, que pour empêcher la licence, le désordre, les émeutes dans les camps, il faut donner de l'occupation au soldat. Les hommes se ressemblent tous. Si l'on n'est pas assez stupide pour voir du même œil la conduite dévergondée de ses proches, ou leurs mœurs pudiques et sages, qu'on leur apprenne à s'occuper eux-mêmes. Une fille peut s'amuser à des ouvrages de femme, à la musique, à la danse

même ; mais sur-tout qu'on s'applique à lui former l'esprit, à lui donner du goût pour les bons ouvrages, qu'on exerce son jugement, qu'on nourrisse sa raison par la lecture de choses solides, qu'elle ne rougisse point de s'instruire de l'économie ; il vaut bien mieux qu'elle règle les comptes de sa maison elle-même et qu'elle les tienne en ordre, que de contracter follement des dettes de tout côté, sans penser à restituer ce que la bonne foi de ses débiteurs lui a long-temps avancé. Je vous avoue que je me suis souvent indigné, en me représentant à quel point en Europe on méprise cette moitié de l'espèce humaine, jusqu'à négliger tout ce qui peut perfectionner sa raison. Nous voyons tant de femmes qui ne le cèdent pas aux hommes. Il est en notre siècle de grandes princesses, qui l'emportent de beaucoup sur celles des siècles précédens, il en est . . . . mais je n'ose les nommer, de crainte de leur déplaire en blessant leur extrême modestie, qui met le comble à leurs vertus et à leurs talens. Avec une éducation plus mâle, plus vigoureuse, ce sexe l'emporterait sur le nôtre ; il possède les charmes de la beauté, ceux de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ? Allons au fait. La société ne peut subsister sans les mariages légitimes qui la reproduisent et qui la rendent éternelle. Il faut donc soigner ces jeunes plantes qu'on forme pour devenir les souches de la postérité, de manière que le mâle et la femelle puissent remplir également les devoirs de chefs de famille. Il faut que la raison, l'esprit, les talens, les bonnes mœurs et la vertu servent également de base à cette éducation, afin

que ceux qui l'ont reçue, puiſſent la tranſmettre à ceux auxquels ils donneront la vie. Enfin, pour ne rien oublier de ce qui peut tenir à cette matière, je dois y ajouter l'abus de l'autorité paternelle, qui force quelquefois les filles à ſe ſoumettre au joug d'un mariage mal aſſorti. Le père ne conſulte que l'intérêt de ſa famille, et quelquefois il ne ſuit que ſon caprice pour le choix de ſon gendre, ou ce choix tombe ſur un richard, ſur un homme ſuranné, ou ſur quelque ſujet qui lui plaît. Il appelle ſa fille et lui dit: Mademoiſelle, j'ai réſolu de vous donner Monſieur un tel pour époux. Sa fille en gémiſſant lui répond: Mon père, votre volonté ſoit faite. Voilà deux perſonnes unies, de caractère, d'inclination, de mœurs incompatibles: le trouble entre dans ce nouveau ménage du jour que ce malheureux lien a été formé, et bientôt il eſt ſuivi de l'averſion, de la haine et du ſcandale. Voilà donc deux malheureux; le grand but du mariage eſt manqué. Monſieur et Madame ſe ſéparent, ils diſſipent leur bien dans le déſordre, ils tombent dans le mépris et finiſſent par la misère. Je reſpecte autant que perſonne l'autorité paternelle, et ne m'élève point contre elle; mais je voudrais que ceux qui l'ont en main n'en abuſaſſent pas, en contraignant leurs enfans à ſe marier, lorſqu'il ſe trouve une eſpèce d'antipathie entre les caractères et les âges: qu'ils choiſiſſent pour eux-mêmes ſelon leur fantaiſie, mais qu'ils conſultent leurs enfans quand il s'agit de s'engager pour toute la vie. Si cela ne rend pas tous les mariages meilleurs, c'eſt au moins ôter une excuſe à ceux qui rejettent les

désordres de leur conduite ſur la violence que leurs parens leur ont faite.

Voilà en gros, Monſieur, les obſervations que j'ai faites dans ce pays ſur les vices de l'éducation. Si vous me trouvez enthouſiaſte du bien public, je me glorifierai du défaut que vous me reprocherez. En exigeant beaucoup des hommes, on en obtient au moins quelque choſe. Vous qui avez une nombreuſe famille, ſage et prudent comme je vous connais, vous avez réfléchi ſur les devoirs que la condition de père vous impoſe, et vous trouverez dans vos penſées le germe de celles que je viens de développer. Dans le grand monde on ne ſe recueille guère, on ſe contente d'idées vagues, on réfléchit moins encore, on ſuit l'uſage et la tyrannie de la mode, qui s'étend juſques ſur l'éducation. Il ne faut donc point s'étonner ſi les ſuites et les conſéquences répondent aux principes erronés d'après leſquels on agit. Je m'indigne des peines qu'on ſe donne dans ce climat rigoureux, pour y faire proſpérer des ananas, des piſans et d'autres plantes exotiques, et du peu de ſoin qu'on ſe donne pour l'eſpèce humaine. On me dira tout ce qu'on voudra, mais un homme eſt plus précieux que tous les ananas de l'univers; c'eſt la plante qu'il faut cultiver, celle qui mérite tous nos ſoins et tous nos travaux, parce que c'eſt elle qui fait l'ornement et la gloire de la patrie.

Je ſuis etc.

DIALOGUE

DE MORALE

A L'USAGE

DE LA JEUNE NOBLESSE.

Demande.

QU'EST-CE que la vertu ?

Réponse.

C'est une heureuse disposition de l'esprit qui nous porte à remplir les devoirs de la société pour notre propre avantage.

D. En quoi consistent les devoirs de la société ?

R. Dans la soumission, dans la reconnaissance que nous devons à nos pères des soins qu'ils ont pris de notre éducation ; à les assister de tout notre pouvoir ; à leur rendre dans leur caducité, par notre tendre attachement, des services pareils à ceux qu'ils nous ont rendus dans notre enfance débile. Envers nos frères, la nature et le sang nous avertissent de la fidélité et de l'attachement que nous leur devons, comme participant à une même origine, étant unis avec eux par les liens les plus indissolubles de l'humanité. La qualité de père nous oblige d'élever nos enfans avec toute l'attention

possible, sur-tout d'avoir soin de leur éducation et de leurs mœurs, parce que la vertu et les connaissances sont d'un prix mille fois plus grand que tous les trésors accumulés qu'on pourrait leur laisser en héritage. La qualité de citoyen nous oblige à respecter la société en général, à considérer tous les hommes comme étant de la même espèce, à les regarder comme des compagnons, des frères que la nature nous a donnés, et à n'agir envers eux que de la manière dont nous voudrions qu'ils agissent avec nous. En qualité de membres de la patrie, nous devons employer tous nos talens pour lui être utiles; nous devons l'aimer sincèrement, parce que c'est notre mère commune; et si son avantage le demande, nous devons lui sacrifier nos biens et notre vie.

D. Voilà de beaux et de bons principes. Il s'agit à présent de voir comment vous conciliez ces devoirs de la société avec votre propre intérêt. Ce respect et cette soumission filiale que vous avez pour votre père, ne vous gênent-t-ils pas quand vous êtes obligé de céder à ses volontés?

R. Il n'est pas douteux que pour obéir je ne sois quelquefois obligé de me faire violence: mais puis-je être assez reconnaissant envers ceux qui m'ont donné le jour? Et mon intérêt ne demande-t-il pas que j'encourage, par mon exemple, mes enfans à m'imiter, en ayant une même soumission à mes volontés?

D. Il n'y a rien à répliquer à vos raisons, je ne vous dis donc plus rien sur ce sujet. Mais comment conserverez-vous l'union avec vos frères et sœurs,

si, comme il arrive souvent, des affaires de famille ou des discussions d'héritage vous divisent?

R. Croyez-vous donc les liens du sang assez faibles pour qu'ils ne l'emportent pas sur un intérêt passager? Si notre père a fait un testament, c'est à nous à souscrire à sa dernière volonté. S'il est mort sans tester, nous avons les lois, qui terminent nos différens. Ainsi rien ne peut m'apporter de préjudice important; et quand la fureur de l'envie et la rage de la chicane me posséderaient, ne sentirais-je pas que nous mangerions le fond de notre héritage par nos procès? Ainsi je m'accommoderais à l'amiable, et la discorde ne déchirerait pas notre famille.

D. Je veux croire que vous êtes assez sage pour ne pas donner lieu, par votre faute, aux mésintelligences de votre famille: cependant le tort peut venir de la part de vos frères et de vos sœurs, ils peuvent avoir de mauvais procédés envers vous, ils peuvent vous envier, parler de vous en termes déshonnêtes, vous causer des désagrémens, peut-être même travailler à votre ruine. Comment concilierez-vous alors la rigidité de votre devoir avec l'intérêt de votre bonheur?

R. Dès que j'aurais calmé les premiers momens d'indignation que leur conduite m'aurait inspirés, je me ferais gloire d'être plutôt l'offensé que l'offenseur: ensuite je leur parlerais, je leur dirais que respectant en eux le sang que mon père et ma mère leur ont transmis, il me serait impossible d'agir envers eux comme envers des ennemis déclarés, mais que je prendrais mes précautions pour les empêcher de me nuire. Ce procédé généreux pour-

rait les ramener à la raiſon; ſi cela n'arrivait pas, j'aurais du moins la conſolation de n'avoir aucun reproche à me faire; et comme un pareil procédé doit s'attirer l'applaudiſſement des ſages, je me trouverais ſuffiſamment récompenſé.

D. A quoi vous ſervirait cette généroſité?

R. A conſerver ce que j'ai de plus précieux au monde, une réputation ſans tache, ſur laquelle je fonde tout mon bonheur.

D. Quel bonheur peut-il y avoir dans l'opinion que les hommes ont de vous?

R. Ce n'eſt pas ſur les opinions des autres que je me fonde, mais ſur la ſatisfaction ineffable que j'éprouve en me trouvant digne d'un être raiſonnable, humain et bienfeſant.

D. Vous diſiez auparavant que ſi vous aviez des enfans, vous auriez plus ſoin de les rendre vertueux que de leur amaſſer des richeſſes. Pourquoi penſez-vous ſi peu à établir leur fortune?

R. Parce que les richeſſes n'ont aucun prix par elles-mêmes, et n'en acquièrent que par le bon uſage qu'on en fait. Or ſi je cultive les talens de mes enfans, ſi je les forme aux bonnes mœurs, leur mérite perſonnel fera leur fortune. Au lieu que ſi je ne veillais pas à leur éducation, quelque grands que fuſſent les biens que je pourrais leur laiſſer, ils les diſſiperaient bien vîte. D'ailleurs, je ſouhaite qu'on eſtime en mes enfans leur caractère, leur cœur, leurs talens, leurs connaiſſances, et non leurs richeſſes.

D. Cela doit être très-utile à la ſociété; mais quant à vous, quel avantage en retirerez-vous?

R. Un très-grand ; parce que mes enfans bien morigénés deviendront la consolation de ma vieillesse, qu'ils ne déshonoreront ni mon nom ni leurs ancêtres par leur mauvaise conduite, et qu'étant prudens et sages, le bien que je pourrai leur laisser, sera, à l'aide de leurs talens, suffisant pour les faire subsister honorablement.

D. Vous ne croyez donc pas qu'une origine noble, et d'illustres ancêtres dispensent leur postérité d'avoir du mérite ?

R. Bien loin de-là, c'est un encouragement pour les surpasser, parce qu'il n'y a rien de plus honteux que d'abâtardir sa race. Dans ce cas, l'éclat des aïeux, loin d'illustrer leurs descendans, ne sert qu'à éclairer leur infamie.

D. Il faut vous demander de même des éclaircissemens touchant ce que vous avez avancé de vos devoirs à l'égard de la société. Vous dites qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; cela est bien vague ; je voudrais que vous me détaillassiez ce que vous entendez par ces paroles.

R. Cela n'est pas difficile. Je n'aurai qu'à parcourir tout ce qui me fait de la peine, et tout ce qui m'est agréable. 1) Je serais fâché qu'on m'enlevât mes possessions ; donc je ne dois déposséder personne. 2) Je ressentirais une peine infinie si l'on me débauchait ma femme ; je ne dois donc pas souiller la couche d'un autre. 3) Je déteste ceux qui me manquent de parole, ou qui se parjurent ; je dois donc fidellement observer ma foi et mes sermens. 4) J'abhorre ceux qui me diffament ; je

ne dois donc calomnier perſonne. 5) Aucun particulier n'a de droit ſur ma vie ; je n'ai donc pas le droit de l'ôter à qui que ce ſoit. 6) Ceux qui me témoignent de l'ingratitude m'indignent ; comment ſerais-je donc ingràt envers mes bienfaiteurs? 7) Si j'aime le repos, je n'irai pas troubler la tranquillité d'un autre. 8) Si j'aime à être ſecouru dans mes beſoins, je ne refuſerai pas mon aſſiſtance à ceux qui me la demandent, parce que je ſens le plaiſir qu'on éprouve à rencontrer une ame bienfeſante, un cœur ſerviable, qui, compatiſſant aux maux de l'humanité, défend, aſſiſte, et ſauve les malheureux.

D. Je vois que vous faites toutes ces choſes pour la ſociété ; mais que vous en revient-il à vous-même ?

R. La douce ſatisfaction de me trouver tel que je déſire d'être, digne de mériter des amis, digne de l'eſtime de mes concitoyens, digne de mes propres applaudiſſemens.

D. En vous conduiſant de la ſorte, ne ſacrifiez-vous pas vous-même toutes vos paſſions ?

R. Je ne leur abandonne pas le frein ; et ſi je les réprime, c'eſt pour mon propre avantage, pour maintenir les lois qui protégent le faible contre les attentats du fort, pour ſoutenir ma réputation, et pour ne point encourir les punitions que ces lois infligent aux tranſgreſſeurs.

D. Il eſt vrai que les lois puniſſent les crimes publics ; mais combien de mauvaiſes actions, enveloppées de ténèbres, ſe cachent à l'œil pénétrant de Thémis ! Pourquoi ne ſeriez-vous pas du nombre

de

de ces heureux coupables qui jouissent de leurs forfaits à l'ombre de l'impunité? Si donc il se présentait une façon furtive de vous enrichir, la laisseriez-vous échapper ?

R. Si par des voies innocentes je pouvais faire des acquisitions, sans doute que je ne les négligerais pas; mais si c'était par des moyens mal-honnêtes, j'y renoncerais sur le champ.

D. Pourquoi ?

R. Parce qu'il n'y a rien de si caché qui ne parvienne au jour; le temps découvre tôt ou tard la vérité. Je posséderais en tremblant des biens mal acquis, je passerais ma vie dans la cruelle attente du moment qui me déshonorerait à jamais devant le public, en découvrant ma turpitude.

D. Cependant la morale du grand monde est bien relâchée; et si l'on voulait examiner à quel droit chacun possède ses biens, que d'injustices, que de fraudes, que de mauvaise foi l'on découvrirait! Ces exemples ne vous encourageraient-ils pas à les imiter?

R. Ces exemples me feraient gémir sur la perversité des hommes. Et comme ni bossu ni aveugle ne me donne envie de l'être à leur exemple, je crois de même qu'il est indigne d'une ame vertueuse de se dégrader au point de se modeler sur le vice.

D. Il y a cependant des crimes cachés.

R. J'en conviens; mais les criminels ne sont pas heureux; ils sont tourmentés, comme je vous l'ai dit, par la crainte d'être découverts, et par les plus violens remords. Ils sentent qu'ils jouent un

rôle imposteur, qu'ils couvrent leur scélératesse du masque de la vertu: leur cœur rejette la fausse estime dont ils jouissent, et ils se condamnent eux-mêmes, en secret, au dernier mépris qu'ils méritent.

D. C'est à savoir, si vous étiez dans ce cas, si vous feriez ces réflexions.

R. Pourrais-je étouffer la voix de la conscience et celle des remords vengeurs? Cette conscience est comme un miroir; quand nos passions sont calmes, elle nous représente toutes nos difformités; je m'y suis vu innocent, et je m'y verrais coupable! hélas, je deviendrais à mes propres yeux un objet d'horreur! Non, je ne m'exposerai jamais, de ma propre volonté, à cette humiliation, à cette douleur, à ce tourment.

D. Il y a cependant des concussions et des rapines que la guerre semble autoriser.

R. La guerre est un métier de gens d'honneur, quand les citoyens exposent leurs jours pour le service de leur patrie. Mais si l'intérêt s'en mêle, ce noble métier dégénère en pur brigandage.

D. Hé bien, si vous n'êtes point intéressé, au moins aurez-vous de l'ambition; vous voudrez vous pousser, et commander à vos semblables.

R. Je distingue beaucoup l'ambition de l'émulation. Souvent cette première passion donne dans des excès, et touche de près au vice; mais l'émulation est une vertu qu'il faut rechercher; elle nous porte, sans jalousie, à surpasser nos concurrens, en nous acquittant mieux de nos devoirs qu'ils ne font; elle est l'ame des plus belles actions, tant militaires que civiles; elle désire de briller, mais elle ne veut

devoir son élévation qu'à la seule vertu jointe à la supériorité des talens.

D. Mais si, en rendant un mauvais office à quelqu'un, c'était le moyen de parvenir à un poste éminent, ne trouveriez-vous pas cet expédient plus court?

R. Le poste pourrait tenter ma cupidité, j'en conviens; toutefois je ne consentirais jamais à devenir assassin pour y parvenir.

D. Qu'appelez-vous devenir assassin?

R. Tuer un homme est pour le mort un moindre mal que de le diffamer: l'assassinet avec le poignard ou avec la langue, c'est la même chose.

D. Vous ne calomnierez donc personne. Cependant, sans être assassin, il peut arriver que vous tuïez quelqu'un; non que je vous soupçonne de commettre un meurtre de sang-froid: mais si quelqu'un de vos égaux se déclare votre ennemi et vous persécute, si quelque brutal vous insulte et vous déshonore, la colère vous emportera, et la douceur de la vengeance vous incitera à commettre quelque action violente.

R. Cela ne se devrait pas, mais je suis homme: né avec des passions vives, j'aurais sans doute un combat bien fort à livrer pour réprimer la première impulsion de la colère; je devrais toutefois la vaincre. C'est aux lois à venger les offenses que reçoivent les particuliers; aucun individu n'a le droit de punir ceux qui l'outragent: mais si par malheur un premier mouvement l'emportait sur ma raison, j'en aurais des regrets pour la vie.

D. Comment conciliérez-vous cette conduite,

étant militaire, avec ce que le point d'honneur exige d'un homme de condition? Vous savez que malheureusement, dans tous les pays, les lois du point d'honneur sont précisément l'opposé des lois civiles.

R. Je me proposerai de tenir une conduite sage et mesurée, pour ne point donner lieu à de mauvaises querelles; et si l'on m'en suscitait, sans qu'il y eût de ma faute, je serais forcé de suivre l'usage reçu, me lavant les mains de ce qui en pourrait avenir.

D. Puisque nous sommes sur le sujet du point d'honneur, expliquez-moi en quoi vous le faites consister.

R. Le point d'honneur consiste à éviter tout ce qui peut rendre méprisable, et il oblige à se servir de tous les moyens honnêtes qui peuvent augmenter la réputation.

D. Qu'est-ce qui rend un homme méprisable?

R. La débauche, la fainéantise, l'ineptie, l'ignorance, la mauvaise conduite, la poltronnerie, et tous les vices.

D. Qu'est-ce qui procure une bonne réputation?

R. L'intégrité, des procédés honnêtes, des connaissances, de l'application, de la vigilance, la valeur, les belles actions civiles et militaires, en un mot tout ce qui élève un homme au-dessus des faiblesses humaines.

D. A propos de faiblesses humaines, vous êtes jeune, et dans l'âge où les passions sont les plus vives. Si vous résistez à la cupidité, à l'ambition désordonnée, à la vengeance; il me semble vous

voir succomber aux attraits d'un sexe enchanteur, qui blesse en séduisant, et pousse les traits empoisonnés si profondément au cœur, qu'ils égarent la raison. Ah, que je plains d'avance le mari dont la femme vous aura subjugué ! Qu'en pensez-vous ?

R. Je suis jeune et fragile, je l'avoue ; cependant je connais mes devoirs, et il me semble que sans troubler le repos des familles, et sans employer la violence, un jeune homme peut appaiser ses passions par des moyens plus innocens.

D. Je vous entends. Vous faites allusion au mot de Porcius Caton, qui, voyant sortir quelque jeune patricien de chez une fille de joie, s'écria qu'il s'en réjouissait, parce qu'il ne troublerait point le repos des familles en agissant ainsi. Cependant cet expédient est sujet à d'étranges inconvéniens, et séduire des filles .....

R. Je n'en séduirai point, parce que je ne veux ni tromper personne, ni me parjurer. Tromper est d'un mal-honnête homme, se parjurer est d'un scélérat.

D. Mais quand votre intérêt l'exige ?

R. Un intérêt se trouverait donc contraire à l'autre ; car si je manque de parole, je n'oserai pas me plaindre si l'on m'en manque ; et si je me joue du serment, je ne pourrai pas compter sur ceux qu'on me fera.

D. Cependant, en suivant la règle de Caton, vous vous exposez à d'autres hasards.

R. Tout homme qui s'abandonne à ses passions, est un homme perdu. Je me suis prescrit pour règle de ma vie en toutes choses : use, mais n'abuse pas.

D. Cela est fort sage. Mais êtes-vous sûr de ne jamais vous écarter de cette règle?

R. L'amour de ma conservation m'oblige à veiller à ma santé. Je sais que rien ne la ruine plus que les excès de l'amour; je dois donc être sur mes gardes pour ne point épuiser mes forces, pour ne point m'attirer de maladie fâcheuse qui rendrait ma florissante jeunesse languissante, valétudinaire, et misérable. J'aurais le cruel reproche à me faire d'être homicide de moi-même; de sorte que si l'intérêt de la volupté m'entraîne, l'intérêt de ma conservation m'arrête.

D. Je n'ai rien à répliquer à ces raisons. Mais si vous êtes si rigide envers vous-même, vous serez sans doute dur envers les autres.

R. Je ne suis pas dur envers moi-même, je ne suis que sage; je ne me refuse que les choses nuisibles à ma santé, à ma réputation, à mon honneur; et bien loin d'être insensible, je compatis à tous les maux de mes semblables: je ne m'y borne pas, je tâche de les assister, et de leur rendre tous les services qui dépendent de moi, soit en les secourant de mon bien dans leur indigence, soit en les conseillant dans leurs embarras, soit en découvrant leur innocence quand on les calomnie, soit en les recommandant lorsque j'en trouve l'occasion.

D. Si vous donnez beaucoup en aumônes, vous épuiserez vos fonds.

R. Je donne selon mes moyens. C'est un capital qui rapporte au centuple, par le sensible plaisir que l'on éprouve en soulageant un malheureux.

D. Mais on risque plus, quand on se rend le défenseur des opprimés.

R. Verrai-je l'innocence persécutée sans l'assister? moi sachant la fausseté de l'accusation, je trahirais la vérité, pouvant la faire connaître! et je manquerais à tous les devoirs de l'honnête homme, par insensibilité ou par faiblesse!

D. Cependant, vu le train du monde, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

R. Pour l'ordinaire c'est la manière dure de dire la vérité qui la rend odieuse; mais en l'annonçant modestement et sans faste, il est rare qu'elle soit mal reçue. Enfin, j'éprouve le besoin d'être assisté et défendu; de qui pourrai-je exiger ces services si je ne m'en acquitte pas moi-même?

D. En servant les hommes, on n'oblige souvent que des ingrats; que vous reviendra-t-il de vos peines?

R. Il est beau de faire des ingrats; il est infame de l'être.

D. La reconnaissance est un poids bien pesant, et souvent insupportable; on ne s'acquitte jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas qu'il est dur de le porter toute sa vie?

R. Non, parce que ce souvenir me rappelle sans cesse les belles actions de mes amis, la mémoire de leurs nobles procédés est longue dans mon esprit; je n'ai la mémoire courte que sur le sujet des offenses. Il n'est point de vertu sans reconnaissance, elle est l'ame de l'amitié, de la plus douce consolation de la vie. C'est elle qui nous lie à nos parens, à notre patrie, à nos bienfaiteurs. Non, je n'oublierai

jamais la société qui m'a vu naître, le sein qui m'a allaité, le père qui m'a élevé, le sage qui m'a instruit, la langue qui m'a défendu, le bras qui m'a assisté.

D. J'avoue que les services qu'on vous a rendus, vous ont été utiles; mais quel intérêt propre vous oblige à la reconnaissance?

R. Le plus grand de tous, celui de me ménager des amis dans le besoin, de mériter par ma reconnaissance que des ames bienfesantes m'assistent; parce qu'aucun homme ne peut se passer de secours, et qu'il faut s'en rendre digne; et parce que le public abhorre les ingrats, qu'il les regarde comme les perturbateurs des plus doux liens de la société; qu'ils rendent l'amitié dangereuse, les bons offices nuisibles à ceux qui s'en acquittent; parce qu'enfin ils rendent le mal pour le bien. Il faut avoir un cœur insensible, pervers, atroce, pour être ingrat. Serai-je capable d'une pareille noirceur? me rendrai-je indigne de la société des honnêtes gens? Agirai-je contre cet instinct secret de mon cœur qui me crie: ne sois pas inférieur à tes bienfaiteurs; rends-leur, s'il se peut, au centuple les services que tu reçus de leur générosité. Ah, plutôt que la mort termine mes jours, que je ne les souille par une telle infamie! Pour que je sois satisfait de moi-même, il faut le soir qu'en récapitulant mes actions, je trouve de quoi flatter mon amour-propre, et non de quoi le ravaler: plus je trouve en moi de traces de justice, de générosité, de noblesse, de reconnaissance, de grandeur d'ame; plus je suis satisfait.

D. Mais cette reconnaissance vous l'étendez envers la patrie ; que lui devez-vous ?

R. Tout, mes faibles talens, mes soins, mon amour, ma vie.

D. Il est vrai que l'amour de la patrie a produit en Grèce, comme à Rome, les plus belles actions. Ce fut par ce principe, et tant que les lois de Lycurgue furent observées, que Lacédémone soutint son empire. Ce fut par une suite de cet attachement inviolable pour la patrie que la république romaine éleva des citoyens qui la rendirent maîtresse du monde. Mais comment combiner votre intérêt avec celui de votre patrie ?

R. Je le combine sans peine, parce que toute belle action enchaîne et entraîne sa récompense à sa suite. Ce que je sacrifie de mon intérêt, je le regagne en réputation ; et la patrie, en bonne mère, se trouve même d'ailleurs obligée de récompenser les services qu'on lui rend.

D. En quoi peuvent consister ces services ?

R. Ils sont innombrables. On peut être utile à sa patrie, en élevant ses enfans avec les principes de bons citoyens et d'honnêtes gens, en perfectionnant l'agriculture dans ses terres, en administrant la justice équitablement et avec impartialité, en maniant les deniers publics avec désintéressement, en tâchant d'illustrer son siècle par sa vertu ou par ses lumières, en embrassant le métier des armes par un pur sentiment d'honneur, en renonçant à la mollesse en faveur de la vigilance et de l'activité, à l'intérêt en faveur de la réputation, à la vie en faveur de la gloire, en acquérant toutes les connaissances qui sont nécess-

faires pour réuſſir dans cet art ſi difficile, afin de pouvoir défendre les intérêts de ma patrie au péril de mes jours. Voilà mes devoirs.

D. C'eſt vous charger de bien des ſoins et de bien des peines.

R. La patrie réprouve les citoyens qui lui ſont inutiles, c'eſt un fardeau qui la ſurcharge. Par une convention tacite, tout membre doit contribuer au bien de la grande famille, qui eſt l'Etat; et comme on émonde dans les plants d'arbres les rameaux ſtériles qui ne portent point de fruits, on rejette également les débauchés, les fainéans, et toute cette race d'hommes oiſifs, et pour la plupart pervers, qui ſe concentrent en eux-mêmes, et qui, contens de tirer des avantages de la ſociété, ne contribuent en rien à ſon utilité. Pour moi, je voudrais, ſi je puis y réuſſir, aller au-delà de mes devoirs. Une noble émulation m'excite à imiter de grands exemples. Pourquoi jugez-vous aſſez mal de moi pour me croire incapable des efforts de vertu dont d'autres hommes nous ont fourni les modèles? Ne ſuis-je pas doué des mêmes organes qu'eux? N'ai-je pas un cœur capable des mêmes ſentimens? Ferai-je rougir mon ſiècle, et par une conduite lâche donnerai-je lieu de ſoupçonner que notre génération dégénère des vertus de ſes aïeux? Après tout ne ſuis-je pas mortel? Sais-je quand ma courſe ſera bornée? et mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux que mon dernier moment me couvre de gloire, et perpétue mon nom juſqu'à la fin des ſiècles, que d'expirer après avoir mené une vie fainéante et obſcure, en proie à des maladies plus

cruelles que les traits de l'ennemi, et d'ensevelir avec moi dans le tombeau le souvenir de ma personne, de mes actions, et de mon nom? Je veux mériter qu'on me connaisse, je veux être vertueux, je veux servir ma patrie, et je veux occuper mon petit coin dans le temple de la Gloire.

En pensant ainsi, vous l'occuperez sans doute. Platon a dit que la dernière passion du sage était l'amour de la gloire. Je suis ravi de vous voir dans d'aussi bonnes dispositions. Vous savez que le véritable bonheur des hommes consiste dans la vertu. Persévérez dans ces nobles sentimens; et vous ne manquerez ni d'amis pendant votre vie, ni de réputation après votre mort.

DE L'UTILITÉ DES SCIENCES ET DES ARTS DANS UN ETAT (*).

Des personnes peu éclairées ou peu sincères ont osé se déclarer ennemies des sciences et des arts: s'il leur a été permis de calomnier ce qui fait le plus d'honneur à l'humanité, à plus forte raison sera-t-il permis de le défendre: c'est le devoir de tous ceux qui aiment la société, et qui sont reconnaissans de ce qu'ils doivent aux lettres. Le malheur veut que souvent des paradoxes fassent plus d'impression sur le public que des vérités: c'est alors qu'il faut le détromper, et confondre par de bonnes raisons, et non par des injures, les auteurs de semblables rêveries. Je suis honteux de dire dans cette académie, qu'on a eu l'effronterie de mettre en question, si les sciences sont utiles ou nuisibles à la société; chose sur laquelle personne ne devrait

(*) Discours prononcé à l'assemblée extraordinaire et publique de l'académie royale des sciences et belles lettres de Prusse, en présence de Sa Majesté la reine douairière de Suède, le lundi 27 janvier 1772.

avoir de doute. Si nous avons de la préférence sur les animaux, ce n'est pas certainement par les facultés du corps, mais c'est par l'esprit plus étendu que la nature nous a donné; et ce qui distingue l'homme de l'homme, c'est le génie et les connaissances. D'où viendrait la distance infinie qu'il y a entre un peuple policé et un peuple barbare, si ce n'est que l'un est éclairé, et que l'autre végète dans l'abrutissement et dans la stupidité ?

Les nations qui ont joui de cette supériorité, ont été reconnaissantes envers ceux qui leur ont procuré cet avantage. De-là vient la juste réputation dont jouissent ces lumières de l'univers, ces sages qui par leurs savans travaux ont éclairé leurs compatriotes et leur siècle.

L'homme est peu de chose par lui-même: il naît avec des dispositions plus ou moins propres à se développer; mais il faut les cultiver: il faut que ces connaissances se multiplient, pour que ces idées puissent s'étendre: il faut que sa mémoire se remplisse, pour que ce magasin fournisse à l'imagination des matières sur lesquelles elle puisse s'exercer; et que le jugement se raffine, pour trier ses propres productions. L'esprit le plus vaste, privé de connaissances, n'est qu'un diamant brut qui n'acquerra de prix qu'après avoir été taillé par les mains d'un habile lapidaire. Que d'esprits perdus ainsi pour la société! Et que de grands hommes en tout genre, étouffés dans leur germe, soit par l'ignorance, soit par l'état abject où ils se trouvaient placés!

Le véritable bien de l'Etat, son avantage, et

son lustre, exigent donc que le peuple qu'il contient, soit le plus instruit et le plus éclairé qu'il est possible; pour lui fournir, en chaque genre, un nombre de sujets habiles, et capables de s'acquitter avec dextérité des différens emplois qu'il faut leur confier.

Ceux qui par le hasard de la naissance sont dans une position à ne pouvoir apprécier les torts infinis que souffrent (plus ou moins) tous les gouvernemens européens, par les fautes dont l'ignorance est cause, ne sentiront peut-être pas aussi vivement ces inconvéniens que s'ils en avaient été les témoins. On pourrait rapporter une multitude de ces exemples, si la nature et l'étendue de ce discours ne nous resserraient dans de justes bornes. C'est la paresse qui dédaigne de s'instruire, c'est l'ignorance ambitieuse qui prétend à tout et qui est incapable de tout; qu'aurait dû fronder je ne sais quel énergumène, qui, ne débitant que de misérables paradoxes, a osé soutenir que les sciences sont pernicieuses, qu'elles ont rendu les vices plus raffinés, et qu'elles pervertissent les mœurs. De pareilles faussetés sautent aux yeux; et sous quelque apparence qu'on les présente, il demeurera constant que la culture de l'esprit le rectifie au lieu de le dépraver. Qu'est-ce qui corrompt les mœurs? ce sont les mauvais exemples; et comme des maladies épidémiques font de plus grands ravages dans des villes immenses que dans des hameaux, il arrive de même que la contagion du vice fait plus de progrès dans les cités, qui fourmillent de peuple, que dans les campagnes, où les travaux journa-

liers et une vie plus retirée conservent la simplicité des mœurs dans leur pureté.

Il s'est trouvé de faux politiques, resserrés dans leurs petites idées, qui sans approfondir la matière, ont cru qu'il était plus facile de gouverner un peuple ignorant et stupide, qu'une nation éclairée : c'est vraiment puissamment raisonner, tandis que l'expérience prouve que plus le peuple est abruti, plus il est capricieux et obstiné! et la difficulté est bien plus grande de vaincre son opiniâtreté, que de persuader des choses justes à un peuple assez policé pour entendre raison. Le beau pays que celui où les talens demeureraient éternellement étouffés, et où il n'y aurait qu'un seul homme moins borné que les autres! Un tel Etat, peuplé d'ignorans, ressemblerait au paradis perdu de la Genèse, qui n'était habité que par des bêtes.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de prouver à cet illustre auditoire et dans cette académie, que les arts et les sciences procurent autant d'utilité qu'ils donnent d'éclat aux peuples qui les possèdent; il ne sera peut-être pas inutile d'en convaincre un genre de personnes moins éclairées, pour les prémunir contre les impressions que de vils sophistes pourraient faire sur leur esprit. Qu'ils comparent un sauvage du Canada avec quelque citoyen d'un pays policé de l'Europe, et tout l'avantage sera en faveur de ce dernier. Comment peut-on préférer la nature grossière à la nature perfectionnée; le manque de moyens de subsister à une vie aisée; la grossièreté à la politesse; la sûreté des possessions, dont on jouit à l'abri des lois, au droit du plus

fort et au brigandage, qui anéantit les fortunes et l'état des familles?

La société formant un corps de peuple, ne saurait se passer ni des arts ni des sciences. C'est par le nivellement et l'hydraulique que les contrées situées le long des fleuves se mettent à couvert des débordemens et des inondations: sans ces arts, des terrains féconds se changeraient en marais malsains, et priveraient nombre de familles de leur subsistance. Les terrains plus élevés ne sauraient se passer d'arpenteurs pour mesurer et partager les champs. Les connaissances physiques, bien constatées par l'expérience, contribuent à perfectionner la culture des terres, et sur-tout le jardinage. La botanique, qui s'applique à l'étude des simples, et la chimie, qui sait en extraire les sucs spiritueux, servent au moins à fortifier notre espérance durant nos maux, quand leur propriété n'aurait pas la vertu de nous guérir. L'anatomie guide et dirige la main du chirurgien dans ces opérations douloureuses, mais nécessaires, qui sauvent une partie de notre existence aux dépens de la partie endommagée. La mécanique sert à tout: faut-il soulever ou transporter un fardeau? c'est elle qui le meut: faut-il creuser dans les entrailles de la terre pour en tirer des métaux? c'est elle qui par des machines ingénieuses desséche les carrières, et délivre le mineur de la surabondance des eaux qui le feraient périr, ou l'obligeraient à cesser son travail. Faut-il construire des moulins pour nous broyer l'aliment le plus connu et le plus nécessaire? c'est la mécanique qui les perfectionne. C'est elle qui

soulage

foulage les ouvriers, en rectifiant les diverses espèces de métiers sur lesquels ils travaillent. Tout ce qui est machine est de son ressort; et combien ne faut-il pas de machines en tous les genres? L'art de construire un vaisseau est peut-être un des plus grands efforts de l'imagination: mais que de connaissances ne faut-il pas que le pilote possède, pour diriger ce bâtiment, et braver les flots en dépit des vents? Il faut qu'il ait étudié l'astronomie; qu'il ait de bonnes cartes marines, une notion exacte de la géographie, de l'habileté dans le calcul, pour connaître l'étendue qu'il a parcourue, et le lieu où il se trouve; en quoi il sera secouru à l'avenir par des pendules qu'on vient récemment de perfectionner en Angleterre. Les arts et les sciences se tiennent par la main; nous leur devons tout; ce sont les bienfaiteurs du genre humain. Le citoyen des grandes villes en jouit, sans que sa mollesse orgueilleuse sache ce qu'il en coûte de veilles et de travaux pour fournir à ses besoins, et contenter ses goûts souvent bizarres.

La guerre, quelquefois nécessaire et souvent entreprise trop légèrement, que n'exige-t-elle pas de connaissances! La seule découverte de la poudre en a tellement changé la méthode, que les plus grands héros de l'antiquité, s'ils pouvaient revenir au monde, seraient obligés de se mettre au fait de nos découvertes, pour conserver la réputation qu'ils ont si justement acquise. Il faut, dans ces temps modernes, qu'un guerrier étudie la géométrie, la fortification, l'hydraulique, la mécanique; pour construire des forts, former des inondations artifi-

cielles, connaître la force de la poudre, calculer le jet des bombes, savoir diriger l'effet des mines, faciliter le transport des machines de guerre. Il faut qu'il sache à fond la castramétation et la tactique, la mécanique de l'exercice; qu'il ait une connaissance exacte des terrains et de la géographie; et que ces projets de campagne soient semblables à une démonstration géométrique, quoiqu'il soit borné à l'art conjectural. Il doit avoir la mémoire remplie de l'histoire de toutes les guerres précédentes, pour que son imagination ait la liberté d'y puiser comme dans une source féconde.

Mais les généraux ne sont pas les seuls obligés de recourir aux archives des temps passés: le magistrat, le jurisconsulte, ne sauraient s'acquitter de leurs devoirs, s'ils n'ont bien approfondi cette partie de l'histoire qui concerne la législation. Il faut non-seulement qu'ils aient étudié l'esprit des lois du pays qu'ils habitent; mais qu'ils sachent encore celles des autres peuples, et à quelles occasions elles ont été promulguées ou abolies.

Ceux-mêmes qui se trouvent à la tête des nations, et ceux qui administrent sous eux les gouvernemens, ne sauraient se passer d'étudier l'histoire: c'est leur bréviaire; c'est un tableau qui leur représente les plus fines nuances des caractères, et les actions des hommes puissans, leurs vertus, leurs vices, leurs succès, leurs malheurs, leurs ressources. Dans l'histoire de leur patrie, qui doit attirer leur attention principale, ils trouvent l'origine des institutions bonnes ou mauvaises, et une chaîne d'événemens liés les uns aux autres, qui les conduit

jusqu'au temps présent : ils y trouvent les causes qui ont uni les peuples, et les causes qui ont rompu ces liens ; des exemples à suivre, des exemples à éviter. Mais quel objet de méditation pour un prince, que de passer en revue cette multitude de souverains que lui présente l'histoire ! Il s'en trouve nécessairement dans ce nombre, de son caractère, ou dont les actions ont quelque rapport aux siennes ; et dans le jugement que la postérité en a porté, il voit, comme dans un miroir, l'arrêt qui l'attend dès que sa dissolution totale aura fait évanouir la crainte qu'il inspire.

Si les historiens sont les précepteurs des hommes d'Etat, les dialecticiens ont été les foudres des erreurs et des superstitions : ils ont combattu et détruit les chimères des charlatans sacrés et profanes. Sans eux nous immolerions peut-être encore, comme nos ancêtres, des victimes humaines à des dieux fantastiques ; nous adorerions l'ouvrage de nos mains ; obligés de croire sans oser réfléchir, il nous serait peut-être encore interdit de faire usage de notre raison sur la matière qui importe le plus à notre destinée ; nous acheterions au poids de l'or, comme nos pères, des passe-ports pour le paradis, des indulgences pour les crimes ; les voluptueux se ruineraient pour ne point entrer en purgatoire ; nous dresserions encore des bûchers pour brûler ceux dont les opinions ne seraient pas les nôtres ; la nécessité des actions vertueuses serait remplacée par de vaines pratiques ; et des fourbes tonsurés nous pousseraient, au nom de la Divinité, à commettre les plus horribles forfaits. Si le fana-

tisme subsiste encore en partie, il faut l'attribuer aux profondes racines qu'il a poussées dans des temps d'ignorance et d'erreur, de même qu'à l'intérêt de certains corps en soutane, noirs, bruns, gris, blancs, ou pies, qui réchauffent ce mal et en redoublent les accès, pour ne pas perdre la considération où ils se maintiennent encore dans l'esprit du peuple. Nous convenons que la dialectique n'est pas à la portée de la populace, cette portion nombreuse de l'espèce humaine sera toujours la dernière à dessiller les yeux; mais quoiqu'en tout pays elle ait le dépôt de la superstition en garde, il n'en est pas moins vrai de dire qu'on est parvenu à la détromper des sorciers, des possédés, des adeptes, et d'autres inepties aussi puériles. Nous devons ces avantages à une étude plus scrupuleuse qu'on a faite de la nature. La physique s'est associée à l'analyse et à l'expérience: on a porté la plus vive lumière dans ces ténèbres qui cachaient tant de vérités à la docte antiquité; et quoique nous ne puissions parvenir à la connaissance des premiers principes secrets que le grand géomètre s'est réservé pour lui seul, il s'est trouvé néanmoins de ces puissans génies qui ont découvert les lois éternelles de la pesanteur et du mouvement: un chancelier Bacon, le précurseur de la nouvelle philosophie, ou pour mieux dire, celui qui en a deviné et prédit les progrès, a mis le chevalier Newton sur les voies de ses merveilleuses découvertes: Newton parut après Descartes, qui, ayant décrédité les erreurs anciennes, les avait remplacées par les siennes propres.

On a depuis pefé l'air (*); on a mefuré les cieux; on a calculé la marche des corps céleftes avec une juftefſe infinie (**); on a prédit les éclipfes; on a découvert une propriété inconnue de la matière, la force électrique, dont les effets étonnent l'imagination; et fans doute que dans peu le retour des comètes pourra fe prédire comme les éclipfes: mais nous devons déjà au favant Bayle d'avoir diſſipé l'effroi que ce phénomène caufait aux ignorans. Avouons-le; autant la faibleſſe de notre condition nous humilie, autant les travaux de ces grands hommes nous relèvent le courage, et nous font fentir la dignité de notre être.

Les fourbes et les impofteurs font donc les feuls qui puiſſent s'oppofer aux progrès des fciences, et qui puiſſent prendre à tâche de les décrier; puifqu'ils font les feuls auxquels les fciences foient nuifibles.

Dans ce fiècle philofophe où nous vivons, on n'a pas feulement voulu dénigrer les hautes fciences, il s'eft trouvé des perfonnes d'aſſez mauvaife humeur, ou plutôt aſſez dépourvues de fentiment et de goût, pour fe déclarer les ennemies des belles lettres. A leur fens, un orateur eft un homme qui s'occupe plus à bien dire qu'à penfer jufte, un poëte eft un fou qui s'amufe à mefurer des fyllabes, un hiftorien eft un compilateur de menfonges; ceux qui s'occupent à les lire, perdent leur temps; et ceux qui les admirent, font des efprits frivoles. Ils profcriraient les fictions anciennes, ces fables

(*) Torricelli. (**) Newton.

ingénieuſes et allégoriques qui renfermaient tant de vérités. Ils ne veulent pas concevoir que ſi Amphion, par les ſons de ſa lyre, bâtit les murs de Thèbes, c'eſt-à-dire que les arts adoucirent les mœurs des ſauvages humains, et donnèrent lieu à l'origine des ſociétés.

Il faut avoir l'ame bien dure pour vouloir priver l'eſpèce humaine des conſolations et des ſecours qu'elle peut puiſer dans les belles lettres, contre les amertumes dont la vie eſt remplie. Qu'on nous délivre de nos infortunes, ou qu'on nous permette de les adoucir. Ce ne ſera pas moi qui répondrai à ces ennemis atrabilaires des belles lettres : mais je me ſervirai des paroles de ce conſul philoſophe, le père de la patrie et de l'éloquence. " Les let„ tres, dit-il (*), cultivent la jeuneſſe, réjouiſſent „ la vieilleſſe, donnent du luſtre à la fortune, „ offrent un aſile et conſolent dans la diſgrace, „ plaiſent au dedans de la maiſon, n'importunent „ point au dehors, veillent les nuits avec nous, „ voyagent avec nous, réſident aux champs avec „ nous. Fuſſions-nous même incapables d'y par„ venir, ou d'en bien goûter les charmes, nous „ devrions les admirer, à ne les voir que dans les „ autres. "

Que ceux qui aiment tant à déclamer, apprennent à reſpecter ce qui eſt reſpectable ; et au lieu de cenſurer des occupations également honnêtes et utiles, qu'ils répandent plutôt leur bile ſur l'oiſiveté, qui eſt la mère de tous les vices ! Si les ſciences et

(*) Oratio pro Archia.

les arts n'étaient pas d'une nécessité indispensable aux sociétés; s'il n'y avait pas de l'utilité, de l'agrément, et de la gloire à les cultiver; comment la Grèce aurait-elle jeté ce vif éclat dont elle éblouit encore nos yeux, dans ces temps mémorables où elle porta les Socrate, les Platon, les Aristote, les Alexandre, les Périclès, les Thucydide, les Euripide, les Xénophon? Les faits vulgaires s'effacent de la mémoire; mais les actions, les découvertes, les progrès des grands hommes font des impressions durables.

Il en fut de même chez les Romains: leur beau siècle fut celui où le stoïque Caton périt avec la liberté; où Cicéron foudroyait Verrès, publiait son livre des Offices, ses Tusculanes, son ouvrage immortel de la Nature des Dieux; où Varron écrivait ses Origines et son poëme sur la Guerre civile; où César effaça par sa clémence ce que son usurpation avait d'odieux; où Virgile récitait son Enéide; où Horace chantait ses odes; où Tite-Live transmettait à la postérité l'histoire de tous les grands hommes qui avaient illustré la république. Que chacun se demande dans quel temps il aurait voulu naître à Athènes ou à Rome: sans doute il choisira ces époques brillantes.

Une affreuse barbarie succéda à ces temps de gloire; un débordement de peuples féroces couvrit presque toute la face de l'Europe. Ils amenèrent avec eux les vices et l'ignorance, qui préparèrent les voies à la superstition la plus outrée. Ce ne fut qu'après onze siècles d'abrutissement que la terre put se dégager de cette rouille: et dans cette

reconnaissance des lettres, on fait plus de cas des bons auteurs qui les premiers illustrèrent l'Italie, que de Léon X, qui les protégea. François I, jaloux de cette gloire, voulut la partager : il fit des efforts inutiles pour transporter ces plantes étrangères dans un sol qui n'était point encore préparé pour elles; et ce ne fut qu'à la fin du règne de Louis XIII, et sous celui de Louis XIV, que commença ce beau siècle où tous les arts et toutes les sciences s'acheminèrent, d'une marche égale, au point de perfection où il est permis aux hommes d'atteindre. Depuis, les différens arts se répandirent par-tout. Le Danemarck avait déjà produit un Tycho-Brahé, la Prusse un Copernic; l'Allemagne se glorifia d'avoir donné le jour à Leibnitz. La Suède aurait également augmenté la liste de ces hommes célèbres, si les guerres perpétuelles où cette nation se trouvait engagée alors, n'avaient nui aux progrès des arts.

Tous les princes éclairés ont protégé ceux dont les savans travaux ont honoré l'esprit humain; et les choses de nos jours en sont venues au point, que pour peu qu'un gouvernement européen négligeât d'encourager les sciences, il se trouverait bientôt arriéré d'un siècle à l'égard de ses voisins: la Pologne en fournit un exemple palpable.

Nous voyons une grande impératrice se faire un point d'honneur d'introduire et d'étendre les connaissances dans ses vastes Etats, et traiter comme une affaire importante tout ce qui peut y contribuer.

Qui ne serait ému et touché en apprenant l'honneur qu'on rend en Suède à la mémoire d'un grand

homme ? Un jeune roi, qui connaît le prix des ſciences, y fait ériger actuellement un tombeau à Deſcartes, pour s'acquitter, au nom de ſes prédéceſſeurs, de la reconnaiſſance qu'ils devaient à ſes talens ? Quelle douce ſatisfaction pour cette Minerve qui mit au jour, qui inſtruiſit elle-même ce jeune Télémaque, de retrouver en lui ſon eſprit, ſes connaiſſances, et ſon cœur ! Elle a droit de ſe complaire et de s'applaudir dans ſon ouvrage; et s'il eſt interdit à nos cœurs d'épancher avec profuſion tout ce que le ſentiment nous inſpire ſur ſon ſujet, au moins ſera-t-il permis à cette académie et à toutes celles qui exiſtent, en lui offrant les hommages les plus ſincères, de la placer avec reconnaiſſance dans le petit nombre des princeſſes éclairées qui ont aimé et protégé les lettres.

LETTRES
SUR
L'AMOUR DE LA PATRIE,
OU
CORRESPONDANCE
D'ANAPISTÉMON
ET
DE PHILOPATROS.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Je suis trop touché de la bonne réception que vous m'avez faite à votre campagne, pour ne pas vous en témoigner ma reconnaissance. J'ai trouvé dans votre compagnie les plus grands biens que puissent posséder les hommes : la liberté et l'amitié. De crainte d'abuser de votre complaisance, je vous ai quitté, en regrettant de me séparer de vous. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés dans votre

terre, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les biens qui nous arrivent sont passagers, et les maux ne sont que trop durables; mais la réminiscence du bonheur dont nous avons joui, en perpétue la durée. Ma mémoire est encore toute occupée de ce que j'ai vu, sur-tout de ce que j'ai entendu, principalement de cette dernière conversation que nous eumes ensemble le soir après souper; mais je regrette que vous vous soyez borné à des idées générales, en parlant des devoirs des citoyens, et que vous ne soyez entré dans aucun détail. Vous me feriez un plaisir sensible, si vous vouliez vous étendre davantage sur cette matière importante: elle intéresse tous les hommes, et mérite par conséquent d'être profondément discutée. Je vous confesse qu'une vie tranquille, plus tournée à la jouissance qu'à la méditation, m'avait détourné de réfléchir sur les liens de la société, et sur les devoirs de ceux qui la composent. Je pensais qu'il suffisait d'être honnête homme et de respecter les lois, et je ne présumais pas qu'il en fallût davantage. La confiance que j'ai en vous est si grande, que je ne crois personne aussi capable que vous de m'éclairer sur cette matière. Il en est encore tant d'autres sur lesquelles vous pourriez m'instruire; mais je me borne à celle-ci. Daignez donc me communiquer tout ce que vos études ou vos réflexions vous ont fourni de connaissances sur ce sujet. Tout le monde agit, peu de personnes pensent: loin d'être du nombre de ces inconsidérés, vous examinez attentivement les matières, vous pesez les raisons pour et contre, et vous n'acquiescez qu'aux vérités évidentes: vous ne

vivez, pour ainsi dire, qu'avec les auteurs anciens et modernes : vous vous êtes approprié toutes leurs connaissances, ce qui rend votre conversation si agréable et si intéressante, que lorsque l'absence empêche de vous entendre, on veut au moins vous lire pour s'en consoler. Si vous daignez contenter ma curiosité, en me communiquant vos réflexions, ce sera ajouter les sentimens de la reconnaissance à ceux de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je suis sensiblement flatté des expressions obligeantes dont vous vous servez à mon égard; je les dois à votre politesse et non à la réception que je vous ai faite. Vous rendez justice à mon intention, quoique les effets n'y aient pas autant répondu que je l'aurais désiré. Au lieu de vous amuser, comme il aurait été séant, par des propos vifs et enjoués, la conversation a tourné sur des matières graves et sérieuses. J'en suis l'unique cause : je mène une vie sédentaire, accablé d'infirmités, exclu du tourbillon du grand monde : la lecture a tourné insensiblement mon esprit du côté des réflexions : ma gaieté s'est perdue ; une triste raison l'a remplacée.

Il m'est échappé de vous parler comme je pense, lorsque je suis seul renfermé dans mon cabinet. J'avais l'esprit occupé des républiques de Sparte et d'Athènes, dont j'avais lu l'histoire, et des devoirs d'un bon citoyen, dont vous voulez que je vous

donne une plus ample explication. Vous me faites trop d'honneur. Vous me prenez pour un Lycurgue, pour un Solon, moi qui n'ai jamais promulgué de lois, et qui ne me ſuis mêlé d'autre gouvernement que de celui de mes terres, où je vis depuis bien des années dans la plus profonde retraite. Puis donc que vous voulez que je vous expoſe en quoi je fais conſiſter les devoirs d'un bon citoyen, ſoyez perſuadé que je m'en acquitterai uniquement dans l'intention de vous obéir et non dans celle de vous inſtruire.

La nouvelle philoſophie veut avec raiſon que l'on commence par définir les termes et les choſes, pour éviter les méſentendus et pour fixer les idées ſur des objets déterminés; voici donc comme je définis le bon citoyen: c'eſt un homme qui s'eſt fait une règle invariable d'être utile, autant qu'il dépend de lui, à la ſociété dont il eſt membre. Voici les cauſes qui amènent ces devoirs. L'eſpèce humaine ne ſaurait ſubſiſter iſolée; les nations les plus barbares même forment de petites communautés. Les peuples civiliſés que le pacte ſocial réunit, ſe doivent mutuellement des ſecours; leur propre intérêt le veut, le bien général l'exige, et ſitôt qu'ils ceſſeraient de s'entr'aider et de s'aſſiſter, ils s'enſuivrait d'une façon ou d'une autre une confuſion totale, qui entraînerait la perte de chaque individu. Ces maximes ne ſont pas nouvelles; elles ont ſervi de baſe à toutes les républiques dont l'antiquité nous a tranſmis la mémoire. Les républiques grecques étaient fondées ſur de pareilles lois; celle des Romains avait les mêmes principes; ſi nous les avons vues

par la suite du temps détruites, c'est que les Grecs, d'un esprit inquiet, et jaloux les uns des autres, s'attirèrent eux-mêmes les malheurs qui les accablèrent; et que quelques citoyens romains, trop puissans pour des républicains, bouleversèrent leur gouvernement par une ambition désordonnée; c'est qu'enfin rien n'est stable dans ce monde. Si vous résumez ce que l'histoire rapporte sur ce sujet, vous trouverez qu'on ne peut attribuer la chute de ces républiques qu'à des citoyens aveuglés par leurs passions, qui, préférant leur bien particulier à l'intérêt de leur patrie, ont rompu le pacte social, et ont agi comme ennemis de la communauté à laquelle ils appartenaient. Je me souviens que vous étiez dans l'opinion qu'on pouvait s'attendre à trouver des citoyens dans les républiques, mais que vous ne croyiez pas qu'il y en eût dans les monarchies: souffrez que je vous désabuse de cette erreur. Les bonnes monarchies, dont l'administration est sage et pleine de douceur, forment de nos jours un gouvernement qui approche plus de l'oligarchie que du despotisme; ce sont les lois seules qui règnent. Entrons dans quelque détail. Représentez-vous le nombre des personnes employées dans les conseils, à l'administration de la justice, à celle des finances, dans les missions étrangères, dans le commerce, dans les armées, dans la police intérieure; ajoutez-y celles qui ont leur voix dans les provinces d'Etats; toutes participent à l'autorité souveraine. Le prince n'est donc pas un despote, qui n'a pour règle que son caprice. On doit l'envisager comme étant le point central où aboutissent toutes les lignes de la

circonférence. Ce gouvernement procure dans ses délibérations le secret qui manque aux républiques et les différentes branches de l'administration étant réunies, se mènent de front comme les quadriges des Romains, et coopèrent mutuellement au bien général du public. De plus, vous trouverez toujours moins d'esprit de parti et de faction dans les monarchies, si elles ont à leur tête un souverain ferme, que dans les républiques, qui sont souvent déchirées par des citoyens qui briguent et cabalent pour se culbuter les uns les autres. S'il y a en Europe quelque exception à faire à ce que je viens de dire, ce peut être à l'égard de l'empire ottoman, ou de quelque autre gouvernement, qui méconnaissant ses véritables intérêts, n'ait pas lié assez étroitement l'intérêt des particuliers à celui des souverains. Un royaume bien gouverné doit être comme une famille, dont le souverain est le père et les citoyens les enfans: les biens et les maux sont communs entre eux; car le monarque ne saurait être heureux lorsque ses peuples sont misérables. Quand cette union est bien cimentée, le devoir de la reconnaissance produit de bons citoyens, parce que leur union avec l'Etat est trop intime pour qu'ils puissent s'en séparer; ils auraient tout à perdre et rien à gagner. Voulez-vous des exemples? Le gouvernement de Sparte était oligarchique, et il a produit une multitude de grands hommes dévoués à la patrie. Rome, après qu'elle eut perdu sa liberté, vous fournit des Agrippa, des Thraséa Pétus, des Helvidius Priscus, un Corbulon, un Agricola, des empereurs Tite, Marc-Aurèle, Trajan, Julien,

enfin un grand nombre d'ames mâles et viriles, qui préféraient l'avantage du public au leur propre. Mais je ne fais comment imperceptiblement je m'égare; je voulais vous écrire une lettre, et si je ne m'arrête, je vais compofer un traité. Je vous en fais mille excufes. Le plaifir de m'entretenir avec vous m'entraîne, et je crains de vous importuner. Soyez toutefois perfuadé, qu'entre tous ceux qui forment le corps politique auquel je tiens, il n'en eft aucun, mon cher ami, que je fois plus porté à fervir que vous, étant avec toute l'eftime poffible, etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Je vous fais mille remercîmens de la peine que vous vous donnez pour m'expliquer une matière dont je n'avais que des idées fort vagues et que j'avais peu examinée. Au lieu d'avoir trouvé votre lettre trop longue, elle m'a paru trop courte, parce que j'entrevois qu'il vous refte encore quantité de chofes à m'expliquer; cependant ne trouvez pas étrange que je vous faffe quelques objections. Eclairez mon ignorance, détruifez mes préjugés, ou bien fortifiez-moi dans mes idées, fi elles font juftes.

Eft-il poffible d'aimer véritablement fa patrie? Ce foi-difant amour n'aurait-il pas été inventé par quelque philofophe ou par quelque fonge-creux de législateur, pour exiger des hommes une perfection qui n'eft pas à leur portée? Comment voulez-vous qu'on aime le peuple? Comment fe facrifier

pour

pour le falut d'une province appartenante à notre monarchie, lors même qu'on n'a jamais vu cette province ? tout cela fe réduit à m'expliquer, comment il eft poffible d'aimer avec ferveur et avec enthoufiafme ce que l'on ne connaît point du tout. Ces réflexions, qui fe préfentent fi naturellement à l'efprit, m'ont perfuadé que le parti le plus convenable pour un homme fenfé, était de végéter tranquillement, fans foins, fans inquiétude, pour defcendre au tombeau, où nous allons tous, en fe donnant le moins de peine qu'il eft poffible. J'ai toujours dirigé ma vie conformément à ce plan-là. Il m'arriva un jour de rencontrer monfieur le profeffeur Garbojos, dont le mérite vous eft connu. Nous nous entretinmes fur ce fujet, et il me repartit avec cette vivacité qui lui eft propre: je vous félicite, Monfieur, d'être un auffi grand philofophe. Moi! point du tout, lui dis-je, je n'ai connu aucun de ces gens-là, et je n'ai rien lu de leur façon; toute ma bibliothéque eft compofée de peu de livres; vous n'y trouverez que le parfait agriculteur, les gazettes, et l'almanac courant, c'en eft bien affez. Cependant, pourfuivit-il, vous êtes rempli des maximes d'Epicure, et je croirais, à vous entendre, que vous avez fréquenté fes jardins. Je ne connais ni Epicure ni fes jardins, lui dis-je: mais qu'enfeigne donc cet Epicure ? de grâce, daignez m'en inftruire. Alors mon profeffeur prenant un air de dignité, me parla ainfi: Je vois que les beaux efprits fe rencontrent, puifque monfieur le baron penfe de même qu'un grand philofophe. Epicure avait prefcrit à fon fage de ne fe mêler jamais ni

des affaires ni du gouvernement. Ses raisons étaient que l'ame du sage doit conserver cette tranquillité dans laquelle il fait consister le bonheur ; il ne faut pas qu'elle s'expose à pouvoir être agitée par le chagrin , par la colère ou par d'autres passions, que les soins et les affaires amènent nécessairement après elles. Il vaut donc mieux éviter tout embarras, tout travail désagréable , et laissant aller le monde comme il va, réunir ses soins sur sa propre conservation. Bon Dieu, lui dis-je, que cet Epicure me charme ! de grâce, prêtez-moi son livre. Nous n'avons point de lui, reprit l'autre, un corps de doctrine complet, mais seulement quelques fragmens épars. Lucrèce a mis une partie de son système en beaux vers. Nous trouvons des lambeaux des opinions de notre philosophe dans les ouvrages de Cicéron qui, étant d'une secte différente, réfute et détruit toutes ses assertions.

Vous ne sauriez croire combien je m'applaudis d'avoir trouvé dans moi-même, ce qu'un vieux philosophe grec a pensé il y a près de mille ans. Cela me confirme de plus en plus dans mes sentimens. Je me félicite de mon indépendance, je suis libre, je suis mon maître, mon souverain, mon roi: j'abandonne à des fous turbulens le songe des grandeurs trompeuses, après lesquelles ils courent; je ris de l'avidité des avares, qui accumulent de vains trésors qu'ils sont forcés de quitter en mourant; et fier des avantages que je possède, je m'élève au-dessus de tout l'univers. Je me flatte de votre approbation, puisque je pense comme un philosophe, que je n'ai jamais ni vu ni lu; il faut que la nature

ſeule ait produit cette conformité d'opinions; il faut donc qu'elles ſoient vraies. Ayez la bonté de me dire ce que vous en penſez; peut-être nous rencontrerons-nous; mais quoi qu'il en ſoit, rien n'affaiblira les ſentimens d'eſtime et d'amitié avec leſquels je ſuis etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je croyais, mon cher ami, avoir ſatisfait votre curioſité en vous expoſant dans leur liaiſon mes opinions touchant les devoirs des citoyens; mais en voici bien d'une autre. Je vois que vous voulez me mettre aux priſes avec Epicure. Ce n'eſt pas un rude adverſaire; auſſi je ne refuſe pas le combat; et puiſque vous m'avez introduit dans la lice, je ferai de mon mieux pour fournir ma carrière: cependant pour ne point embrouiller les choſes, je ſuivrai vos objections ſelon l'ordre dans lequel vous les rapportez dans votre lettre.

Je commencerai donc par vous faire remarquer qu'il ne ſuffit pas à un honnête homme de ne point être criminel, il doit être vertueux: s'il ne tranſgreſſe pas les lois, il évite les punitions; mais s'il n'eſt ni ſerviable, ni officieux, ni utile, il eſt ſans mérite, et par conſéquent il faut qu'il renonce à l'eſtime du public. Vous conviendrez donc que vous êtes engagé par votre propre avantage à ne pas vous ſéparer de la ſociété, et même à travailler avec zèle à tout ce qui peut lui être bon et utile. Quoi, vous croiriez que l'amour de la patrie eſt une

vertu idéale, lorsque tant d'exemples dans tant d'histoires témoignent combien cet amour a produit de grandes choses, en élevant des hommes véritablement sublimes au-dessus de l'humanité, et en leur inspirant les plus nobles et les plus fameuses entreprises? le bien de la société est le vôtre. Vous êtes si fortement lié avec votre patrie sans le savoir, que vous ne pouvez ni vous isoler, ni vous séparer d'elle, sans vous ressentir vous-même de votre faute. Si le gouvernement est heureux, vous prospérerez; s'il souffre, le contre-coup de son infortune rejaillira sur vous; de même, si les citoyens jouissent d'une opulence honnête, le souverain est dans la prospérité, et si les citoyens sont accablés de misère, la situation du souverain sera digne de compassion. L'amour de la patrie n'est donc pas un être de raison, il existe réellement. Ce ne sont pas ces maisons, ces murailles, ces bois, ces champs, que j'appelle votre patrie, mais vos parens, votre femme, vos enfans, vos amis et ceux qui travaillent pour votre bien dans les différentes branches de l'administration, et qui vous rendent des services journaliers, sans que vous vous donniez seulement la peine de vous informer de leurs travaux. Ce sont là les liens qui vous unissent à la société: l'intérêt des personnes que vous devez aimer, le vôtre, et celui du gouvernement, qui indissolublement unis ensemble, composent ce qu'on appelle le bien général de toute la communauté. Vous dites qu'on ne saurait aimer la populace, ni les habitans d'une province qu'on ne connaît pas: vous avez raison, si vous entendez qu'il s'agisse d'une

union intime, comme entre amis; mais il n'est question envers le peuple que de cette bienveillance que nous devons à tout le monde, plus encore à ceux qui habitent avec nous le même sol, et qui nous sont associés; et pour les provinces qui tiennent à notre monarchie, ne devons-nous pas au moins leur rendre ce que l'on doit à des alliés? supposé qu'en votre présence un inconnu tombât dans une rivière, ne l'assisteriez-vous pas pour l'empêcher de se noyer? et si vous rencontriez un passant qu'un assassin fût près d'égorger, ne vous verrait-on pas voler au secours du premier, et ne tâcheriez-vous pas de le sauver? ce sont ces sentimens de pitié et de compassion, que la nature a imprimés dans nos ames, qui nous portent, comme par instinct, à nous assister mutuellement, et nous animent aux devoirs que les hommes ont à remplir les uns envers les autres. Je conclus donc, que si nous devons des secours aux inconnus même, à plus forte raison en devons-nous aux citoyens auxquels nous lie le pacte social. Souffrez que je touche encore un mot des provinces de notre monarchie, envers lesquelles vous me paraissez si tiède. Ne comprenez-vous donc pas, que si le gouvernement perdait ces provinces, il en serait affaibli; et que par conséquent les ressources qu'il en a tirées venant à lui manquer, il serait moins en état de vous assister, si vous en aviez besoin, qu'il ne l'est à présent?

Vous voyez, mon cher ami, par ce que je vous expose, que les combinaisons de l'état politique sont très-étendues, et qu'on ne s'en fait point d'idée

juste, à moins de les approfondir; mais voici une nouvelle assertion que je ne saurais vous passer. Quoi, vous, qui êtes doué d'esprit et de talens, vous osez avancer que la végétation des plantes a de l'avantage sur l'activité animale ? se peut-il qu'un homme sensé préfère un lâche repos à un travail honorable? une vie molle, efféminée autant qu'inutile, à des actions vertueuses, qui rendent immortel le nom de celui qui les a faites ? oui, nous allons tous nous acheminer vers notre tombeau, c'est une loi commune ; mais la différence qu'on met entre les morts, c'est que les uns sont oubliés aussitôt qu'enterrés, et que ceux qui se sont souillés de crimes, laissent une mémoire odieuse; au lieu que les hommes vertueux, dont les services ont été utiles à la patrie, comblés de louanges et de bénédictions, sont cités pour servir d'exemple à la postérité, et laissent un souvenir qui ne périt jamais. Dans laquelle de ces trois classes voulez-vous être compris? sans doute dans la dernière.

Après que j'ai détruit tant de faux raisonnemens, vous ne devez vraiment pas vous attendre que votre Epicure, tout grec qu'il est, m'en impose. Agréez que pour le réfuter solidement je commente ses propres paroles. *Le sage ne doit se mêler ni d'affaires, ni de gouvernement.* Oui, s'il habite une île déserte. *Son ame impassible ne doit être exposée à aucune passion, ni à la mauvaise humeur, ni à la jalousie, ni à la colère.* Voilà donc Epicure, le docteur de la volupté, qui recommande l'impassibilité stoïque. Ce n'était pas ce qu'il devait dire, c'était tout le contraire. Le plus noble effort du sage ne consiste

pas à éviter les occaſions ; mais, quand elles ſe préſentent, à conſerver la tranquillité de ſon ame dans les momens où tout ce qui l'environne, ſoulève et irrite ſes différentes paſſions. Un pilote n'a point de mérite à conduire ſon vaiſſeau quand la mer eſt calme ; il en a beaucoup, lorſqu'après avoir été ballotté long-temps par des ouragans et des vents contraires, il conduit heureuſement ſon navire dans le port. Perſonne ne fait attention aux choſes aiſées et faciles, il n'y a que des difficultés vaincues dont on vous tienne compte. *Il vaut donc bien mieux laiſſer aller le monde comme il va, et ne penſer qu'à ſoi-même.* Ah! monſieur Epicure, ſont-ce là des ſentimens dignes d'un philoſophe ? la première choſe à laquelle vous devriez penſer, n'eſt-ce pas le bien de l'humanité ? vous oſez annoncer que chacun ne doit aimer que ſoi-même. Un homme qui par malheur ſuivrait vos maximes, ne ſerait-il pas déteſté univerſellement et avec raiſon ? ſi je n'aime perſonne, comment puis-je prétendre qu'on m'aime ? ne comprenez-vous pas qu'on m'enviſagera comme un monſtre dangereux, dont il eſt loiſible de ſe défaire pour maintenir la ſureté publique. Et ſi l'amitié diſparaît, quelle conſolation reſte-t-il à notre pauvre eſpèce ? recourons à une allégorie, pour nous expliquer plus intelligiblement ; comparons un Etat quelconque avec le corps humain. C'eſt de l'activité et du concours unanime de toutes ſes parties, que réſultent ſa ſanté, ſa force et ſa vigueur ; les veines, les artères et juſqu'aux nerfs les plus déliés, coopèrent à ſon exiſtence animale. Si l'eſtomac rallentiſſait ſon

mouvement périſtaltique, ſi les boyaux ne renforçaient leur mouvement vermiculaire, les poumons leur aſpiration, le cœur ſa diaſtole et ſa ſyſtole; ſi enfin chaque ſoupape des artères ne s'ouvrait et ne ſe fermait ſelon les beſoins de la circulation du ſang; ſi les ſucs nerveux ne ſe portaient aux parties de la contraction néceſſaire au mouvement, le corps tomberait en langueur, il dépérirait inſenſiblement, et l'inactivité de ſes parties occaſionnerait ſa deſtruction totale. Ce corps, c'eſt l'Etat; ſes membres, c'eſt vous et tous les citoyens qui lui appartiennent. Vous voyez donc qu'il faut que chaque individu rempliſſe ſa tâche, pour que la maſſe générale proſpère. Dès-lors, que devient cette heureuſe indépendance dont vous vous faites le panégyriſte? ſi ce n'eſt qu'elle vous rend un membre paralytique du corps auquel vous appartenez. Obſervez encore, s'il vous plaît, que votre philoſophe confond les idées les plus claires: il recommande la pareſſe et la fainéantiſe, comme ſi c'étaient des vertus; mais tout le monde convient que ce ſont des vices. Eſt-il digne d'un philoſophe de nous exciter à perdre le temps, qui eſt ce que nous avons de plus précieux, qui fuit toujours, et qui ne revient jamais? faut-il nous encourager à nous abandonner à l'oiſiveté, à négliger nos devoirs, à devenir inutiles à tout le monde et à charge à nous-mêmes? un ancien proverbe dit: l'oiſiveté eſt la mère de tous les vices; on pourrait y ajouter: et le travail eſt le père des vertus. Ceci eſt une vérité conſtante, atteſtée par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux.

En voilà, je crois, assez pour Epicure ; reste à examiner maintenant vos propres opinions. Condamnez les ambitieux, j'y consens : censurez les avares, j'y souscris ; mais faut-il pour cela que des idées mal digérées et des préjugés pitoyables vous induisent à refuser vos soins pour contribuer à l'utilité publique, comme tous les autres citoyens ? vous possédez tous les matériaux propres pour un tel ouvrage ; l'esprit, la droiture, les talens : et puisque la nature ne vous a rien refusé de ce qui peut vous donner de la réputation, vous êtes inexcusable, si vous laissez inutiles les faveurs dont elle vous a comblé. Vous exaltez votre indépendance, votre prétendue royauté, et cette liberté dont vous prétendez jouir et qui vous élève au-dessus de tout l'univers. Oui, je vous applaudis, si vous entendez par votre indépendance l'empire que vous avez sur vous-même ; par votre royauté, le joug que vous avez imposé à vos passions ; et vous pouvez vous élever sur plusieurs de ceux de votre espèce, si un amour ardent pour la vertu vous anime et si vous lui dévouez tous les jours, que dis-je ? tous les momens de votre vie. Sans ces correctifs, l'indépendance dont vous vous glorifiez, n'est qu'un goût pour la fainéantise, ennobli par de belles épithètes ; et cette paresse, dont vous faites sans cesse l'éloge, en vous rendant inutile à tout, engendre l'ennui, qui en est une suite nécessaire. Ajoutez à ceci le jugement d'un public malin et toujours porté à médire ; on appréciera votre oisiveté à sa juste valeur, et Dieu sait quels sarcasmes on ne lancera pas de toutes parts, pour se

venger de l'indolence avec laquelle vous envisagez le bien public. Si tout ceci ne suffit pas pour vous persuader, faudra-t-il que je vous cite un passage de l'Ecriture : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton corps.* Nous sommes dans le monde pour travailler ; cela est si vrai, que sur cent personnes il y en a quatre-vingt-dix-huit qui travaillent, pour deux qui se targuent de leur inutilité : et s'il y a des hommes assez fous pour mettre leur vanité à ne rien faire et à demeurer tout un jour les bras croisés, ceux qui s'occupent, sont plus heureux que les autres, parce que l'esprit veut quelque chose qui l'attache et qui le distraie ; il lui faut des objets qui fixent son attention, ou l'ennui s'en empare et lui rend l'existence à charge et même insupportable. Je vous parle ici sans retenue, parce que vous êtes fait pour la vérité, vous êtes digne de l'entendre, et je vous aime trop pour vous rien déguiser. L'unique but où j'aspire, est de vous rendre à la patrie, et de lui procurer en votre personne un instrument utile et dont elle pourra tirer des services. Voilà ce qui dirige ma plume, et m'engage à vous exposer tout ce que l'amour patriotique m'inspire. Le zèle pour le bien public a servi de principe à tous les bons gouvernemens anciens et modernes, il a fait la base de leur grandeur et de leur prospérité ; les conséquences incontestables qui en dérivent, ont produit de bons citoyens et de ces ames magnanimes et vertueuses qui ont été la gloire et le soutien de leurs compatriotes.

Excusez la longueur de cette lettre. L'abondance de la matière fournirait maint et maint volume

ſans être épuiſée; mais il ſuffit qu'on vous montre la vérité, pour diſſiper l'erreur et les préjugés qui ſont étrangers dans un eſprit tel que le vôtre. Je ſuis etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

J'AI lu votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite. J'ai été ſurpris de la multitude de raiſons dont vous m'accablez. Vous avez réſolu de me vaincre et de mener mes opinions enchaînées à votre char de triomphe. Je confeſſe qu'il y a beaucoup de force dans les motifs que vous employez pour me perſuader, et que j'aurai de la peine à vous réfuter ſolidement. Pour me terraſſer plus promptement, vous dites que mon cœur eſt la dupe de mon eſprit, que je plaide la cauſe de la pareſſe, et que j'ennoblis ce vice en lui prêtant les apparences ſéduiſantes de la modération ou de quelque vertu ſemblable. Hé bien, je conviens donc avec vous que l'oiſiveté eſt un défaut, qu'il faut être ſerviable et officieux envers tous le monde, que, ſans aimer le peuple comme on aime ſes proches, on doit non-ſeulement s'intéreſſer à ſon bien-être, mais encore lui être utile autant que l'on peut. Je comprends qu'il ne ſaurait arriver de malheur à la maſſe générale à laquelle j'appartiens, ſans que les effets en rejailliſſent ſur moi, ni que les particuliers ſouffrent, ſans que l'Etat y perde.

Je vous donne gain de cauſe ſur tous ces articles; je vous accorde encore en ſus que ceux qui ont part à l'adminiſtration publique, jouiſſent d'une

partie de l'autorité souveraine; mais que m'importe tout cela? je suis sans vanité et sans ambition. Quel motif aurais-je pour me charger d'un fardeau que je n'ai pas envie de porter, et pour m'ingérer dans les affaires, quand je vis heureux sans que la pensée de m'en mêler me vienne dans l'esprit? vous avouez que l'ambition outrée est vicieuse. Vous devez donc m'applaudir de ce que je n'y donne pas, et ne point exiger que j'abandonne ma douce tranquillité, pour m'exposer de gaieté de cœur à tous les caprices de la fortune. Ah! mon cher ami, à quoi pensez-vous, en me donnant de tels conseils? représentez-vous sous les plus vives couleurs la dureté du joug que vous voulez m'imposer, quel désagrément il entraîne, et quelles en sont les suites fâcheuses. Dans l'état où je me trouve, je ne suis comptable de ma conduite qu'à moi-même, je suis le seul juge de mes actions, je jouis d'un revenu honnête, je n'ai pas besoin de gagner ma vie à la sueur de mon corps, comme vous assurez qu'il a été ordonné à nos premiers parens. Par quelle folie, jouissant de la liberté, me rendrai-je donc responsable de ma conduite envers d'autres? sera-ce par vanité? je ne connais point cette faiblesse. Sera-ce pour tirer des gages? je n'en ai pas besoin. J'irai donc sans raison quelconque me mêler d'affaires qui ne me regardent point, désagréables, pénibles, fatigantes et qui demandent une activité laborieuse; et j'entreprendrais tous ces travaux, pourquoi? pour me soumettre au jugement de quelque supérieur, dont je n'ai ni l'envie ni la volonté de dépendre? et ne voyez-vous pas la multitude des

personnes qui sollicitent des emplois? pourquoi voulez-vous me mettre de leur nombre? que je serve ou que je ne serve pas, les choses en iront également leur train; mais de grâce souffrez qu'à ces raisons j'en ajoute une plus forte encore. Enseignez-moi le pays de l'Europe où le mérite est toujours sûr d'être récompensé. Montrez-moi celui où ce mérite est connu, où on lui rend justice. Ah! qu'il est fâcheux, après avoir sacrifié son temps, son repos, sa santé dans les emplois, d'être mis de côté, ou d'essuyer des disgraces encore plus révoltantes. Les exemples de pareilles infortunes se présentent en foule à ma mémoire. Si vos éperons m'encouragent aux travaux, cette bride m'arrête sur le champ. Vous devez juger par ce langage sincère que je ne vous déguise rien: je vous ouvre mon cœur en ami, je vous expose toutes les raisons qui ont fait impression sur mon esprit, d'autant plus que ce n'est pas nous qui disputons; chacun expose son opinion, c'est à la plus solide à l'emporter. Je m'attends bien que vous ne demeurerez point en reste, et que dans peu vous me donnerez matière à de nouvelles réflexions; ce qui vous vaudra une nouvelle réponse de ma part. Je suis avec une tendre estime etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

Je me glorifie, mon cher ami, d'avoir sapé quelques-uns de vos préjugés; ils sont tous également nuisibles, on ne saurait assez les détruire. Vous

avez raison de dire que la dispute dont il s'agit, n'est pas réellement entre nous, mais entre des argumens dont les plus solides et les plus forts doivent l'emporter sur les plus faibles. Nous ne fesons autre chose que discuter entre nous une matière, pour découvrir où se trouve la vérité, afin de nous ranger du côté de l'évidence. Ne croyez pas cependant que mes raisons soient épuisées. En relisant vos lettres, une foule de nouvelles idées s'est présentée à mon esprit; il ne me reste qu'à vous les exposer le plus nettement et le plus succinctement que je pourrai.

Je commencerai donc, avec votre permission, par vous expliquer ce que j'entends par le pacte social, qui est proprement une convention tacite de tous les citoyens d'un même gouvernement, qui les engage à concourir avec une ardeur égale au bien général de la communauté; de-là dérivent les devoirs des individus qui chacun, selon leurs moyens, leurs talens et leur naissance, doivent s'intéresser et contribuer au bien de leur patrie commune. La nécessité de subsister et l'intérêt, qui opèrent sur l'esprit du peuple, l'obligent pour son propre avantage à travailler pour le bien de ses concitoyens. De-là la culture des terres, des vignes, des jardins, le soin des bestiaux, les manufactures, le négoce: de-là ce nombre de vaillans défenseurs de la patrie, qui lui dévouent leur repos, leur santé et leurs jours. Mais si en partie l'intérêt personnel est le ressort principal d'une si noble activité, n'y a-t-il pas des motifs bien plus puissans pour la réveiller et l'exciter dans ceux qu'une naissance plus

illuſtre et des ſentimens élevés doivent attacher à leur patrie ? l'attachement aux devoirs, l'amour de l'honneur et de la gloire, ſont les reſſorts les plus puiſſans qui opèrent ſur les ames vraiment vertueuſes. Doit-on imaginer que la richeſſe puiſſe ſervir d'égide à la fainéantiſe, et que, plus on poſsède, moins l'on tienne au gouvernement? ces aſſertions erronées ſont inſoutenables; elles ne peuvent partir que d'un cœur de bronze, d'un homme inſenſible, qui, concentré dans lui-même, n'aime que lui et ſe tient ſéparé, autant qu'il le peut, de ceux avec leſquels ſon devoir, ſon intérêt et ſon honneur le lient. Hercule, tout Hercule que la fable nous le repréſente, ſeul, n'eſt pas formidable; il ne le devient que lorſque ſes aſſociés l'aſſiſtent et le ſecourent.

Mais peut-être que le raiſonnement vous fatigue: employons des exemples; je vais vous en rapporter de l'antiquité, et principalement des républiques, pour leſquelles je me ſuis aperçu que vous avez une prédilection ſingulière. Je commencerai donc par vous citer quelques traits choiſis des harangues de Démoſthène connues ſous le nom de Philippiques: " On dit, Athéniens, que Philippe eſt mort; „ mais qu'importe qu'il ſoit mort ou qu'il vive? „ je vous dis, Athéniens, oui, je vous le dis, que „ vous vous ferez bientôt un autre Philippe par „ votre négligence, par votre indolence, et par le „ peu d'attention que vous avez aux affaires les plus „ importantes. " Vous voilà au moins convaincu que cet orateur penſait comme moi; mais je ne me borne pas à ce ſeul paſſage: en voici un autre,

où, après que Démosthène a dit en parlant du roi de Macédoine: " On s'attache toujours à celui
„ qu'on voit toujours plein d'ardeur et d'ac-
„ tivité," il ajoute " si donc, Athéniens, vous
„ pensez de même, du moins à présent, puisque
„ vous ne l'avez pas fait encore; si chacun de vous,
„ lorsqu'il en sera besoin, et qu'il pourra se rendre
„ utile, laissant à part tout mauvais prétexte, est
„ disposé à servir la république, les riches en contri-
„ buant de leurs biens, les jeunes en payant de
„ leurs personnes; si chacun veut agir comme pour
„ soi, cessant de se flatter que d'autres agiront
„ pour lui, tandis qu'il restera oisif, vous rétabli-
„ rez vos affaires à l'aide des dieux, et vous re-
„ couvrerez ce que la négligence vous a fait per-
„ dre.." Voici un autre passage, qui contient à peu-près les mêmes choses, pris d'une harangue pour le gouvernement. " Ecoutez, Athéniens. Les de-
„ niers publics qui se perdent en dépenses super-
„ flues, vous devez les partager également, en
„ vous rendant utiles; savoir ceux d'entre vous
„ qui sont en âge de porter les armes, par les
„ services militaires; ceux de vous qui ont passé
„ cet âge, par des emplois de judicature et de police;
„ ou enfin de quelque autre façon. Vous devez
„ servir vous-mêmes, ne céder à personne cette
„ fonction de citoyen, et composer vous-mêmes une
„ armée qu'on puisse appeler celle de la république;
„ par-là vous ferez ce que la patrie exige de vous".
Voilà ce que Démosthène demandait des citoyens d'Athènes; voilà comme on pensait à Sparte, quoique la forme du gouvernement y fût oligarchique.

Cette conformité de ſentimens avait une raiſon toute ſimple : c'eſt qu'un Etat, de quelque nature qu'il ſoit, ne peut ſubſiſter ſi tous les citoyens ne travaillent pas d'un commun accord au ſoutien de leur commune patrie. Repaſſons maintenant les exemples que nous fournit la république romaine ; leur grand nombre m'embarraſſe ſur le choix. Je ne vous parlerai ni de Mucius Scévola, ni de Décius, ni de l'ancien Brutus, qui ſouſcrivit l'arrêt de mort de ſes propres fils pour ſauver la liberté publique : mais oublierai-je Attilius Régulus, et la généroſité avec laquelle il ſacrifia ſon intérêt à celui de la république, en retournant à Carthage pour y ſouffrir le dernier ſupplice ? Voilà enſuite Scipion l'Africain qui ſe préſente. Cette guerre qu'Annibal ſeſait en Italie, Scipion la tranſporte en Afrique, et il la termine glorieuſement par une victoire déciſive, qu'il remporte ſur les Carthaginois. Enſuite paraît Caton le cenſeur, un Paul Emile, qui triomphe de Perſée ; là c'eſt Caton d'Utique, ce zélé défenſeur du gouvernement. Oublierai-je Cicéron, qui ſauva ſa patrie qui était près de ſuccomber par les entrepriſes meurtrières de Catilina, ce Cicéron qui défendit la liberté expirante de la république et qui périt avec elle ? Voilà ce que peut l'amour de la patrie ſur l'ame énergique et généreuſe d'un bon citoyen. Le génie, plein de cet heureux enthouſiaſme, ne trouve rien d'impoſſible, et il s'élève rapidement à l'héroïſme. La mémoire de ces grands hommes a été comblée de louanges ; tant de ſiècles écoulés juſqu'à nos temps n'ont pu l'affaiblir ; leurs noms ſont encore cités

avec vénération. Voilà des modèles dignes d'être imités chez tous les peuples et dans tous les gouvernemens. Mais il semble que l'espèce de ces ames mâles, de ces hommes remplis de nerf et de vertu, soit épuisée. La mollesse a remplacé l'amour de la gloire; la fainéantise a succédé à la vigilance; et un misérable intérêt personnel a détruit l'amour de la patrie.

Ne pensez pas que je me borne aux exemples que fournissent les républiques; il faut que je vous en produise de semblables tirés des fastes d'Etats monarchiques. La France peut s'applaudir des grands hommes qu'elle a portés. Les Bayard, Bertrand, du Guesclin, un cardinal d'Amboise, un duc de Guise qui sauva la Picardie, un Henri IV, un cardinal de Richelieu, un Sully, avant ce temps un président de l'Hôpital, excellent et vertueux citoyen, ensuite Turenne, Condé, Colbert, Luxembourg, Villars: enfin une multitude d'hommes célèbres, dont les noms ne pourraient pas tenir tous dans une lettre. Passons à l'Angleterre, où sans parler d'un Alfred, ni des grands hommes des siècles reculés, je passe rapidement aux temps modernes, qui me fournissent un Marlborough, un Stanhope, un Chesterfield, un Bolingbrocke, et un chevalier Pitt, dont les noms ne périront jamais. L'Allemagne fit paraître de l'énergie durant la guerre de trente ans, un Bernard de Weimar, un duc de Brunswic et d'autres princes y signalèrent leur courage; une landgrave de Hesse, régente du pays, sa fermeté. Il faut l'avouer, nous vivons dans le siècle des petitesses: les siècles des génies

et des vertus se sont écoulés. Mais si dans ce temps glorieux à l'humanité, les hommes de mérite ont eu la noble émulation de se rendre utiles à leur patrie, vous qui avez du mérite comme eux, pourquoi ne suivez-vous pas leur illustre exemple? Renoncez généreusement aux excuses révoltantes que l'indolence vous suggère; et si votre cœur est susceptible d'attendrissement, témoignez par vos services que vous aimez la patrie, à laquelle vous devez votre reconnaissance. Vous n'êtes point ambitieux, dites-vous. Je vous approuve; mais je vous blâme, si vous êtes sans émulation; car c'est une vertu de vouloir surpasser en nobles actions ceux avec lesquels nous courons la même carrière. Un homme que sa paresse empêche d'agir, est semblable à une statue de marbre ou de bronze, qui conserve à perpétuité l'attitude que le sculpteur lui a donné. L'action nous distingue et nous élève au-dessus des végétaux, et la fainéantise nous en rapproche.

Mais allons encore plus au fait, et attaquons directement les motifs par lesquels vous pensez justifier votre inutilité et votre indifférence pour le bien public. Vous dites que vous craignez de vous rendre responsable d'une administration quelconque. En vérité cette excuse ne saurait vous convenir, elle serait mieux placée dans la bouche d'un homme qui se défie de ses talens, qui sent son ineptie, ou qui craint que son peu de bonne foi ne l'expose à perdre sa réputation. Vous qui avez de l'esprit, des connaissances et des mœurs, pouvez-vous vous exprimer ainsi? et quel mauvais jugement le public n'en

ferait-il pas, si d'aussi mauvaises défaites lui étaient connues? Vous poursuivez; vous dites que vous n'êtes maintenant comptable de votre conduite à personne. Ne l'êtes-vous pas à ce public, à l'œil pénétrant duquel rien n'échappe? il vous accusera ou de paresse ou d'insensibilité: il dira que vous rendez votre capacité inutile, que vous enfouissez vos talens, et qu'indifférent pour tout le reste du monde, vous avez concentré votre attachement dans votre seule personne. Vous ajoutez que vous n'avez pas besoin de servir, parce que vous êtes riche. Je vous accorde que vous n'avez pas besoin de faire le métier de manœuvre pour subsister; mais c'est précisément parce que vous êtes riche, que vous êtes plus obligé qu'un autre d'en témoigner votre attachement et votre reconnaissance à votre patrie, en la servant avec zèle et avec ardeur. Moins vous avez de besoins, plus vous avez de mérite; le service des uns dérive de l'indigence; les travaux des autres sont gratuits.

Vous me rebattez ensuite les oreilles de vieilles phrases usées: que le mérite est peu connu, et qu'il est encore plus rarement récompensé, qu'après avoir long-temps prodigué dans les emplois vos peines et vos soins, vous n'en risquez pas moins d'être négligé, même d'encourir quelque disgrace, sans qu'il y ait de votre faute. Ma réponse à cet article est bien aisée. Je suis convaincu que vous avez du mérite; faites-le connaître. Sachez que dans notre siècle, ainsi que dans les précédens, quand il se fait de belles actions, on y applaudit. Tout l'univers n'a eu qu'une voix au sujet du prince

Eugène ; on admire encore ſes talens, ſes vertus, et ſes grands exploits. Lorſque le comte de Saxe eut terminé la glorieuſe campagne de Lawfeld, tout Paris lui témoigna ſa reconnaiſſance. La France n'oublie point les obligations qu'elle a au miniſtère de Colbert; la mémoire de ce grand homme durera plus long-temps que le Louvre. L'Angleterre ſe glorifie de Newton, l'Allemagne de Leibnitz. Voulez-vous des exemples plus modernes? La Pruſſe honore et vénère le nom de ſon grand chancelier Cocceji, qui réforma ſes lois avec tant de ſageſſe. Et que vous dirai-je de tant de grands hommes qui ont mérité qu'on érigeât leur ſtatue dans les places publiques de Berlin? Si ces illuſtres morts avaient penſé comme vous, la poſtérité ignorerait à jamais leur exiſtence.

Vous ajoutez que tant de perſonnes ſollicitent des emplois qu'il ſerait inutile de vous mettre ſur les rangs. Voici en quoi conſiſte le défaut de votre raiſonnement. Si tout le monde penſait comme vous, il en réſulterait néceſſairement que toutes les places demeureraient vides et par conſéquent tous les emplois vacans. Vos principes ne tendraient donc, s'ils étaient généralement reçus, qu'à introduire des abus intolérables dans la ſociété. Enfin ſuppoſons, que par une injuſtice criante, après vous être acquitté de votre charge, il vous arrivât quelque diſgrace, ne vous reſte-t-il pas une grande conſolation dans le bon témoignage de votre conſcience, qui ſeule peut vous tenir lieu de tout, outre que la voix publique vous rendra également juſtice? Si vous le voulez, je vous citerai une foule d'exemples de

grands hommes dont le malheur a augmenté la réputation, loin de la diminuer. En voici pris des républiques: dans la guerre que Xerxès fit aux Grecs, Thémiſtocle ſauva doublement les Athéniens, en leur feſant abandonner leurs murailles et en gagnant la fameuſe bataille de Salamine; il releva enſuite les murs de ſa patrie et conſtruiſit le port du Pirée. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût banni par le ban de l'oſtraciſme. Il ſoutint ſon infortune avec grandeur d'ame, et loin que ſa réputation en ſouffrît, elle s'en augmenta plutôt, et ſon nom eſt ſouvent cité dans l'hiſtoire avec celui des plus grands hommes qu'ait portés la Grèce. Ariſtide, nommé le vertueux, eſſuya un ſort à peu-près ſemblable: il fut banni, puis rappelé, toujours également eſtimé pour ſa ſageſſe; ce qui fut cauſe qu'après ſa mort les Athéniens accordèrent une penſion à ſes filles, qui manquaient de ſubſiſtance. Vous rappellerai-je encore l'immortel Cicéron, qui fut exilé par une cabale pour avoir ſauvé ſa patrie? Vous rappellerai-je toutes les violences que Clodius, ſon ennemi, exerça contre ce conſul et contre ſes proches? Cependant la voix unanime du peuple romain le rappela; il s'en exprime lui-même ainſi: « Je ne fus „ pas ſimplement rappelé; mes concitoyens me rap„ portèrent à Rome comme ſur leurs épaules, et „ mon retour dans ma patrie fut un véritable „ triomphe." Le malheur ne ſaurait avilir le ſage, parce qu'il peut tomber égalcment ſur les bons comme ſur les mauvais citoyens: il n'y a que les crimes, ſi nous en commettons, qui nous diffament. Ainſi, bien loin que les exemples de la vertu per-

fécutée vous fervent de bride et vous empêchent de vous fignaler, laiffez-vous plutôt exciter par mes éperons. Je vous encourage à remplir vos devoirs, à mettre vos bonnes qualités au jour, à témoigner par des effets que votre cœur eft reconnaiffant envers la patrie, enfin à courir la carrière de la gloire, dans laquelle vous êtes digne de paraître. Je perdrai mon temps et mes peines, ou je vous perfuaderai que mes fentimens font plus juftes que les vôtres, et les feuls qui foient convenables à un homme de votre naiffance. J'aime ma patrie de cœur et d'ame; mon éducation, mes biens, mon exiftence, je tiens tout d'elle: auffi quand même j'aurais mille vies, je les lui facrifierais toutes avec plaifir, fi je pouvais par-là lui rendre fervice et lui témoigner ma reconnaiffance. Mon ami Cicéron dit dans une de fes lettres: je ne crois jamais pouvoir être trop reconnaiffant. J'ai l'honneur de penfer et de fentir comme lui, et j'ofe efpérer qu'après que vous aurez mûrement réfléchi à toutes les raifons que je viens de vous détailler, au lieu d'avoir des opinions différentes fur la conduite qu'il convient à un honnête homme de tenir, nous nous encouragerons mutuellement à remplir les devoirs de bons citoyens, tendrement attachés à leur patrie et brûlans de zèle pour elle. Vous m'avez préfenté des objections, j'ai été obligé de les réfoudre: il m'a été impoffible de refferrer tant de chofes en moins de paroles. Si vous trouvez ma lettre trop longue, je vous en fais excufe; vous m'accorderez, j'efpère, mon pardon en faveur du fincère attachement avec lequel je fuis etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

Il faut avouer, mon cher ami, que vous êtes bien pressant. Vous ne me faites pas grâce sur la moindre bagatelle. Pour détruire quelque petit raisonnement, que je fortifie de mon mieux, vous dressez contre moi une violente batterie, qui bat mes pauvres argumens en brèche, et qui ne cesse de tirer que lorsque mes défenses ruinées et entièrement bouleversées ne lui offrent plus de but sur lequel elle puisse diriger ses coups. Oui, vous l'avez résolu, vous voulez à toute force que j'aime, que je serve ma patrie, que je lui sois attaché, et vous me pressez de telle sorte, que je ne sais presque plus comment vous échapper. Cependant on m'a parlé de je ne sais quel encyclopédiste, qui a dit que la terre est l'habitation commune des êtres de notre espèce, que le sage est citoyen du monde, et qu'il est par-tout également bien. J'entendis, il y a quelque temps, un homme de lettres disserter sur ce sujet; je me plaisais à l'écouter; tout ce qu'il disait, s'insinuait avec tant de facilité dans mon esprit, qu'il me semblait l'avoir imaginé moi-même. Ces idées élevaient mon ame; ma vanité se complaisait, quand je pensais que, cessant d'être le sujet obscur d'un petit Etat, je pouvais m'envisager désormais comme citoyen de l'univers: je devenais incontinent Chinois, Anglais, Turc, Français, Grec, selon qu'il plaisait à ma fantaisie. Mon imagination parcourait toutes ces nations en idée. Je me transportais tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, et je

m'arrêtais chez celle où je me plaisais le plus. Mais il me semble déjà vous entendre. Vous voudrez encore faire évanouir ce rêve agréable dont je m'occupe. Il sera facile de le dissiper, mais qu'y gagnerai-je ? Les illusions qui nous charment, ne valent-elles pas mieux que de tristes vérités qui nous répugnent ? Je sais combien il est difficile de vous faire changer d'opinions ; elles tiennent à des raisons si profondes, elles sont cramponnées dans votre esprit par tant d'argumens qui les y attachent, que j'essayerais en vain de les en arracher. Votre vie est une méditation continuelle ; la mienne coule doucement ; je me contente de jouir, j'abandonne les réflexions aux autres ; je suis satisfait si je parviens à m'amuser et à me distraire. Voilà ce qui vous donne tant d'avantages sur moi, principalement lorsqu'il s'agit de traiter de matières graves qui exigent beaucoup de combinaisons. Je me prépare donc à vous voir armé de toutes pièces, pour me forcer dans mes derniers retranchemens. Je prévois qu'il faudra que je renonce au système d'indépendance que je m'étais si commodément arrangé, et que vos argumens vainqueurs m'obligeront de me tracer un nouveau plan de conduite, plus conforme aux devoirs de ma condition que celui que j'avais suivi jusqu'à présent.

Mais il s'élève sans cesse de nouveaux doutes en mon esprit. Vous êtes le médecin auquel je confie les maux de mon ame ; c'est à vous à les guérir. Vous m'avez parlé d'un pacte social : personne ne me l'a fait connaître. Si ce contrat existe, jamais je ne l'ai signé. Selon vous je suis engagé avec la

ſociété; je l'ignore. Je dois acquitter ſelon vous une dette; à qui? à la patrie. Pour quel capital? je n'en ſais rien. Qui m'a prêté ce capital? quand? où eſt-il? D'ailleurs je conviens avec vous que ſi tout le monde demeurait oiſif et déſœuvré, notre eſpèce périrait néceſſairement : c'eſt toutefois ce qu'on n'a pas à craindre, parce que le beſoin contraint le pauvre au travail, et que ſi quelque riche s'y ſouſtrait, cela ne tire guère à conſéquence. Selon vos principes, tout ſerait en action dans la ſociété, tout agirait, tout travaillerait. Un Etat de cette eſpèce ſerait pareil à ces ruches d'abeilles, où chaque mouche eſt occupée, l'une à diſtiller le ſuc des fleurs, l'autre à pétrir le miel dans les alvéoles, et une troiſième à la propagation de l'eſpèce, et où l'on ne connaît de crime irrémiſſible que l'oiſiveté. Vous voyez que je procède de bonne foi. Je ne vous cache rien, je vous expoſe tous mes doutes. J'ai de la peine à me défaire ſi promptement de mes préjugés, s'ils ſont tels. La coutume, cette maîtreſſe impérieuſe des hommes, m'a façonné à un certain genre de vie, auquel je ſuis attaché: peut-être qu'il faudra me familiariſer davantage avec les idées nouvelles que vous me préſentez; je vous avoue que j'ai encore quelque répugnance à plier ſous le joug que vous m'impoſez. Renoncer à ma tranquillité, vaincre ma pareſſe, cela demande de terribles efforts: m'occuper ſans ceſſe des affaires d'autrui, me tracaſſer pour le bien public, cela m'effarouche. Ariſtide, Thémiſtocle, Cicéron, Régulus, me préſentent ſans doute de grands exemples de magnanimité, de grandeur d'ame, auxquels le

public a rendu juſtice ; mais que de peine pour acheter un peu de gloire! On rapporte qu'Alexandre le grand, après une de ſes victoires, s'écria: O Athéniens, ſi vous ſaviez ce qu'il en coûte pour être loué de vous ! Vous ne me paſſerez pas ces réflexions ; vous les trouverez trop molles, trop efféminées. Vous voulez un gouvernement dont tous les citoyens ne ſoient que nerf et qu'énergie, où tout ſoit force et action ; et je me doute que vous ne tolérez le repos que pour les imbécilles, les infirmes, les aveugles et les vieillards. Comme je ne me trouve pas de leur nombre, je m'attends à ſubir condamnation. Je ne ſaurais vous cacher que la matière que nous diſſertons, eſt beaucoup plus étendue que je ne me l'étais figuré. Que de différentes branches y concourent, que de combinaiſons infinies pour former un corps de tant de parties qui conſtituent un gouvernement régulier! Nous avons peu de livres ſur ce ſujet, ou ceux qui exiſtent, ſont d'une pédanterie aſſommante. Vous avez tout approfondi, et vous mettez vos connaiſſances à ma portée. Je vous ai l'obligation de m'avoir inſtruit, aux difficultés près que je viens de vous expliquer. Continuez, je vous prie, comme vous avez commencé. Je vous regarde comme mon maître, je me fais gloire d'être votre diſciple. Le rapport que les citoyens ont les uns avec les autres, les liens divers qui uniſſent la ſociété, ce qu'exigent nos devoirs, toutes ces idées bouillonnent et fermentent ſans ceſſe dans ma tête; je ne penſe preſque plus à autre choſe. Quand je rencontre un agriculteur, je le bénis des travaux qu'il endure pour me nourrir;

si j'aperçois un cordonnier, je le remercie intérieurement de la peine qu'il se donne de me chausser; passe-t-il un soldat? je fais des vœux pour ce vaillant défenseur de ma patrie. Vous avez rendu mon cœur sensible; j'étends maintenant les sentimens de ma reconnaissance sur tous mes concitoyens, mais principalement sur vous, qui m'ayant développé la nature de mes obligations, m'avez procuré un plaisir nouveau: vous avez parlé, et l'amour du prochain a rempli mon ame d'une sensation divine. C'est avec la plus haute estime que je suis etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

NON, mon cher ami, je ne vous fais point la guerre, je vous honore et vous estime. Vous séparant de la matière que nous traitons, j'attaque uniquement des préjugés et des erreurs qui se propageraient de génération en génération, si la vérité ne se donnait la peine de les démasquer pour en détromper le public. Je vois avec une satisfaction extrême que vous commencez à vous familiariser avec quelques-unes de mes opinions. Mon système tend uniquement au bien général de la société, et il ne vise qu'à resserrer les liens des citoyens, pour les rendre plus durables: il exige ce que leur intérêt bien entendu demande également d'eux, c'est qu'ils soient attachés véritablement à leur patrie, qu'ils concourent avec un même zèle à l'avantage de la société; car plus ils y travaillent et mieux ils y réussissent.

Mais avant de continuer ce que j'ai à vous dire, il eſt néceſſaire que j'écarte une nouvelle difficulté que vous faites naître ſur le ſujet dont nous traitons. Vous dites que vous ignorez en quoi conſiſte le pacte ſocial. Le voici : il a été formé par le beſoin mutuel qu'ont les hommes de s'aſſiſter ; et puiſqu'aucune communauté ne peut ſubſiſter ſans mœurs vertueuſes, il fallait donc que chaque citoyen ſacrifiât une partie de ſon intérêt à celui de ſon ſemblable : il en réſulte que ſi vous ne voulez pas qu'on vous trompe, vous ne devez tromper perſonne ; vous ne voulez pas qu'on vous vole, ne volez point vous-même ; vous voulez qu'on vous aſſiſte dans vos beſoins, ſoyez toujours prêt à ſervir les autres ; vous ne voulez pas qu'on ſoit inutile, travaillez ; vous voulez que l'Etat vous défende, contribuez-y de votre argent, mieux encore de votre perſonne ; vous déſirez la ſureté publique, ne la troublez donc pas vous-même ; et ſi vous voulez que votre patrie proſpère, évertuez-vous, ſervez-la de tout votre pouvoir. Vous ajoutez que perſonne ne vous a inſtruit ni parlé de ce pacte ſocial : c'eſt la faute de vos parens ; ceux qui ont préſidé à votre éducation, n'auraient pas dû négliger un article auſſi important. Mais pour peu que vous y euſſiez réfléchi, vous l'auriez deviné ſans peine.

Vous pourſuivez ainſi : je ne ſais quelle dette je dois acquitter envers la ſociété, et je ne ſais où trouver le capital dont elle exige les intérêts. Ce capital c'eſt vous, votre éducation, vos parens, vos biens ; voilà le capital dont vous êtes en poſſeſſion.

Les intérêts que vous lui devez, c'eſt d'aimer votre patrie comme votre mère, de lui conſacrer vos talens; en vous rendant utile, vous vous acquittez de tout ce qu'elle a droit d'exiger de vous. J'ajoute à ceci, qu'il eſt égal ſous quel genre de gouvernement ſe trouve votre patrie; les gouvernemens ſont l'ouvrage des hommes, il n'en eſt aucun de parfait. Vos devoirs ſont donc égaux. Soit monarchie ou république, cela revient au même.

Allons plus en avant. Je me ſouviens que votre lettre fait mention de quelque idée des encyclopédiſtes dont on vous a parlé. Il y a quelques années que nous étions inondés de leurs ouvrages. Parmi un petit nombre de bonnes choſes et un petit nombre de vérités qu'on y trouve, le reſte m'a paru un ramas de paradoxes, et d'idées légèrement avancées, qu'on aurait dû revoir et corriger avant de les expoſer au jugement du public. Dans un ſens il eſt vrai que la terre eſt l'habitation des hommes, comme l'air celle des oiſeaux, l'eau des poiſſons, et le feu des ſalamandres, s'il y en a. Mais ce n'était pas la peine d'annoncer avec tant d'emphaſe une vérité auſſi triviale. Vous dites encore d'après les encyclopédiſtes, que le ſage eſt citoyen de l'univers. Je vous l'accorde, ſi l'auteur entend par-là que les hommes ſont tous frères et qu'ils doivent tous s'aimer; mais je ceſſe d'être de ſon avis ſi ſon intention eſt de former des vagabonds, des gens qui, ne tenant à rien, courent le monde par ennui, deviennent fripons par néceſſité, et finiſſent, ſoit dans un lieu, ſoit dans un autre, par être punis de la vie déſordonnée qu'ils ont menée. De ſemblables

idées entrent et s'impriment facilement dans des têtes légères; les suites qu'elles produisent, sont toujours opposées au bien de la société, parce qu'elles mènent à dissoudre l'union sociale, en déracinant insensiblement de l'esprit des citoyens le zèle et l'attachement qu'ils doivent à leur patrie. Ces encyclopédistes ont de même jeté tout le ridicule qu'ils ont pu sur l'amour de la patrie tant recommandé par l'antiquité, et qui de tout temps a été le principe des plus belles actions. Ils raisonnent aussi pitoyablement sur ce sujet que sur bien d'autres; ils vous disent doctoralement, qu'il n'y a point d'être qui s'appelle patrie, que c'est une idée creuse de quelque législateur qui a créé ce mot pour gouverner des citoyens, et que par conséquent ce qui n'existe pas réellement, ne saurait mériter notre amour. Cela s'appelle pitoyablement argumenter; ils ne distinguent pas ce qu'on nomme selon le langage de l'école *ens per se*, d'avec *ens per aggregationem*. L'un signifie un être seul et unique; tel homme, tel cheval, tel éléphant: l'autre joint plusieurs corps ensemble, dont il forme une masse. La ville de Paris, en sous-entendant ses habitans; une armée, c'est une quantité de soldats; un empire, c'est une nombreuse association d'hommes. Ainsi le pays où nous avons reçu la lumière, s'appelle notre patrie. Cette patrie existe donc réellement, et ce n'est point un être de raison: elle est composée d'une multitude de citoyens qui tous vivent dans la même société, sous les mêmes lois et avec les mêmes coutumes; et comme nos intérêts et les siens sont étroitement unis, nous lui devons notre attachement,

notre amour et nos fervices. Que pourraient répondre ces cœurs tièdes et lâches, que pourraient répondre tous les encyclopédiftes de l'univers, fi la patrie perfonnifiée fe préfentait fubitement devant eux et leur tenait à peu-près ce langage? " Enfans dénaturés
» autant qu'ingrats, auxquels j'ai donné le jour,
» ferez-vous toujours infenfibles aux bienfaits dont
» je vous comble? D'où tenez-vous vos aïeux?
» c'eft moi qui les ai produits. D'où ont-ils tiré
» leur nourriture? de ma fécondité inépuifa-
» ble: leur éducation? ils me la doivent: leurs
» biens et leurs poffeffions? c'eft mon fol qui les
» leur fournit. Vous-mêmes, vous êtes nés dans
» mon fein. Enfin vous, vos parens, vos amis,
» tout ce que vous avez de plus cher au monde,
» c'eft moi qui vous donnai l'être. Mes tribunaux
» de juftice vous protègent contre l'iniquité, ils
» défendent vos droits, ils garantiffent vos poffef-
» fions: la police que j'ai établie, veille à votre
» fureté: vous parcourez les villes et les campagnes
» également à l'abri des furprifes des voleurs et du
» poignard des affaffins; et les troupes que j'entre-
» tiens, vous défendent contre la violence, la rapa-
» cité et les invafions de nos ennemis communs. Je
» ne me borne pas à contenter vos befoins urgens,
» mes foins vous procurent les aifances et toutes
» les commodités de la vie. Enfin fi vous voulez
» vous inftruire, vous trouvez des maîtres en tout
» genre: défirez-vous de vous rendre utiles? les
» emplois vous attendent: êtes-vous infirmes ou
» malheureux? ma tendreffe pour vous a ménagé
» des fecours que vous trouvez tout préparés, et

pour

„ pour tant de faveurs que je vous prodigue jour-
„ nellement, je ne vous demande d'autre recon-
„ naiſſance ſi ce n'eſt d'aimer cordialement vos
„ concitoyens, et de vous intéreſſer avec un atta-
„ chement véritable à ce qui leur eſt avantageux:
„ ils ſont mes membres, ils ſont moi-même; vous
„ ne pouvez les aimer ſans aimer votre patrie. Mais
„ vos cœurs endurcis et farouches n'eſtiment pas le
„ prix de mes bienfaits. Une folie effrénée, qui s'eſt
„ emparée de vos ſens, vous dirige. Vous déſirez
„ de vous ſéparer de la ſociété, de vous iſoler,
„ de rompre tous les nœuds qui doivent vous atta-
„ cher à moi. Quand la patrie fait tout pour vous,
„ ne ferez-vous rien pour elle? rebelles à tous
„ mes ſoins, ſourds à toutes mes repréſentations,
„ rien ne pourra-t-il ni fléchir ni amollir vos cœurs
„ de bronze? rentrez en vous-mêmes; que l'avan-
„ tage de vos parens, que vos véritables intérêts
„ vous touchent; que le devoir et la reconnaiſſance
„ s'y joignent, et conduiſez-vous déſormais envers
„ moi ſelon que l'exige de vous la vertu, le ſoin
„ de votre honneur et de la gloire." Pour moi, je lui répondrais en m'élançant vers elle: "Mon cœur, vivement touché de tendreſſe et de reconnaiſſance, n'avait pas beſoin de vous voir et de vous entendre pour vous aimer. Oui, je confeſſe que je vous dois tout; auſſi vous ſuis-je auſſi indiſſolublement que tendrement attaché; mon amour et ma reconnaiſſance n'auront de fin qu'avec ma vie, cette vie même eſt votre bien; quand vous me la redemanderez, je vous la ſacrifierai avec plaiſir. Mourir pour vous, c'eſt vivre éternellement dans la mémoire des hommes;

je ne puis vous fervir fans me combler de gloire." Pardonnez, mon cher ami, ce mouvement d'enthoufiafme où mon zèle m'emporte. Vous voyez mon ame toute nue. Et comment vous cacherais-je ce que je fens fi vivement ? Pefez mes paroles, examinez tout ce que je vous ai dit, et je crois que vous conviendrez avec moi qu'il n'eft rien de plus fage ni de plus vertueux que d'aimer véritablement fa patrie. Laiffons à part les imbécilles et les aveugles, dont l'impuiffance faute aux yeux. A l'égard des vieillards et des perfonnes infirmes, quoiqu'elles ne puiffent pas agir pour le bien de la fociété, elles doivent pourtant conferver pour leur patrie ce tendre attachement que des fils ont pour leur père, partager fes pertes et fes fuccès, et faire au moins des vœux pour fa profpérité. Si notre condition d'hommes nous engage à faire du bien à tout le monde, à plus forte raifon notre condition de citoyens nous oblige-t-elle à fervir nos compatriotes de tout notre pouvoir; ils nous touchent de plus près que des peuples étrangers, dont nous n'avons que peu ou point de connaiffance. Nous vivons avec nos compatriotes; nos mœurs, nos ufages, nos lois font les mêmes: nous ne partageons pas feulement avec eux l'air que nous refpirons, mais également l'infortune et la profpérité; et fi la patrie a le droit d'exiger que nous nous immolions pour elle, à plus forte raifon peut-elle prétendre que par nos fervices nous lui devenions utiles; l'homme de lettres, en inftruifant le public; le philofophe, en lui enfeignant la vérité; le financier, en adminiftrant fidellement fes revenus; le jurifconfulte, en facrifiant la forme à

l'équité; le soldat, en défendant sa patrie avec zèle et avec courage; le politique, en combinant sagement et en raisonnant juste; l'ecclésiastique, en prêchant la pure morale; l'agriculteur, l'artisan, le manufacturier, le négociant, en perfectionnant chacun la partie à laquelle ils se sont voués. Tout citoyen pensant ainsi, travaille alors pour le bien public. Ces différentes branches réunies et conspirant au même but font naître la félicité des Etats, le bonheur, la durée et la gloire des empires. Voilà, mon cher ami, ce que mon cœur a dicté à ma plume. Je n'ai point écrit sur cette matière en professeur, parce que je n'ai pas l'honneur d'être un docteur en *us*, et que je m'entretiens simplement et uniquement avec vous, pour vous rendre compte de ce que j'entends par les devoirs qu'un honnête et fidèle citoyen doit remplir envers sa patrie. Cette légère esquisse est suffisante pour vous, qui pénétrez et saisissez promptement les choses. Je vous assure que je n'aurais jamais tant barbouillé de papier, si ce n'était dans l'intention de vous complaire et de vous obéir. Je suis avec le plus sincère attachement, etc.

LETTRE D'ANAPISTÉMON.

VOTRE dernière lettre, mon cher ami, me réduit au silence: je suis forcé à me rendre. J'abjure dès ce moment mon indolence et ma paresse; je renonce aux encyclopédistes comme aux principes d'Epicure, et je dévoue tous les jours de ma vie à ma patrie; je veux être désormais citoyen, et suivre

en tout votre louable exemple. Je vous confesse franchement mes fautes; je me suis contenté d'idées vagues, je n'ai ni assez réfléchi ni assez mûrement approfondi cette matière. Ma coupable ignorance m'a empêché jusqu'ici de remplir mes devoirs. Vous faites briller à mes yeux le flambeau de la vérité, et mes erreurs disparaissent. Je veux réparer le temps que j'ai perdu, en surpassant tout le monde par mon ardeur pour le bien public. Je me propose pour exemple les plus grands hommes de l'antiquité, qui se sont signalés pour le service de leur patrie, et je n'oublierai jamais que c'est vous dont le bras vertueux m'a ouvert la carrière où je m'élance sur vos pas. Comment et par quel moyen pourrai-je m'acquitter de tout ce que je vous dois? Comptez au moins que si quelque chose peut surpasser l'amitié et l'estime que j'ai pour vous, ce sont les sentimens de reconnaissance avec lesquels je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

LETTRE DE PHILOPATROS.

VOUS me comblez de joie, mon cher ami; je suis enchanté de votre dernière lettre. Je n'ai jamais douté qu'une ame honnête comme la vôtre ne fût un terrain propre à recevoir les semences de toutes les vertus; je suis sûr que la patrie en recueillera les plus abondantes moissons. La nature avait tout fait en vous; il ne fallait que développer vos sentimens; si j'ai pu y contribuer, je m'en glorifie; car enrichir la patrie d'un bon citoyen, c'est plus que d'étendre ses frontières. Je suis, etc.

DE
LA LITTERATURE
ALLEMANDE;

DES DÉFAUTS QU'ON PEUT LUI REPROCHER; QUELLES EN SONT LES CAUSES; ET PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

VOUS vous étonnez, Monſieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrès que fait, ſelon vous, journellement la littérature allemande. J'aime notre commune patrie autant que vous l'aimez, et par cette raiſon je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges: ce ſerait comme ſi on voulait proclamer vainqueur un homme qui eſt au milieu de ſa courſe. J'attends qu'il ait gagné le but, et alors mes applaudiſſemens ſeront auſſi ſincères que vrais.

Vous ſavez que dans la république des lettres les opinions ſont libres. Vous enviſagez les objets d'un point de vue, moi d'un autre; ſouffrez donc que je m'explique, et que je vous expoſe ma façon de penſer ainſi que mes idées ſur la littérature ancienne et moderne; tant par rapport aux langues, aux connaiſſances, qu'au goût.

Je commence par la Grèce qui était le berceau

des beaux arts. Cette nation parlait la langue la plus harmonieuse qui eût jamais existé. Ses premiers théologiens, ses premiers historiens étaient poëtes; ce furent eux qui donnèrent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expressions pittoresques, et qui apprirent à leurs successeurs à s'exprimer avec grâce, politesse et décence.

Je passe d'Athènes à Rome; j'y trouve une république qui lutte long-temps contre ses voisins, qui combat pour la gloire et pour l'empire. Tout était dans ce gouvernement nerf et force, et ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté sur Carthage sa rivale, qu'elle prit du goût pour les sciences. Le grand Africain, l'ami de Lélius et de Polybe, fut le premier romain qui protégea les lettres. Ensuite vinrent les Gracques; après eux Antoine et Crassus, deux orateurs célèbres de leur temps. Enfin la langue, le style, et l'éloquence romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortensius, et des beaux génies qui honorèrent le siècle d'Auguste.

Ce court recensement me peint la marche des choses. Je suis convaincu qu'un auteur ne saurait bien écrire, si la langue qu'il parle n'est ni formée, ni polie; et je vois qu'en tout pays on commence par le nécessaire pour y joindre ensuite ce qui nous procure des agrémens. La république romaine se forme; elle se bat pour acquérir des terres, elle les cultive; et dès qu'après les guerres puniques elle a pris une forme stable, le goût des arts s'introduit, l'éloquence et la langue latine se perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'observer que

depuis le premier Africain jufqu'au confulat de Cicéron, il fe trouve une période de cent foixante années.

Je conclus de-là qu'en toute chofe les progrès font lents, et qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'élève, étende fes branches, et fe fortifie avant de produire des fleurs et des fruits. J'examine enfuite l'Allemagne felon ces règles; pour apprécier avec jufteffe la fituation où nous fommes, je purge mon efprit de tout préjugé; c'eft la vérité feule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui fe divife en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle fe perfuade que fon patois eft le meilleur. Il n'exifte point encore de recueil muni de la fanction nationale, où l'on trouve un choix de mots et de phrafes qui conftitue la pureté du langage. Ce qu'on écrit en Suabe n'eft pas intelligible à Hambourg, et le ftyle d'Autriche paraît obfcur en Saxe. Il eft donc phyfiquement impoffible qu'un auteur doué du plus beau génie, puiffe fupérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias faffe une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre fans défaut, des cifeaux fins, et de bons poinçons; alors il pourra réuffir: point d'inftrument, point d'artifte. On m'objectera peut-être que les républiques grecques avaient jadis des idiomes auffi différens que les nôtres; on ajoutera que de nos jours mêmes on diftingue la patrie des Italiens par le ftyle et la prononciation, qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute;

mais que cela ne nous empêche pas de ſuivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainſi que dans l'Italie moderne. Les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens célèbres, fixèrent leur langue par leurs écrits. Le public, par une convention tacite, adopta les tours, les phraſes, les métaphores, que les grands artiſtes avaient employées dans leurs ouvrages: ces expreſſions devinrent communes, elles rendirent ces langues élégantes; elles les enrichirent en les ennobliſſant.

Jetons à préſent un coup d'œil ſur notre patrie: j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie ſelon ſon caprice, des termes employés ſans choix; les mots propres et les plus expreſſifs négligés, et le ſens des choſes noyé dans des mers épiſodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démoſthènes, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines ſont perdues. Soyons donc ſincères, et confeſſons de bonne foi que juſqu'ici les belles lettres n'ont pas proſpéré dans notre ſol. L'Allemagne a eu des philoſophes, qui ſoutiennent la comparaiſon avec les anciens, qui même les ont ſurpaſſés dans plus d'un genre: je me réſerve d'en faire mention dans la ſuite. Quant aux belles lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder ſans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'eſt que nous avons eu dans le petit genre des fables un Gellert, qui a ſu ſe placer à côté de Phèdre et d'Eſope; les poéſies de Canitz ſont ſupportables, non à l'égard de la diction, mais plus en ce qu'il

imite faiblement Horace. Je n'omettrai pas les Idylles de Gefsner, qui trouvent quelques partifans : toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle, et de Properce. Si je repaffe les hiftoriens, je ne trouve que l'hiftoire d'Allemagne du profeffeur Mafcow que je puiffe citer comme la moins défectueufe. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs? je ne puis vous produire que le célèbre *Quant* de Kœnigsberg, qui poffédait le rare et l'unique talent de rendre fa langue harmonieufe; et je dois ajouter à notre honte, que fon mérite n'a été ni reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes faffent des efforts pour fe perfectionner dans leur genre, fi la réputation n'eft pas leur récompenfe? J'ajouterai à ces meffieurs que je viens de nommer, un anonyme dont j'ai vu les vers non-rimés; leur cadence et leur harmonie réfultait d'un mélange de dactyles et de fpondées; ils étaient remplis de fens, et mon oreille a été flattée agréablement par des fons fonores, dont je n'aurais pas cru notre langue fufceptible. J'ofe préfumer que ce genre de verfification eft peut-être celui qui eft le plus convenable à notre idiome, et qui eft de plus préférable à la rime: il eft vraifemblable qu'on ferait des progrès, fi on fe donnait la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du théâtre allemand. Melpomène n'a été courtifée que par des amans bourrus, les uns guindés fur des échaffes, les autres rampans dans la boue, et qui tous rebelles à fes lois, ne fachant ni intéreffer ni toucher, ont été rejetés

de ſes autels. Les amans de Thalie ont été plus fortunés ; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale; c'eſt le *Poſtzug* dont je parle: ce ſont nos mœurs, ce ſont nos ridicules que le poëte expoſe ſur le théâtre: la pièce eſt bien faite. Si Molière avait travaillé ſur le même ſujet, il n'aurait pas mieux réuſſi. Je ſuis fâché de ne pouvoir pas étaler un catalogue plus ample de nos bonnes productions : je n'en accuſe pas la nation ; elle ne manque ni d'eſprit ni de génie ; mais elle a été retardée par des cauſes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ſes voiſins. Remontons, s'il vous plaît, à la renaiſſance des lettres, et comparons la ſituation où ſe trouvèrent l'Italie, la France et l'Allemagne, lors de cette révolution qui ſe fit dans l'eſprit humain.

Vous ſavez que l'Italie en redevint le berceau, que la maiſon d'Eſt, les Médicis, et le Pape Léon X contribuèrent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie ſe poliſſait, l'Allemagne, agitée par des théologiens, ſe partageait en deux factions, dont chacune ſe ſignalait par ſa haine pour l'autre, ſon enthouſiaſme, et ſon fanatiſme. Dans ce même temps François I entreprit de partager avec l'Italie la gloire d'avoir contribué à reſtaurer les lettres : il ſe conſuma en vains efforts pour les tranſplanter dans ſa patrie. Ses peines furent infructueuſes: la monarchie, épuiſée par la rançon de ſon roi, qu'elle payait à l'Eſpagne, était dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue, qui ſurvinrent après la mort de François I, empêchaient les citoyens de s'appliquer aux beaux arts. Ce ne

fut que vers la fin du règne de Louis XIII, après que les plaies des guerres civiles furent guériers sous le ministère du cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorisaient cette entreprise, qu'on reprit le projet de François I. La cour encouragea les savans et les beaux esprits, tout se piqua d'émulation; et bientôt après, sous le règne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence ni à Rome. Que se passait-il alors en Allemagne? Précisément lorsque Richelieu se couvrait de gloire en polissant sa nation, c'était le fort de la guerre de trente ans. L'Allemagne était ravagée et pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuses, tantôt battues, amenaient la désolation à leur suite. Les campagnes étaient dévastées, les champs sans culture, les villes presque désertes. L'Allemagne n'eut guères le temps de respirer après la paix de Westphalie : tantôt elle s'opposait aux forces de l'empire ottoman, très-redoutable alors; tantôt elle résistait aux armées françaises, qui empiétaient sur la Germanie pour étendre l'empire des Gaules. Croit-on, lorsque les Turcs assiégeaient Vienne, ou lorsque Mélac saccageait le Palatinat, que les flammes consumaient les habitations et les villes, que l'asile de la mort même était violé par la licence effrénée des soldats, qui tiraient de leur tombeau les cadavres des électeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles; croit-on que dans des momens où des mères désolées se sauvaient des ruines de leur patrie, en portant sur leurs bras, leurs enfans exténués d'inanition, que l'on composait à Vienne, à Manheim, des sonnetti, ou que l'on y fesait des

épigrammes ? Les Muses demandent des asiles tranquilles ; elles fuient des lieux où règne le trouble, et où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de succession que nous commençâmes à réparer ce que tant de calamités successives nous avaient fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait ; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures fâcheuses, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés et appauvris en hommes et en argent.

Ne perdez pas le fil des événemens ; suivez la marche de nos pères, et vous applaudirez à la sagesse qui a dirigé leur conduite ; ils ont agi précisément comme il était convenable à la situation où ils se trouvaient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'économie rurale, à remettre en valeur les terres qui faute de bras étaient demeurées sans culture ; ils ont relevé les maisons détruites ; ils ont encouragé la propagation. On s'est par-tout appliqué à défricher des terres abandonnées ; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie ; le luxe même s'est introduit, ce fléau des petites provinces, et qui augmente la circulation dans les grands Etats. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traversez-la d'un bout à l'autre ; vous trouverez par-tout sur votre chemin des bourgades changées en villes florissantes ; là c'est Munster, plus loin c'est Cassel, ici c'est Dresde et Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Wurzbourg, Nuremberg. Si vous approchez du Rhin,

vous passerez par Fulde et Francfort sur le Mein, pour aller à Manheim, de-là à Maïence et à Bonn. Chacune de ces cités présente au voyageur surpris des édifices qu'il ne croyait pas trouver dans le fond de la forêt hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'est donc pas bornée à réparer les pertes causées par nos calamités passées; elle a su aspirer plus haut; elle a su perfectionner ce que nos ancêtres n'avaient qu'ébauché. Depuis que ces changemens avantageux se sont opérés, nous voyons l'aisance devenir plus générale; le tiers-état ne languit plus dans un honteux avilissement; les pères fournissent à l'étude de leurs enfans sans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuse révolution que nous attendons; les entraves qui liaient le génie de nos aïeux, sont brisées et détruites; déjà l'on s'aperçoit que la semence d'une noble émulation germe dans les esprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puissions pas nous égaler à nos voisins; nous désirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos désastres nous ont fait perdre: et en général le goût national est si décidé pour tout ce qui peut illustrer notre patrie, qu'il est presque évident, avec de telles dispositions, que les Muses nous introduiront à notre tour dans le temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reste à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, et pour accélérer ces progrès si désirables auxquels nos compatriotes aspirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la langue; elle a besoin d'être limée et rabotée; elle a besoin d'être maniée par

des mains habiles. La clarté eſt la première règle que doivent ſe preſcrire ceux qui parlent et qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre ſa penſée, ou d'exprimer ſes idées par des paroles. A quoi ſervent les penſées les plus juſtes, les plus fortes, les plus brillantes, ſi vous ne les rendez inteliigibles? Beaucoup de nos auteurs ſe complaiſent dans un ſtyle diffus; ils entaſſent les parenthèſes, et ſouvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le ſens de toute la phraſe; rien n'obſcurcit plus la conſtruction; ils ſont lâches, au lieu d'être abondans, et l'on devinerait plutôt l'énigme du Sphynx que leur penſée. Une autre cauſe qui nuit autant aux progrès des lettres que les vices que je reproche à notre langue et au ſtyle de nos écrivains, c'eſt le défaut des bonnes études. Notre nation a été accuſée de pédanterie, parce que nous avons eu une foule de commentateurs vétilleurs et peſans. Pour ſe laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des langues ſavantes; et afin de ne point paſſer pour pédant, on va devenir ſuperficiel. Peu de nos ſavans peuvent lire ſans difficulté les auteurs claſſiques tant grecs que latins. Si l'on veut ſe former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire couramment ſans le ſecours d'un dictionnaire. J'en dis autant au ſujet de Démoſthène, d'Ariſtote, de Thucydide, et de Platon. Il en eſt de même pour ſe rendre familière la connaiſſance des auteurs latins. La jeuneſſe à préſent ne s'applique preſque pas du tout au grec, et peu apprennent aſſez le latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands

hommes qui ont honoré le ſiècle d'Auguſte. Ce ſont cependant là les ſources abondantes où les Italiens, les Français, et les Anglais, nos devanciers, ont puiſé leurs connaiſſances; ils ſe ſont formés autant qu'ils ont pu ſur ces grands modèles; ils ſe ſont approprié leur façon de penſer: et en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en rechercher les défauts. Il faut eſtimer avec diſcernement, et ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours dont les Italiens, les Français, et les Anglais ont joui avant nous, commencent à décliner ſenſiblement. Le public eſt raſſaſié des chefs-d'œuvre qui ont paru; les connaiſſances étant plus répandues, ſont moins eſtimées; enfin ces nations ſe croient en poſſeſſion de la gloire que leurs auteurs leur ont acquiſe, et elles s'endorment ſur leurs lauriers. Mais je ne ſais comment cette digreſſion m'a égaré de mon ſujet. Retournons à nos foyers, et continuons encore à examiner ce qu'il s'y trouve de défectueux à l'égard de nos études.

Je crois remarquer que le petit nombre des bons et des habiles inſtituteurs ne répond point aux beſoins des écoles; nous en avons beaucoup, et toutes doivent être pourvues. Si les maîtres ſont pédans, leur eſprit vétilleur s'appeſantit ſur des bagatelles et néglige les choſes principales. Longs, diffus, ennuyeux, vides de choſes dans leurs inſtructions, ils excèdent leurs écoliers, et leur inſpirent du dégoût pour les études. D'autres recteurs s'acquittent de leur emploi en mercenaires: que leurs

écoliers profitent ou qu'ils ne s'instruisent pas, cela leur est indifférent, pourvu que leurs gages leur soient exactement payés. Et c'est encore pis, si ces maîtres manquent eux-mêmes de connaissances. Qu'apprendront-ils aux autres, si eux-mêmes ne savent rien ? A Dieu ne plaise qu'il n'y ait pas quelque exception à cette règle, et qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques recteurs habiles ! Je ne m'y oppose en rien ; je me borne à désirer ardemment que leur nombre fût plus considérable. Que ne dirai-je pas de la méthode vicieuse que les maîtres emploient pour enseigner à leurs élèves la grammaire, la dialectique, la rhétorique, et d'autres connaissances ? Comment formeront-ils le goût de leurs écoliers, s'ils ne savent pas eux-mêmes discerner le bon du médiocre, et le médiocre du mauvais ; s'ils confondent le style diffus avec le style abondant ; le trivial, le bas, avec le naïf ; la prose négligée et défectueuse avec le style simple, le galimatias avec le sublime ; s'ils ne corrigent pas avec exactitude les thèmes de leurs écoliers ; s'ils ne relèvent pas leurs fautes sans les décourager, et s'ils ne leur inculquent pas soigneusement les règles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en composant ? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores ; car je me ressouviens dans ma jeunesse d'avoir lu, dans une épître dédicatoire d'un professeur Heineccius à une reine, ces belles paroles : « *Ihro Majestät glänzen wie ein Karfunkel am Finger* » *der jetzigen Zeit* » « Votre Majesté brille comme » une escarboucle au doigt du temps présent ». Peut-on rien de plus mauvais ? Pourquoi une

escarboucle ?

escarboucle ? Est-ce que le temps a un doigt ? Quand on le représente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole sans cesse ; avec une clepsydre, parce que les heures le divisent ; et on arme son bras d'une faux, pour désigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui existe. Quand des professeurs s'expriment dans un style aussi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de la part de leurs écoliers ?

Passons maintenant des basses classes aux universités ; examinons-les de même impartialement. Le défaut qui me saute le plus aux yeux, c'est qu'il n'y a point de méthode générale pour enseigner les sciences ; chaque professeur s'en fait une. Je suis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, et qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle est la pratique de nos jours ? un professeur en droit, par exemple, a quelques jurisconsultes favoris, dont il explique les opinions ; il s'en tient à leurs ouvrages sans faire mention de ce que d'autres auteurs ont écrit sur le droit ; il relève la dignité de son art pour faire valoir ses connaissances ; il croit passer pour un oracle s'il est obscur dans ses leçons ; il parle des lois de Memphis quand il est question des coutumes d'Osnabruck, ou il inculque les lois de Minos à un bachelier de St Gall. Le philosophe a son système favori, auquel il se tient à peu-près de même. Ses écoliers sortent de son collége la tête remplie de préjugés ; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connaissent pas toutes les erreurs ni toutes les absurdités. Je suis encore indécis sur la médecine, si elle est un

art, ou si elle n'en est pas un ; mais je suis persuadé certainement qu'aucun homme n'a la puissance de refaire un estomac, des poumons, ni des reins, quand ces parties essentielles à la vie humaine sont viciées ; et je conseille très-fort à mes amis, s'ils sont malades, d'appeler à leur secours un médecin qui ait rempli plus d'un cimetière, plutôt qu'un jeune élève de Hoffmann ou de Boerhaave, qui n'a tué personne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enseignent la géométrie. Cette science est la seule qui n'ait point produit de sectes ; elle est fondée sur l'analyse, sur la synthèse et sur le calcul ; elle ne s'occupe que de vérités palpables ; aussi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un respectueux silence à l'égard de la théologie. On dit que c'est une science divine, et qu'il n'est pas permis aux profanes de toucher à l'encensoir. Il me sera, je crois, permis d'user de moins de circonspection à l'égard de messieurs les professeurs d'histoire, et de présenter quelque petit doute à leur examen. J'ose leur demander si l'étude de la chronologie est ce qu'il y a de plus utile dans l'histoire ; si c'est une faute irrémissible de se tromper sur l'année de la mort de Bélus ; sur le jour où le cheval de Darius, se mettant à hennir, éleva son maître sur le trône de Perse ; sur l'heure où la bulle d'or fut publiée, si ce fut à six heures du matin ou à quatre heures de l'après-midi ? Pour moi, je me contente de savoir le contenu de la bulle d'or, et qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'est pas que je veuille excuser des historiens qui commettent des anachro-

nismes : j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes considérables, comme celles de rapporter confusément les faits, de ne pas développer avec clarté les causes et les événemens, de négliger toute méthode, de s'appesantir longuement sur les petits objets, et de passer légèrement sur ceux qui sont les plus essentiels. Je pense à peu-près de même à l'égard de la généalogie, et je crois qu'on ne doit point lapider un homme de lettres pour ne pas savoir débrouiller la généalogie de Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, ou d'Hildegarde, femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir, il faut négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici-bas, vous en conclurez que notre langue, nos colléges et nos universités ne le sont pas non plus. Vous ajouterez que la critique est aisée, mais que l'art est difficile; qu'il faut donc indiquer quelles sont, pour mieux faire, les règles qu'on doit suivre. Je suis tout disposé, Monsieur, à vous satisfaire. Je crois que si d'autres nations ont pu se perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'eux, et qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a long-temps que dans mes heures de loisir j'ai réfléchi sur ces matières, de sorte que je les ai assez présentes pour les coucher sur le papier et les soumettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité.

Commençons par la langue allemande, laquelle je dis être diffuse, difficile à manier, peu sonore,

et qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir des tours nouveaux, et pour donner des grâces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voisins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de Charlemagne, on parlait encore un jargon barbare; c'était un mélange de mots pris des Huns et des Lombards, entremêlés de phrases latines, mais qui auraient été inintelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile. Ce dialecte, durant les siècles de barbarie qui se succédèrent, demeura tel qu'il était. Long-temps après parut le Dante; ses vers charmèrent ses lecteurs, et les Italiens commencèrent à croire que leur langue pourrait succéder à celle des vainqueurs de l'univers; ensuite, peu avant et durant la renaissance des lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, et le Cardinal Bembe. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la langue italienne. L'on vit se former en même temps l'académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la cour de François Ier on parlait un jargon aussi discordant pour le moins que notre allemand l'est encore; et n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs écrits grossiers et dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui et du dégoût. Après eux, vers la fin du règne de Henri IV, parut Malherbe. C'est le premier poëte que la France ait eu; ou pour mieux

dire, en qualité de verſificateur il eſt moins défectueux que ſes devanciers. Pour marque qu'il n'avait pas pouſſé ſon art à la perfection, je n'ai qu'à vous rappeler ces vers que vous connaiſſez d'une de ſes odes :

„ Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
„ Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rebellion."

A-t-on jamais vu un lion armé d'un foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais lion n'a eu cet attribut. Mais quittons Malherbe avec ſes métaphores impropres, et venons aux Corneille, aux Racine, aux Deſpréaux, aux Boſſuet, aux Fléchier, aux Paſcal, aux Fénélon, aux Bourſault, aux Vaugelas, les véritables pères de la langue françaiſe; ce ſont eux qui ont formé le ſtyle, fixé l'uſage des mots, rendu les phraſes harmonieuſes, et qui ont donné de la force et de l'énergie au vieux jargon barbare et diſcordant de leurs ancêtres. On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plaît ſe retient. Ceux qui avaient du talent pour les lettres, les imitèrent. Le ſtyle et le goût de ces grands hommes ſe communiqua depuis à toute la nation. Mais ſouffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer qu'en Grèce, en Italie, comme en France, les poëtes ont été les premiers qui, rendant leur langue flexible et harmonieuſe, l'ont ainſi préparée à devenir plus ſouple et plus maniable

ſous la plume des auteurs qui après eux écrivirent en proſe.

Si je me transſporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau ſemblable à celui que je vous ai fait de l'Italie et de la France. L'Angleterre avait été ſubjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, et enfin par Guillaume le conquérant, duc de Normandie. De cette confuſion des langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la principauté de Galles, ſe forma l'anglais. Je n'ai pas beſoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie cette langue était au moins auſſi groſſière que celles dont je viens de vous parler. La renaiſſance des lettres opéra le même effet ſur toutes les nations; l'Europe était laſſe de l'ignorance craſſe dans laquelle elle avait croupi durant tant de ſiècles, elle voulut s'éclairer. L'Angleterre, toujours jalouſe de la France, aſpirait à produire elle-même ſes auteurs; et comme pour écrire il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la ſienne. Pour aller plus vîte, elle s'appropria du latin, du français, de l'italien, tous les termes qu'elle jugea lui être néceſſaires; elle eut des écrivains célèbres; mais ils ne purent adoucir ces ſons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangères. Les autres idiomes perdent quand on les traduit, l'anglais ſeul y gagne. Je me ſouviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'était énoncé le ſerpent qui tenta notre première mère? En anglais, répondit un

érudit, car le ferpent fiffle. Prenez cette mauvaife plaifanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir expofé comment chez d'autres nations les langues ont été cultivées et perfectionnées, vous jugez fans doute qu'en employant les mêmes moyens, nous réuffirons également comme eux. Il nous faut donc de grands poëtes et de grands orateurs pour nous rendre ce fervice, et nous ne devons pas l'attendre des philofophes; leur partage eft de déraciner des erreurs, et de découvrir des vérités nouvelles. Les poëtes et les orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir et nous perfuader; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé, voyons fi nous ne pourrons pas faire également quelques progrès en employant des fecours intermédiaires. Pour refferrer notre ftyle, retranchons toute parenthèfe inutile; pour acquérir de l'énergie, traduifons les auteurs anciens qui fe font exprimés avec le plus de force et de grâce. Prenons chez les Grecs Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poétique d'Ariftote. Qu'on s'applique fur-tout à bien rendre la force de Démofthène. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Epictète, les Penfées de l'empereur Marc-Aurèle, les Commentaires de Céfar, Sallufte, Tacite, l'Art poétique d'Horace. Les Français pourront nous fournir les Penfées de la Rochefoucault, les Lettres perfanes, l'Efprit des lois. Tous ces livres que je propofe, la plupart écrits en ftyle fententieux, obligeront ceux qui les traduiront à fuir les termes oifeux et les paroles inutiles; nos écrivains emploieront toute leur

ſagacité à reſſerrer leurs idées, pour que leur traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur ſtyle plus énergique, ils ſeront attentifs à ne point devenir obſcurs; et pour conſerver cette clarté, le premier des devoirs de tout écrivain, ils ne s'écarteront jamais des règles de la grammaire, afin que les verbes qui régiſſent les phraſes, ſoient placés de ſorte qu'il n'en réſulte aucun ſens amphibologique. Des traductions faites en ce genre ſerviront de modèles, ſur leſquels nos écrivains pourront ſe mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir ſuivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans ſa Poétique: *Tot verba, tot pondera.* Il ſera plus difficile d'adoucir les ſons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaiſent aux oreilles; trop de conſonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, et n'ont rien de ſonore: nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires et actifs dont les dernières ſyllabes ſont ſourdes et déſagréables, comme *ſagen*, *geben*, *nehmen*: mettez un *a* au bout de ces terminaiſons et faites-en *ſagena*, *gebena*, *nehmena*, et ces ſons flatteront l'oreille. Mais je ſais auſſi, que quand même l'empereur, avec ſes huit électeurs, dans une diète ſolennelle de l'Empire, donnerait une loi pour qu'on prononçât ainſi, les ſectateurs zélés du tudeſque ſe moqueraient d'eux et crieraient par-tout en beau latin: *Cæſar non eſt ſuper grammaticos*, et le peuple, qui décide des langues en tout pays, continuerait à prononcer *ſagen* et *geben* comme de coutume. Les Français ont adouci par la pronon-

ciation bien des mots qui choquent les oreilles, et qui avaient fait dire à l'empereur Julien que les Gaulois croassaient comme les corneilles. Ces mots, tels qu'on les prononçait alors, sont, *cro-jo-gent*, *voi-yai-gent*, on les prononce à présent *croient*, *voient*; s'ils ne flattent pas, ils sont toutefois moins désagréables. Je crois que pour certains mots nous en pourrions user de même. Il est encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaisons basses et triviales, puisées dans le jargon du peuple. Voici, par exemple, comme s'exprimait un poëte qui dédia ses ouvrages à je ne sais quel protecteur: " *Schiess, grosser Goenner, schiess deine Strahlen,* „ *Arm dick, auf deinen Knecht hernieder.*" "Répands, „ grand protecteur, répands tes rayons gros comme „ le bras sur ton serviteur." Que dites-vous de ces rayons gros comme le bras? N'aurait-on pas dû dire à ce poëte: mon ami, apprends à penser avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent passer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les trésors de la littérature, dont la possession mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir exposé de quelle manière on pourrait former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des mesures que l'on pourrait prendre pour étendre la sphère de nos connaissances, rendre les études plus faciles, plus utiles, et former en même temps le goût de la jeunesse. Je propose, en premier lieu, qu'on fasse un choix plus réfléchi des maîtres qui doivent régir les

claſſes, et qu'on leur preſcrive la méthode ſage et judicieuſe qu'ils doivent ſuivre en enſeignant, tant pour la grammaire et pour la dialectique qu'également pour la rhétorique ; qu'on faſſe de petites diſtinctions pour les enfans qui s'appliquent, et qu'il y ait de légères flétriſſures pour ceux qui ſe négligent. Je crois que le meilleur traité de logique, et en même temps le plus clair , eſt celui de Wolf. Il faudrait donc obliger tous les recteurs à l'enſeigner, d'autant plus que celui de Batteux n'eſt pas traduit et qu'il ne l'emporte pas ſur l'autre. Pour la rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le ſtyle de cet ouvrage eſt clair, il contient tous les préceptes et toutes les règles de l'art; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec ſoin les thèmes de leurs écoliers, en leur expliquant les raiſons pour leſquelles on corrige leurs fautes, et en louant les endroits où ils ont réuſſi.

Si les maîtres ſuivent la méthode que je propoſe, ils développeront le germe des talens où la nature en a ſemé; ils perfectionneront le jugement de leurs écoliers, en les accoutumant à ne point décider ſans connaiſſance de cauſe, ainſi qu'à tirer des conſéquences juſtes de leurs principes. La rhétorique rendra leur eſprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, et de les lier les unes aux autres par des tranſitions naturelles, imperceptibles , et heureuſes ; ils ſauront proportionner le ſtyle au ſujet, employer à propos les figures ; tant pour éviter la monotonie

du ſtyle, que pour répandre des fleurs ſur les endroits qui en ſont ſuſceptibles; et ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut préſenter qu'un ſens louche au lecteur. La rhétorique leur enſeignera encore à faire un choix des argumens qu'ils veulent employer, ſelon le caractère de l'auditoire auquel ils ont à s'adreſſer; ils apprendront à s'inſinuer dans les eſprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à perſuader, à entraîner tous les ſuffrages. Quel art divin que celui, où par le moyen de la ſeule parole, ſans force ni violence, on parvient à ſubjuguer les eſprits, à régner ſur les cœurs, et à ſavoir exciter dans une nombreuſe aſſemblée les paſſions que l'on veut lui inſpirer! Si les bons auteurs étaient traduits en notre langue, j'en recommanderais la lecture comme celle d'une choſe importante et néceſſaire. Par exemple, pour les logiciens, rien ne les formerait mieux que le Commentaire de Bayle ſur les comètes, et ſur le *Contrains-les d'entrer*. Bayle eſt, ſelon mes faibles lumières, le premier des dialecticiens de l'Europe, il raiſonne non-ſeulement avec force et préciſion, mais il excelle ſur-tout à voir d'un coup d'œil tout ce de quoi une propoſition eſt ſuſceptible; ſon côté fort, ſon côté faible; comment il faut la ſoutenir, et comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans ſon grand Dictionnaire il attaque Ovide ſur le débrouillement du chaos; il y a des articles excellens ſur les Manichéens, ſur Epicure, ſur Zoroaſtre, etc. Tous méritent d'être lus et étudiés, et ce ſera un avantage ineſtimable pour les jeunes gens, qui pourront s'approprier la force du raiſon-

nement et la vive pénétration d'efprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderais à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à facrifier aux grâces, je voudrais qu'ils luffent les grands poëtes, Homère, Virgile, quelques odes choifies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils priffent le grand goût de l'éloquence, je mettrais Démofthène et Cicéron entre leurs mains; on leur ferait remarquer en quoi diffère le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne faurait rien ajouter, au fecond il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourraient être fuivies des belles oraifons funèbres de Boffuet et de Fléchier, du Démofthène et du Cicéron français, et du petit Carême de Maffillon rempli de traits de la plus fublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'hiftoire, je voudrais qu'ils luffent Tite-Live, Sallufte, Tacite; on leur ferait remarquer en même temps la nobleffe du ftyle, la beauté de la narration, en condamnant toutefois la crédulité avec laquelle Tite-Live donne à la fin de chaque année une lifte de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourraient enfuite parcourir l'Hiftoire univerfelle de Boffuet, et les révolutions romaines par l'abbé de Vertot; on pourrait y ajouter l'avant-propos de l'hiftoire de Charles-Quint par Robertfon. Ce ferait le moyen de leur former le goût et de leur apprendre comment il faut écrire; mais fi le recteur n'a pas lui-même ces connaiffances, il fe contentera de dire: ici Démofthène emploie le grand argument oratoire; là, et dans la plus grande partie du difcours, il fe

ſert de l'enthymème: voilà une apoſtrophe, voici une proſopopée; en tel endroit une métaphore, dans l'autre une hyperbole. Cela eſt bon, mais ſi le maître ne relève pas mieux les beautés de l'auteur, et qu'il n'en faſſe pas remarquer les défauts (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs), il n'aura pas rempli ſa tâche. J'inſiſte ſi fort ſur-toutes ces choſes, à cauſe que je voudrais que les jeunes gens ſortiſſent des écoles avec des idées nettes, et que ſans ſe contenter de remplir leur mémoire, on s'attachât ſur-tout à leur former le jugement, afin qu'ils appriſſent à diſcerner le bon du mauvais, et que ne ſe bornant pas à dire, çela me plaît, ils puſſent à l'avenir donner des raiſons ſolides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui juſqu'à nos jours règne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux ſpectacles publics. Vous y verrez repréſenter les abominables pièces de Shakeſpeare, traduites en notre langue, et tout l'auditoire ſe pâmer d'aiſe en entendant ces farces ridicules et dignes des ſauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pèchent contre toutes les règles du théâtre. Ces règles ne ſont point arbitraires, vous les trouvez dans la Poétique d'Ariſtote, où l'unité de lieu, l'unité de temps, et l'unité d'intérêt ſont preſcrites comme les ſeuls moyens de rendre les tragédies intéreſſantes; au lieu que dans ces pièces angloiſes la ſcène dure l'eſpace de quelques années. Où eſt la vraiſemblance? Des crocheteurs et des foſſoyeurs paraiſſent et tiennent des propos dignes d'eux; enſuite viennent des princes et des reines.

Comment ce mélange bizarre de bassesse et de grandeur, de bouffonnerie et de tragique, peut-il toucher et plaire? On peut pardonner à Shakéspeare ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je sais qu'il ne faut point disputer des goûts; cependant permettez-moi de vous dire que ceux qui trouvent autant de plaisir aux danseurs de corde, aux marionnettes, qu'aux tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps; ils préfèrent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur esprit, et ce qui n'est que spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre sujet.

Après vous avoir parlé des basses classes, il faut que j'agisse avec la même franchise à l'égard des universités, et que je vous propose les corrections qui paraîtront les plus avantageuses et les plus utiles à ceux qui voudront se donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les professeurs pour enseigner les sciences, soit indifférente; s'ils manquent de clarté et de netteté, leurs peines sont perdues; ils ont leur cours tout préparé d'avance, et ils s'en tiennent là. Que ce cours de leur science soit bien ou mal fait, personne ne s'en embarrasse; aussi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces études; bien peu d'écoliers en sortent avec les connaissances qu'ils en devraient rapporter. Mon idée serait donc

de prescrire à chaque professeur la règle qu'il doit suivre en enseignant. En voici l'ébauche. Mettons le géomètre et le théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence du premier, et qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le philosophe. J'exigerais qu'il commençât son cours par une définition exacte de la philosophie ; qu'ensuite remontant aux temps les plus reculés il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues selon l'ordre des temps où ont fleuri ceux qui les ont enseignées. Il ne suffirait pas, par exemple, de leur dire que les stoïciens admettaient dans leur système que les ames humaines sont des parcelles de la Divinité. Quelque belle et sublime que soit cette idée, le professeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que si l'homme était une parcelle de la Divinité, il aurait des connaissances infinies qu'il n'a point; parce que si Dieu était dans les hommes, il arriverait à présent que le Dieu anglais se battrait contre le Dieu français et espagnol; que ces diverses parties de la Divinité tâcheraient de se détruire réciproquement, et qu'enfin toutes les scélératesses, tous les crimes que les hommes commettent, seraient des œuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs ! donc elles ne sont pas vraies. S'il touche au système d'Epicure, il s'arrêtera sur-tout sur l'impassibilité que ce philosophe attribue à ses dieux, ce qui est contraire à la nature divine : il n'oubliera pas d'insister sur l'absurdité de la déclinaison des atomes, et sur tout ce qui répugne à l'exactitude et à la

liaison du raisonnement. Il sera sans doute mention de la secte acataleptique et de la nécessité où les hommes se trouvent souvent de suspendre leur jugement sur tant de matières métaphysiques, où l'analogie et l'expérience ne sauraient leur prêter de fil pour se conduire dans ce labyrinthe. Ensuite il en viendra à Galilée; il exposera nettement son système; il ne manquera pas d'appuyer sur l'absurdité du clergé romain, qui ne voulait pas que la terre tournât, qui se révoltait contre les antipodes, et qui, tout infaillible qu'il croyait être, perdit cette fois au moins son procès devant le tribunal de la raison. Viendra ensuite Copernic, Tycho-Brahé, le système des tourbillons. Le professeur démontrera à ses auditeurs l'impossibilité du plein, qui s'opposerait à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Descartes, que les animaux ne sont pas des machines. Ceci sera suivi de l'abrégé du système de Newton, du vide qu'il faut admettre, sans qu'on puisse dire si c'est une négation d'existence, ou si ce vide est un être à la nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée précise. Cela n'empêchera pas que le professeur n'instruise son auditoire du parfait rapport de ce système calculé par Newton, avec les phénomènes de la nature; et c'est ce qui obligea les modernes d'admettre la pesanteur, la gravitation, la force centripète et la force centrifuge, propriétés occultes de la nature, inconnues jusqu'à nos jours. Ce sera alors le tour de Leibnitz, du système des monades et de celui de l'harmonie préétablie. Le professeur fera remarquer sans doute que sans unité point de nombre : donc il faut

admettre

admettre des corps insécables dont la matière soit composée. Il fera observer de plus à son auditoire, qu'idéalement la matière peut se diviser à l'infini; mais que dans la pratique les premiers corps, pour être trop déliés, échappent à nos sens et qu'il faut de toute nécessité de premières parties indestructibles, qui servent de principes aux élémens; car rien ne se fait de rien, et rien ne s'anéantit. Ce professeur représentera le système de l'harmonie préétablie comme le roman d'un homme de beaucoup de génie; et il ajoutera sans doute que la nature prend la voie la plus courte pour arriver à ses fins: il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Viendra ensuite Spinosa, qu'il réfutera sans peine, en employant les mêmes argumens dont il s'est servi contre les stoïciens; et s'il prend ce système du côté où il paraît nier l'existence du premier être, rien ne lui sera plus facile que de le réduire en poudre, sur-tout s'il fait voir la destination de chaque chose, le but pour lequel elle est faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité; et si l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné, il faut, à plus forte raison, que l'être dont il tient tout, ait un esprit infiniment plus profond, et plus immense. Notre professeur ne mettra pas Mallebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce savant père de l'oratoire, il montrera que les conséquences qui en découlent naturellement, ramènent à la doctrine des stoïciens, à l'ame universelle dont tous les êtres animés sont partie. Si nous voyons tout en Dieu, si nos sensations, nos

pensées, nos désirs, notre volonté émanent directement de ses opérations intellectuelles sur nos organes, nous ne devenons que des machines mues par des mains divines. Dieu reste seul, et l'homme disparaît. Je me flatte que monsieur le professeur, s'il a le sens commun, n'oubliera pas le sage Locke, le seul des métaphysiciens qui ait sacrifié l'imagination au bon sens, qui suive l'expérience autant qu'elle peut le conduire, et qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Est-il question de morale? Monsieur le professeur dira quelques mots de Socrate; il rendra justice à Marc-Aurèle, et il s'étendra plus amplement sur les Offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit et qu'on puisse écrire.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent sur-tout accoutumer leurs élèves à bien examiner les symptômes des maladies, pour en bien connaître le genre. Ces symptômes sont, un pouls rapide et faible, un pouls fort et violent, un pouls intermittent, la sécheresse de la langue, les yeux, la nature de la transpiration, les secrétions, tant urines que matières fécales; ils en peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de marasme qui cause la maladie; et c'est sur ces connaissances qu'ils doivent faire choix des remèdes convenables. Le professeur fera de plus soigneusement observer à ses écoliers la prodigieuse différence des tempéramens, et l'attention qu'ils exigent. Il promènera la même maladie de tempérament en tempérament; il insistera principalement sur la nécessité d'observer combien dans la même

maladie la médecine doit être proportionnée à la nature de la constitution du patient. Je n'ose pas néanmoins présumer qu'avec toutes ces instructions ces jeunes Esculapes fassent des miracles. Le gain que le public y fera, c'est qu'il y aura moins de citoyens de tués par l'ignorance ou par la paresse des médecins.

Pour abréger, je passe sur la botanique, la chimie, et les expériences physiques; afin d'entreprendre monsieur le professeur en droit, qui m'a la mine bien rébarbative. Je lui dirai : Monsieur, nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grâce, pour l'avantage du public, daignez mettre un peu moins de pédanterie et plus de bon sens dans les profondes leçons que vous croyez faire. Vous perdrez votre temps, Monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier, que les puissans ne respectent pas, et dont les faibles ne tirent aucune assistance. Vous instruisez vos écoliers des lois de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze tables de Rome, du code de l'empereur Justinien; et pas le mot, ou peu de chose des lois et des coutumes reçues dans nos provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous permettons de croire que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas et de Barthole fondues ensemble; mais daignez considérer que rien n'est plus précieux que le temps, et que celui qui le perd en phrases inutiles, est un prodigue auquel vous adjugeriez le séquestre si on l'accusait devant votre tribunal. Permettez donc, Monsieur, tout érudit que vous êtes, qu'un igno-

rant de ma trempe (si vous encouragez ma timidité) vous propose une espèce de cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la nécessité des lois, parce qu'aucune société ne peut se soutenir sans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, et d'autres qui ne sont que de convention. Les premières servent pour assurer les possessions, soit pour les héritages, soit pour les dots, les douaires, les contrats de vente et d'achat; elles indiquent les principes qui servent de règle pour décider des limites, ainsi que pour éclaircir des droits qui sont en litige. Les lois criminelles sont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir; les peines doivent être proportionnées aux délits, et les châtimens les plus doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les lois de convention sont celles que les gouvernemens établissent pour favoriser le commerce ou l'industrie. Les deux premières sortes de lois sont d'un genre stable; le dernières sont sujettes à des changemens, par des causes internes ou externes qui peuvent obliger d'abolir les unes et d'en créer de nouvelles. Ce préambule exposé avec toute la netteté nécessaire, monsieur le professeur, sans consulter Grotius ni Puffendorff, aura la bonté d'analyser les lois de la contrée où il réside; il se gardera sur-tout de donner du goût à ses élèves pour l'esprit contentieux; au lieu d'en faire des embrouilleurs, il en fera des débrouilleurs; et il emploiera tous ses soins à mettre de la justesse, de la clarté et de la précision dans ses leçons. Pour former à cette méthode ses disciples dès leur jeunesse, il ne négligera pas

ſur-tout de leur inſpirer du mépris pour l'eſprit contentieux qui ſophiſtique tout, et qui ſemble un répertoire inépuiſable de ſubtilités et de chicanes.

Je m'adreſſe à préſent à monſieur le profeſſeur d'hiſtoire; je lui propoſe pour modèle le ſavant et célèbre Thomaſius. Notre profeſſeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme; de la gloire, s'il l'égale. Il commencera ſon cours ſelon l'ordre des temps, par les hiſtoires anciennes; il finira par les hiſtoires modernes. Il n'omettra aucun peuple dans cette ſuite des ſiècles; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Ruſſes, ni la Pologne, ni le nord, comme il eſt arrivé à monſieur Boſſuet dans ſon ouvrage, d'ailleurs très-eſtimable. Notre profeſſeur s'appliquera ſur-tout à l'hiſtoire d'Allemagne, comme la plus intéreſſante pour les Allemands; il ſe gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obſcurité des origines ſur leſquelles les documens nous manquent, et qui au demeurant ſont des connaiſſances aſſez inutiles. Sans s'appeſantir il parcourra le neuvième, le dixième, le onzième, le douzième ſiècle; il s'étendra davantage ſur le treizième ſiècle, où l'hiſtoire commence à devenir plus intéreſſante. En avançant il entrera dans de plus grands détails, parce que ces faits ſont liés davantage à l'hiſtoire de nos jours; il s'arrêtera plus particulièrement ſur les événemens qui ont eu des ſuites que ſur ceux qui ſont morts ſans poſtérité, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Le profeſſeur remarquera l'origine des droits, des uſages, des lois; il fera connaître à quelles occaſions elles ſe ſont établies,

dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'époque où les villes impériales devinrent libres, et quels furent leurs priviléges, comment se forma la Hanse ou la ligue des villes anséatiques; comment les évêques et les abbés devinrent souverains; il s'expliquera de son mieux comment les électeurs acquirent le droit d'élire les empereurs. Les différentes formes de l'administration de la justice, dans cette suite de siècles, ne doivent pas être omises. Mais c'est sur-tout depuis Charles-Quint que monsieur le professeur fera le plus d'usage de son discernement et de son habileté: depuis cette époque tout devient intéressant et mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de son mieux les causes des grands événemens; indifférent pour les personnes, il louera les belles actions de ceux qui se sont illustrés, et il blâmera les fautes de ceux qui en ont commis. Voici enfin les troubles de la religion qui commencent; le professeur traitera cette partie en philosophe. Viennent ensuite les guerres auxquelles ces troubles donnèrent lieu; ces grands intérêts seront traités avec la dignité qui leur convient. La Suède prend parti contre l'empereur; le professeur dira ce qui donna lieu à Gustave-Adolphe de se transporter en Allemagne, et quelles raisons eut la France de se déclarer pour la Suède, et pour la cause protestante; mais le professeur ne répetera pas les vieux mensonges que de trop crédules historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave-Adolphe a été tué par un prince allemand qui servait dans son armée, parce que cela n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de

Weſtphalie exigera un détail plus circonſtancié, parce qu'elle eſt devenue la baſe des libertés germaniques, une loi qui reſtreint l'ambition impériale dans ſes juſtes bornes, ſur laquelle notre conſtitution préſente eſt fondée. Le profeſſeur rapportera enſuite ce qui s'eſt paſſé ſous les règnes des empereurs Léopold, Joſeph et Charles VI. Ce vaſte champ lui fournit de quoi exercer ſon érudition et ſon génie, ſur-tout s'il ne néglige rien d'eſſentiel; et il n'oubliera pas, après avoir expoſé tous les faits mémorables de chaque ſiècle, de rendre compte des opinions reçues, et des hommes qui ſe ſont le plus diſtingués par leurs talens, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages; et il aura ſoin de ne pas omettre les étrangers contemporains des Allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainſi parcouru l'hiſtoire, peuple après peuple, on rendrait ſervice aux étudians ſi l'on raſſemblait toutes ces matières, et qu'on les leur repréſentât dans un tableau général. C'eſt ſur-tout dans un tel ouvrage que l'ordre chronologique ſerait néceſſaire, pour ne pas confondre les temps, et pour apprendre à placer chaque fait important ſelon l'ordre qu'il doit occuper; les contemporains à côté des contemporains; et pour que la mémoire fût moins chargée de dates, il ſerait bon de fixer les époques où les révolutions les plus importantes ſont arrivées: ce ſont autant de points d'appui pour la mémoire, qui ſe retiennent facilement, et qui empêchent que cet immenſe chaos d'hiſtoires ne brouille la tête des jeunes gens. Un cours d'hiſtoire, tel que je le propoſe, doit être bien digéré, profondément penſé,

et purgé de toute minutie. Ce n'est ni le *Theatrum Europæum*, ni l'histoire des Germains de monsieur de Bunau, que le professeur doit consulter; j'aimerais mieux l'adresser aux cahiers de Thomasius, s'il s'en trouve encore. Quel spectacle plus intéressant, plus instructif et plus nécessaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repasser cette suite de vicissitudes qui ont changé si souvent la face de l'univers! Où apprendra-t-il mieux à connaître le néant des choses humaines, qu'en se promenant sur les ruines des royaumes et des plus vastes empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait passer devant les yeux, quel plaisir pour lui de trouver de loin à loin de ces ames vertueuses et divines qui semblent demander grâce pour la perversité de l'espèce? Ce sont-là les modèles qu'il doit suivre. Il a vu une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuient, la vérité paraît, et les cris de l'exécration publique étouffent la voix des panégyristes. Je me flatte que le professeur aura assez de sens pour marquer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démesurée, et qu'il les fera réfléchir sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes Etats; il leur prouvera par cent exemples que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, et l'amour démesuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chute. Si monsieur le professeur suit le plan que je propose, il ne se bornera

pas à entaſſer des faits dans la mémoire de ſes écoliers; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon de penſer, et ſur-tout à leur inſpirer de l'amour pour la vertu; ce qui, ſelon moi, eſt préférable à toutes les connaiſſances indigeſtes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il réſulte en général de tout ce que je viens de vous expoſer, que l'on devrait s'appliquer avec zèle et avec empreſſement à traduire dans notre langue tous les auteurs claſſiques des langues anciennes et modernes; ce qui nous procurerait le double avantage de former notre idiome et de rendre les connaiſſances plus univerſelles. En naturaliſant tous les bons auteurs, ils nous apporteraient des idées neuves, et nous enrichiraient de leur diction, de leurs grâces, et de leurs agrémens: et combien de connaiſſances le public n'y gagnerait-il pas? De vingt-ſix millions d'habitans qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille ſachent bien le latin, ſur-tout ſi vous décomptez cet amas de prêtres ou de moines qui ſavent à peine autant de latin qu'il en faut pour entendre tant bien que mal la ſyntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf cents mille ames excluës de toutes connaiſſances, parce qu'elles ne ſauraient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourrait donc nous arriver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant par-tout? Le gentilhomme qui paſſe ſa vie à la campagne, ferait un choix de lectures qui lui feraient convenables, il s'inſtruirait en s'amuſant; le gros bourgeois en deviendrait

moins ruſtre ; les gens déſœuvrés y trouveraient une reſſource contre l'ennui ; le goût des belles lettres deviendrait général, et il répandrait ſur la ſociété l'aménité, la douceur, les grâces, et des reſſources inépuiſables pour la converſation. De ce frottement des eſprits réſulterait ce tact fin, le bon goût qui par un diſcernement prompt ſaiſit le beau, rejette le médiocre et dédaigne le mauvais. Le public, devenu ainſi juge éclairé, obligerait les auteurs nouveaux à travailler leurs ouvrages avec plus d'aſſiduité et de ſoin, et à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés et repolis.

La marche que j'indique n'eſt point née dans mon imagination ; c'eſt celle de tous les peuples qui ſe ſont policés ; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des lettres gagnera, plus il y aura de diſtinction et de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent ſupérieurement ; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuſes, des philoſophes, des génies, et tout ce que l'on peut déſirer ; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe le feu céleſte pour les animer.

Le ſol qui a produit le fameux Des Vignes, chancelier du malheureux empereur Frédéric II, celui où ſont nés ceux qui écrivirent les Lettres des hommes obſcurs, (bien ſupérieurs à leur ſiècle) qui ſont les modèles de Rabelais ; le ſol qui a produit le fameux Eraſme dont l'Eloge de la folie pétille d'eſprit, et qui vaudrait encore mieux, ſi l'on en retranchait quelques platitudes monacales qui ſe reſſentent du mauvais goût du temps ; le pays qui a vu naître un Mélanchthon auſſi ſage

qu'érudit; le sol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'est point épuisé, et en ferait éclore bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterais-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres Copernic, qui par ses calculs rectifia le système planétaire, et prouva ce que Ptolomée a osé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ses opérations chimiques les étonnans effets de l'explosion de la poudre; qu'un autre inventa l'imprimerie, art heureux qui perpétue les bons livres, et met le public en état d'acquérir des connaissances à peu de frais; un Otto Guérike, esprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz, qui a rempli l'Europe de son nom; si son imagination l'a entraîné dans quelques visions systématiques, il faut toutefois avouer que ses écarts sont ceux d'un grand génie. Je pourrais grossir cette liste des noms de Thomasius, de Bilfinger, de Haller, et de bien d'autres; mais le temps présent m'impose silence. L'éloge des uns humilierait l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vu fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens; mais il n'était que savant. On ajoutera que, pendant que Cromwel bouleversait sa patrie et fesait décapiter son roi sur un échafaud, Toland publiait son Léviathan; et peu après lui Milton mit en lumière son Paradis perdu; que même du temps de la reine Elisabeth Bacon avait déjà éclairé l'Europe et s'était rendu l'oracle de la philosophie, en indiquant les décou-

vertes à faire, et en montrant le chemin qu'il fallait ſuivre pour y parvenir; que pendant les guerres de Louis XIV les bons auteurs en tout genre illuſtrèrent la France: pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auraient-elles été plus funeſtes aux lettres que celles de nos voiſins? Il me ſera aiſé de vous répondre. En Italie les lettres n'ont véritablement fleuri que ſous la protection de Laurent de Médicis, du Pape Léon X, et de la maiſon d'Eſt. Il y eut dans ces temps quelques guerres paſſagères, mais non deſtructives; et l'Italie, jalouſe de la gloire que devait lui procurer la renaiſſance des beaux arts, les encourageait autant que ſes forces le permettaient. En Angleterre la politique ſoutenue du fanatiſme de Cromwel n'en voulait qu'au trône: cruel envers ſon roi, il gouverna ſagement ſa nation; auſſi le commerce de cette île ne fut-il jamais plus floriſſant que ſous ſon protectorat. Ainſi le Béhémoth ne peut ſe regarder que comme un libelle de parti. Le Paradis de Milton vaut mieux ſans doute: ce poëte était un homme d'une imagination forte, qui avait pris le ſujet de ſon poëme dans une de ces farces religieuſes qu'on jouait encore de ſon temps en Italie, et il faut remarquer ſur-tout qu'alors l'Angleterre était paiſible et opulente. Le chancelier Bacon, qui s'illuſtra ſous la reine Eliſabeth, vivait dans une cour polie; il avait les yeux pénétrans de l'aigle de Jupiter pour ſcruter les ſciences, et la ſageſſe de Minerve pour les digérer. Le génie de Bacon eſt comme ces phénomènes qu'on voit paraître de loin à loin, et qui font autant d'honneur à leur ſiècle qu'à l'eſprit humain. En France le

miniſtère du cardinal de Richelieu avait préparé le beau ſiècle de Louis XIV. Les lumières commençaient à ſe répandre; la guerre de la Fronde n'était qu'un jeu d'enfant. Louis XIV, avide de toute ſorte de gloire, voulut que ſa nation fût la première pour la littérature et le bon goût, comme en puiſſance, en conquêtes, en politique et en commerce. Il porta ſes armes victorieuſes dans les pays ennemis. La France ſe glorifiait des ſuccès de ſon monarque, ſans ſe reſſentir des ravages de la guerre. Il était donc naturel que les Muſes, qui ſe complaiſent dans le repos et dans l'abondance, ſe fixaſſent dans ſon royaume. Mais ce que vous devez remarquer ſur-tout, Monſieur, c'eſt qu'en Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de lettres et leurs ſucceſſeurs écrivirent dans leur propre langue. Le public dévorait ces ouvrages, et les connaiſſances ſe répandaient généralement ſur toute la nation. Chez nous, c'était toute autre choſe. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui diſcutant obſcurément des matières inintelligibles, ſoutenaient, combattaient les mêmes argumens, et mêlaient les injures aux ſophiſmes. Nos premiers ſavans furent, comme par-tout, des hommes qui entaſſaient faits ſur faits dans leur mémoire, des pédans ſans jugement, des Lipſius, des Freinshémius, des Gronovius, des Græviu s, peſans reſtaurateurs de quelques phraſes obſcures qui ſe trouvaient dans les anciens manuſcrits. Cela pouvait être utile juſqu'à un certain point, mais il ne fallait pas attacher toute ſon application à des vétilles minutieuſes, par conſéquent peu importantes. Ce qu'il y eut

de plus fâcheux, c'eſt que la vanité pédanteſque de ces meſſieurs aſpirait aux applaudiſſemens de toute l'Europe: en partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédans étrangers, ils n'écrivaient qu'en latin; de ſorte que leurs ouvrages étaient perdus pour preſque toute l'Allemagne. De-là il réſulta deux inconvéniens: l'un que la langue allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de ſon ancienne rouille; et l'autre, que la maſſe de la nation, qui ne ſavait pas le latin, ne pouvant s'inſtruire, faute d'entendre une langue morte, continua de croupir dans la plus craſſe ignorance. Voilà des vérités auxquelles perſonne ne pourra répondre. Que meſſieurs les ſavans ſe ſouviennent quelquefois que les ſciences ſont les alimens de l'ame; la mémoire les reçoit comme l'eſtomac, mais elles cauſent des indigeſtions, ſi le jugement ne les digère. Si nos connaiſſances ſont des tréſors, il faut, non pas les enfouir, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'eſt que depuis peu que les gens de lettres ont pris la hardieſſe d'écrire dans leur langue maternelle, et qu'ils ne rougiſſent plus d'être Allemands. Vous ſavez qu'il n'y a pas long-temps qu'a paru le premier dictionnaire de la langue allemande qu'on ait connu; je rougis de ce qu'un ouvrage auſſi utile ne m'ait pas devancé d'un ſiècle; cependant on commence à s'apercevoir qu'il ſe prépare un changement dans les eſprits; la gloire nationale ſe fait entendre, on ambitionne de ſe mettre de niveau avec ſes voiſins, et l'on veut ſe frayer des routes au Parnaſſe, ainſi qu'au temple

de mémoire; ceux qui ont le tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc dans notre langue les ouvrages classiques anciens et modernes. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons-le dans le public, en rendant communes les sciences qui étaient si rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajouterai le peu d'usage que l'on a fait de l'allemand dans la plupart des cours d'Allemagne. Sous le règne de l'empereur Joseph on ne parlait à Vienne qu'italien; l'espagnol prévalut sous Charles VI; et durant l'empire de François I, né Lorrain, le français se parlait à sa cour plus familièrement que l'allemand: il en était de même dans les cours électorales. Quelle pouvait en être la raison? je vous le répète, Monsieur, c'est que l'espagnol, l'italien et le français étaient des langues fixées, et la nôtre ne l'était pas. Mais consolons-nous; la même chose est arrivée en France. Sous François I, Charles IX, Henri III, dans les bonnes compagnies on parlait plus l'espagnol et l'italien que le français; et la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, et qu'une infinité de livres classiques l'eurent embellie de leurs expressions pittoresques, et en eurent aussi fixé la marche grammaticale. Sous le règne de Louis XIV le français se répandit dans toute l'Europe, et cela en partie pour l'amour des bons auteurs qui florissaient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvait. Et maintenant cette langue est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons et dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg, et

de Stockholm à Naples, en parlant le français, vous vous faites entendre par-tout. Par ce ſeul idiome vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudrait ſavoir, qui ſurchargeraient votre mémoire de mots à la place deſquels vous pouvez la remplir de choſes, ce qui eſt bien préférable.

Voilà, Monſieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller auſſi vîte que nos voiſins; toutefois ceux qui viennent les derniers, ſurpaſſent quelquefois leurs prédéceſſeurs : cela pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, ſi les ſouverains prennent du goût pour les lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant et récompenſant ceux qui ont le mieux réuſſi : que nous ayons des Médicis, et nous verrons éclore des génies. Des Auguſtes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs claſſiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voiſins apprendront l'allemand, les cours le parleront avec délice; et il pourra arriver que notre langue polie et perfectionnée s'étende en faveur de nos bons écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne ſont pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paraître : je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'eſpérance. Je fais comme Moïſe; je vois de loin la terre promiſe, mais je n'y entrerai pas. Paſſez-moi cette comparaiſon. Je laiſſe Moïſe pour ce qu'il eſt, et ne veux point du tout me mettre en parallèle avec lui; et pour les beaux jours de la littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés et arides de la ſtérile Idumée.

COMMENTAIRE

COMMENTAIRE THÉOLOGIQUE DE DON CALMET SUR BARBE-BLEUE.

AVANT-PROPOS
DE
L'ÉVÊQUE DU PUY.

IL faut que l'univers ſache qu'on a découvert depuis peu, parmi les papiers de défunt don Calmet, un commentaire théologique ſur Barbe-bleue, ouvrage auſſi utile qu'édifiant. En ſon temps on avait héſité de le publier avec les autres ouvrages de ce ſavant bénédictin, à cauſe que le docteur Tamponet et autres membres de la ſorbonne ſoutenaient, avec une obſtination ſcandaleuſe, que Barbe-bleue n'était point un livre canonique. L'archevêque de Paris, dont la vaſte érudition eſt ſi connue, le cardinal de Rohan, qui paſſe pour un des premiers théologiens du royaume, l'évêque du Velai, qui ſe diſtingue par ſon zèle, monſieur de Montpellier, monſieur de Tours, enfin tous les premiers de notre clergé prouvaient que Barbe-bleue n'eſt point un livre apocryphe, ce qui occaſionna une diſpute d'une érudition exquiſe. Le parti de Barbe-bleue ſe fondait ſur Eraſme, qui le cite dans ſon incomparable Eloge de la folie; ſur ſaint Athanaſe, qui en rapporte des paſſages dans ſa diſpute contre les ariens; ſur ſaint Baſile, qui le trouve très-orthodoxe;

fur faint Grégoire de Nazianze, qui fe fonde fur fes prophéties, dans un apologétique de la religion chrétienne, qu'il adreffe à l'empereur Julien; fur faint Jean-Chryfoftome, qui puifa dans ce livre pieux fes plus belles figures de rhétorique, dont il orna fes admirables homélies. Le pieux évêque Las Cafas en lifait tous les jours quelques paffages, pour corroborer fa foi. Barbe-bleue était le bréviaire du pape Alexandre VI. Le cardinal de Lorraine jugeait également que ce livre était canonique. Ainfi, en comptant les voix, ceux qui foutiennent que Barbe-bleue eft un livre prophétique et divinement infpiré, l'emportent de beaucoup en nombre fur ceux qui le fufpectent. Voici ce que nous connaiffons de fon origine. Barbe-bleue parut à Alexandrie avec la traduction que les Septante firent du Pentateuque et des autres livres de l'ancienne loi. Pendant la captivité des tribus, elles avaient perdu l'ancien Teftament; mais les Samaritains l'avaient confervé: Barbe-bleue fe trouvait avec ces livres. Lorfque le peuple, après avoir quitté Babylone, fut de retour à Jérufalem, Efdras et Néhémias fe donnèrent beaucoup de peine pour ramaffer tout ce qu'ils purent raffembler de ces précieux ouvrages perdus. Ils retrouvèrent quelques livres, ils en recompofèrent d'autres de mémoire.

Comme ce travail était immenſe, et qu'ils avaient hâte d'achever, ils négligèrent de joindre Barbe-bleue au corps des ouvrages ſacrés, qu'ils avaient rétablis comme ils avaient pu. Et c'eſt à cette négligence d'Eſdras qu'il faut attribuer principalement les doutes qu'ont eûs quelques docteurs, de ſon authenticité.

Cependant il n'y a qu'à lire ce qu'en écrit ſaint François d'Aſſiſe, pour diſſiper les ſoupçons qui pourraient nous reſter touchant Barbe-bleue. Saint-François, qui l'avait rigoureuſement examiné, dit: „ Ce livre porte tous les caractères de l'inſpiration „ divine. C'eſt une parabole, ou plutôt une pro- „ phétie de toute l'œuvre de notre ſalut; j'y recon- „ nais le ſtyle des prophètes; il a les grâces du „ Cantique des cantiques, le merveilleux du pro- „ phète Eſaïe, la mâle énergie d'Ezéchiel, avec „ tout le pathétique de Jérémie. Et comme dans „ l'original hébreu il ne ſe rencontre aucun terme „ ni aucune phraſe de la langue ſyriaque, il eſt „ inconteſtable que l'auteur divinement inſpiré de „ Barbe-bleue doit avoir fleuri long-temps avant „ la captivité de Babylone." Saint François ſuppoſe même qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel; ce que cependant nous n'oſerions affirmer poſitivement. Le nom de l'auteur de ce

ſaint livre n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, marque de ſa grande modeſtie; en quoi les auteurs de ce ſiècle ne l'égaleront point. Mais nous ignorons de même quels ſont ceux qui ont écrit les livres de Ruth, de Job et des Machabées. Peut-être notre ſaint prophète eſt-il en cela égal à Moïſe, qui ne pouvait, comme perſonne dans tout l'univers, nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa mort et de ſon enterrement. Toutefois contentons-nous de ce que notre célèbre commentateur don Calmet dit de Barbe-bleue. Il y trouve une doctrine ſalutaire à l'édification des ames pieuſes, et des prophéties évidemment accomplies: il ajoute que ces prophéties ſurtout feront d'un grand poids pour confirmer la vérité de notre ſainte religion catholique, apoſtolique et romaine. Ç'aurait été une perte irréparable pour l'égliſe militante, ſi ce précieux commentaire était demeuré plus long-temps ſupprimé. Plus d'une raiſon nous oblige à le publier. Nous touchons, hélas! à la fin des temps; le grand jour s'approche, qui va terminer toutes les vanités humaines. Tout ce qui nous a été prédit ſe vérifie. La nature perd ſa fécondité, l'eſpèce humaine ſe dégrade à vue d'œil. Déjà la perverſité du bon ſens l'emporte ſur la ſimplicité chrétienne; le zèle ardent pour la foi s'eſt changé en une indifférence criminelle; les nouvelles

erreurs l'emportent ſur les anciennes vérités ; la foi paſſe pour l'effet de l'ineptie, l'incrédulité pour un effort de raiſon. Nos ennemis ne nous attaquent plus en ſecret ; au lieu d'aller à la ſape comme jadis, ils donnent des aſſauts violens aux principes fondamentaux de notre ſainte croyance. Nos ennemis, en troupes nombreuſes, ſe raſſemblent ſous les différentes enſeignes de l'héréſie ; ils nous enveloppent de tous côtés. Lucifer combat à leur tête pour détruire notre culte et nos autels. L'égliſe ébranlée juſqu'en ſes ſacrés fondemens, menace ruine ; elle eſt ſur le point de s'écrouler. Cette ſainte mère gémit comme une colombe, elle brame comme un cerf que l'impitoyable chaſſeur eſt prêt à maſſacrer. Elle appelle à ſon ſecours ſes enfans dans ſa grande détreſſe. C'eſt Rachel qui pleure ſes enfans, et qui ne peut s'en conſoler. Volons à ſon aide. Etayons ſon ancien et ſacré édifice avec le ſaint commentaire de don Calmet ſur Barbe-bleue. Oppoſons ce ſavant bénédictin comme un bouclier, pour repouſſer les traits empoiſonnés qu'une philoſophie impie lance contre nous, et que les portes de l'enfer ne prévalent point contre une égliſe fondée ſur la pierre angulaire de notre ſalut. Et puiſſent, en liſant ce divin commentaire, s'amollir ces cœurs endurcis dans leur turpitude et dans leur incrédu-

lité! et puissent ceux qui, ayant perdu le goût des délectations spirituelles, se sont plongés dans la corruption du siècle, fortifiés par don Calmet et Barbe-bleue, se convaincre, qu'en s'attachant à satisfaire leur cupidité et leur amour pour les choses d'ici-bas, ils hasardent, pour ces biens passagers, de se rendre indignes à jamais des béatitudes éternelles.

COMMENTAIRE THÉOLOGIQUE DE DON CALMET SUR BARBE-BLEUE.

Pour bien développer le sens mystique de ce divin ouvrage, il faut l'avoir auparavant profondément étudié. Quoique le nom de l'auteur sacré qui l'a écrit, ne soit pas parvenu jusqu'à nous, nous pouvons juger, en examinant le style de l'original hébreu, qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel. Il se sert des mêmes expressions que l'on trouve dans le Cantique des cantiques, et de quelques phrases approchantes des pseaumes de David, d'où nous pouvons conclure qu'il a fleuri long-temps avant la captivité de Babylone. L'ouvrage est écrit dans un style oriental. C'est une parabole qui, avec la morale la plus chrétienne et la plus sublime, est en même temps une des prophéties les plus évidentes de l'avénement du Messie et de

la victoire ſignalée qu'il remporta ſur l'ennemi perpétuel de Dieu et des hommes. Ce livre que nous commentons eſt comme une mine abondante; plus on y fouille, plus on y trouve de tréſors. On peut lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture: chez Barbe-bleue la lettre tue, mais l'eſprit vivifie. Les livres de l'ancien Teſtament portent tous le même caractère. Les pères de l'Egliſe et les docteurs les plus verſés dans les ſaintes écritures ſe ſont conſtamment appliqués à ſaiſir le ſens caché des auteurs inſpirés, et ſouvent, en comparant des paſſages de différens prophètes, ils ont réuſſi à les expliquer les uns par les autres. Nous nous propoſons de ſuivre cette ſage méthode pour mettre en évidence les divines vérités et les prophéties frappantes que la ſacrée parabole de Barbe-bleue préſente à notre méditation.

Voyez comme il débute avec une ſimplicité touchante: " Il y avait une fois un homme, " qui avait une belle maiſon à la ville et à la " campagne." Ce ſeul commencement dénote qu'il était divinement inſpiré. Il ne dit point: Il y avait *en telle année*; mais: Il y avait *une fois* un homme; — parce qu'il voyait en eſprit les diſputes que les incrédules mettraient un jour en avant, touchant différens points de chronologie; ſavoir pour la naiſſance du Chriſt, ſon voyage en Egypte, le temps que ſon ſaint miniſtère a duré; enfin touchant ſa mort et ſa réſurrection. Il préfère donc à ces dates contentieuſes cette ſimplicité ſublime; " il y avait *une fois* un homme. — Cet homme " avait une maiſon à la ville et à la campagne."

Voilà le vrai ſtyle de la narration. Le ſaint auteur déſigne par ces différentes poſſeſſions la turpitude de celui dont il parle. Il était attaché aux biens de ce monde. Sans doute qu'il ſe glorifiait de ſes richeſſes, et ne comptait pour rien les biens de l'autre vie. « Il avait la barbe bleue. ». Il avance par degré. Cet homme eſt riche, il eſt vain, il a la barbe bleue : c'eſt la marque caractériſtique du diable. Cet auteur de tous nos maux ne peut avoir une barbe comme l'ont les hommes : elle doit être bleue ; car le diable, qui ſous la forme d'un ſerpent tentait Eve dans le paradis, avait une couleur bleuâtre. J'appuie encore cette aſſertion par une raiſon phyſique. Les lampes qu'on entretient avec de l'huile, jettent des reflets bleuâtres ; les démons qui plongent les damnés dans de grandes cuves d'huile bouillante, teignent inſenſiblement leur barbe de cette couleur, de même qu'il arrive à ceux qui travaillent aux mines de vitriol, de prendre à la longue des cheveux verdâtres. Ces marques, ces couleurs ſont appropriées à l'eſprit malin, pour que les hommes puiſſent reconnaître l'ennemi de leur ſalut. Nous avons des yeux pour voir, et nous ne voyons pas ; mais nous n'examinons rien. C'eſt notre pareſſe, c'eſt notre tiédeur, c'eſt notre coupable négligence, qui nous fait donner dans tous les piéges que cet eſprit rebelle et mal-feſant nous tend. Nous ne veillons point au ſalut de nos ames immortelles. Que l'eſprit tentateur ait une barbe bleue ou non, perſonne n'y réfléchit : il flatte nos paſſions, nous nous laiſſons ſéduire ; on ſe fie en lui, et l'on eſt perdu. Voici comme la parabole

explique cette importante vérité: " Une dame de „ qualité avait deux filles à marier; Barbe-bleue „ lui en demanda une ". Remarquez que le diable s'adresse toujours aux femmes. Il sait que ce sexe est plus fragile que le nôtre: ajoutez que pourvu que l'ennemi de Dieu enlève quelqu'un, il lui est égal que ce soit la fille cadette, ou la fille aînée; pourvu qu'il fasse son butin. — " Long-temps elles „ ne purent se résoudre à épouser barbe-bleue, „ parce qu'il avait eu plusieurs femmes, et que per- „ sonne ne savait ce qu'elles étaient devenues ". C'est que la grâce combattait encore dans le cœur de ces jeunes filles, et leur inspirait une secrète aversion contre le prince des ténèbres. Il ne faut point se familiariser avec lui, ou tôt ou tard l'on est perdu. Gardez-vous de commettre un premier crime; le second se commet sans remords. — " Barbe- „ bleue mena ces demoiselles avec quelques jeunes „ gens à une de ses maisons de campagne, où ce ne fut „ que bals, festins et promenades ". — On ne saurait représenter plus clairement les ruses du Démon et la marche qu'il prend pour nous séduire, qu'elles ne sont marquées dans cette parabole. Il vous insinue le goût des plaisirs, ce sont banquets superbes, bals lascifs, discours séduisans; ensuite il allume en nous le feu des passions, la volupté, le désir des richesses, l'orgueil, le dédain; et petit à petit il débauche ainsi à Dieu ses serviteurs. Nous sommes comme enivrés de cette figure du monde qui passe, nous n'aspirons plus à une béatitude éternelle, et nos funestes passions effrénées nous précipitent dans un gouffre de douleur. C'est par de telles ruses per-

fides que le démon, en défertant le ciel, parvient à peupler les enfers, qui font fon royaume. Mais faites fur-tout attention au rapide progrès que fes tentations font fur les cœurs innocens. Il gagna la cadette des fœurs comme la moins expérimentée, et l'époufa pour le malheur de la pauvre fille. L'auteur facré entend fous le nom de cette jeune époufe le peuple juif qui, oubliant les bienfaits infinis qu'il avait reçus de Dieu, et tous les prodiges et les miracles qu'il avait faits en faveur de cette nation, facrifia à de faux dieux, c'eft-à-dire, à des démons, et donna dans toutes les idolâtries païennes. C'eft avec cette profonde théologie et ce grand fens que notre auteur facré nous enfeigne ces fublimes vérités. La jeune fille quitta fa maifon paternelle pour fe marier à Barbe-bleue. Les juifs quittent le Dieu d'Abraham, d'Ifaac et de Jacob, pour Baal-Phégor et d'autres dieux que l'enfer avait vomis fur terre. On commence par être tiède, on devient indifférent, on oublie Dieu, on s'engage dans le péché, on s'y embourbe; enfin l'on ne peut plus s'en retirer, et l'homme eft perdu, du moment que la grâce efficace l'abandonne. Un efprit de vertige s'empare de fes fens; il touche au bord du précipice, fans connaître l'abyme qui va l'engloutir. La nouvelle mariée, qu'une funefte erreur aveugle, ne voit pas que fon mari a une barbe bleue. C'eft ainfi qu'emportés par la violence de nos paffions, nous ne nous apercevons pas de la difformité monftrueufe des vices. Le pécheur vogue fans bouffole et fans gouvernail, et devient le jouet des tempêtes impétueufes, qui brifent enfin fon frêle navire. « A peine Barbe-bleue

„ eſt-il marié, qu'il entreprend un voyage de ſix ſemai-
„ nes, pour vaquer à de certaines affaires, en priant
„ ſa femme de ſe bien divertir en ſon abſence." C'eſt que le démon, non content d'une priſe, toujours agiſſant pour le malheur des hommes, cherche ſans ceſſe une nouvelle proie. "En partant, Barbe-bleue
„ donne à ſa femme la clef de tous ſes tréſors, et
„ lui en remet une ſecrète d'un cabinet qu'il lui
„ défend d'ouvrir ". — Que de grandes leçons dans ce peu de paroles! Le vieux ſéducteur, qui ſait le métier qu'il a appris par l'expérience de tous les ſiècles, renverſe le cerveau d'une jeune perſonne, en lui donnant du goût pour les richeſſes. Il veut nous attacher aux biens terreſtres et périſſables, pour nous détacher des biens incorruptibles du paradis. Il parvient par le même moyen à égarer le plus ſage des rois: il donne à Salomon tout l'or d'Ophir. De cet argent Salomon commence à bâtir à Jéruſalem un temple au Seigneur: voilà le bon uſage. Mais le démon ne ſe décourage pas. Enſuite le ſage roi ſe pourvoit de ſept cents concubines: voilà l'abus. Remarquez, en paſſant, combien notre eſpèce dégénère; car aucun Sardanapale de notre ſiècle ne pourrait ſuffire à un ſi grand nombre de concubines. Salomon ne s'en tint pas là. On le vit enfin ſacrifier aux faux dieux. C'eſt ainſi qu'une chute entraîne après elle une autre chute. Mais il eſt temps de revenir au texte ſacré. La clef de ſes tréſors, que Barbe-bleue donne à ſon épouſe, figure le paſſe-partout des enfers. Ce ſont ces perfides clefs qui ouvrent la porte à tous les vices. Le démon fait que la plupart des hommes ſont pris par l'appât

des richesses; il en a trouvé peu qui sussent y résister. Souvenez-vous que lorsque le prince des ténèbres eut l'audace de transporter le divin Messie sur le sommet d'une haute montagne, il lui dit: Vois-tu ces royaumes de la terre? je te les donne si tu m'adores. Malheureuses richesses, funestes grandeurs, qui perdez ceux qui vous chérissent! Non, les riches n'hériteront point du royaume des cieux. Et vous, grands monarques de l'univers, vous, dont l'orgueil se pavane si insolemment sur vos trônes superbes, hélas! vous serez un jour la proie des flammes éternelles, tandis que le pauvre Lazare du haut de l'empyrée contemplera vos souffrances et vos tourmens avec des yeux de compassion. Remarquons en même temps, que le démon, en donnant tant de clefs à son épouse, lui défend d'ouvrir le cabinet secret. Ce trait seul suffit pour nous marquer que ce livre est divinement inspiré; parce que ce peu de paroles dépeignent les perfidies du démon avec des couleurs frappantes. Il se sert adroitement de nos passions pour nous subjuguer; mais il ne veut pas que nous connaissions les ruses et les supercheries par lesquelles il parvient à nous dompter: en nous liant, en nous garrottant même, il veut que ces chaînes soient invisibles, et que nous ne nous apercevions pas que nous sommes ses malheureux esclaves. C'est ce cabinet fatal qui renferme ces mystères d'iniquité. Il ne veut pas que sa jeune épouse y entre; en même temps il la tente, en excitant sa curiosité. Voilà la même ruse par laquelle il perdit notre première mère: il lui disait: Mangez de ce beau fruit, qui vous donnera la connaissance de toutes choses; on vous l'envie,

parce qu'il eſt excellent. Mangez-en, vous en êtes maintenant la maîtreſſe. Curioſité funeſte, pomme funeſte, pomme fatale, pomme abominable! vous perdîtes le genre humain! La jeune épouſe de Barbe-bleue était femme, et curieuſe, autant que l'était notre première mère: la tentation était forte. Pourquoi me donner la clef de ce cabinet? pourquoi me défendre d'y entrer? ſe diſait-elle à elle-même. Sans doute que ce que mon époux a de plus rare et de plus précieux, s'y trouve enfermé. Mais pouvait-elle réſiſter à tous les ennemis dangereux qui l'entouraient? Elle était attaquée en même temps par le démon du plaiſir, par le démon de la débauche, par le démon des richeſſes, par l'aiguillon de la curioſité. Elle ne voit ni le piége qu'on lui tend, ni quelles en ſeront les ſuites déplorables. Hélas! que pouvait opérer ſur ſon cœur ce faible reſte de la grâce ſuffiſante, dont les trois quarts s'étaient effacés depuis ſon abominable mariage avec le prince des ténèbres. La grâce n'y peut plus tenir, elle l'abandonne. Dès-lors l'eſprit d'égarement offuſque tous ſes ſens et règne deſpotiquement ſur elle. La voilà qui ſaiſit la clef du fatal cabinet; elle y vole, elle ouvre la porte, elle y deſcend. Quel ſpectacle, juſte Dieu, s'offre à ſa vue! Des cadavres d'une quantité de femmes égorgées, dont le ſang inondait le plancher du cabinet. Ces objets affreux l'effraient et la conſternent: une ſombre et noire mélancolie remplit ſon ame de douleur. Le bandeau de l'illuſion ſe déchire; à l'ivreſſe des plaiſirs trompeurs ſuccèdent le remords, le repentir et l'abattement. Dans le moment où elle ſe croit perdue, le ciel lui darde un rayon de la grâce

verſatile

verſatile, et trois rayons de la grâce concomitante, que ſon repentir avait méritée. Dès-lors elle aperçoit ſes crimes dans toute leur horreur. Moment terrible! qui lui montre ce Dieu jaloux armé du foudre, et prêt à l'en frapper. Sans mouvement et preſque ſans vie, elle laiſſe tomber ſa clef; mais que faire? il faut la ramaſſer; elle la trouve toute tachée de ſang. C'eſt ce ſang innocent répandu depuis le juſte Abel juſqu'au grand prêtre Jojada; il crie au ciel vengeance, il demande qu'Adonaï, long-temps ſourd aux gémiſſemens du peu de juſtes qui reſtaient en Iſraël, leur envoie celui qui feſait l'eſpérance des nations, et qui devait terraſſer l'ancien ennemi de Dieu et du genre humain. Cette jeune épouſe était dans un état affreux; ſon ame était bouleverſée par l'impreſſion de ces cadavres ſanglans, par le regret de ſes crimes, par le pouvoir de la grâce efficace, et par l'averſion qu'elle conçoit pour Barbe-bleue. Toute éplorée, elle ſort de ce ſéjour d'horreur. Elle veut eſſuyer cette clef fatale, du ſang qui la tachait; elle l'eſſaie différentes fois, mais elle n'y peut réuſſir. Tant les taches de nos péchés ſont ineffaçables, tant il en coûte pour épurer ce que le crime a ſouillé. Cependant Barbe-bleue, qui était en voyage, reçoit des nouvelles que ſes affaires ſont terminées à ſon avantage; car les affaires du diable vont vîte. Le mal eſt aiſé, le bien difficile, il revient à ſon palais et redemande d'abord à ſon épouſe la clef du terrible cabinet. Moment de terreur pour la pauvre femme, qui lui repréſente les maux que ſa curioſité lui attire; mais moment favorable à ſon ſalut, qui la conforte et la

rend à son créateur. Barbe-bleue lui crie d'une voix aigre : "où est la clef du cabinet ? " La jeune épouse la lui présente d'une main tremblante ; car elle sentait déjà une aversion salutaire d'avoir de la connexion avec le diable. — "D'où vient, dit Barbe-bleue, „ ces taches de sang sur cette clef ? " — " Je n'en sais „ rien," répondit-elle plus pâle que la mort. — " Eh bien, Madame," repartit Barbe-bleue, (car le diable est poli,) " vous y entrerez, pour y tenir „ votre place parmi les femmes que vous y avez „ vues ". Ah ! pauvres humains, apprenez à connaître le diable. Sans cesse défiez-vous de lui ; soyez toujours sur vos gardes ; il sème de fleurs le chemin par lequel il vous conduit aux enfers. Du commencement il est le flatteur de vos passions, puis subitement il se transforme en bourreau de vos ames, et vous plonge dans des gouffres de douleurs. Mais observons à cette occasion, avec les saints pères, combien les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes. Le moment marqué par la providence, où il se proposait de secourir la jeune repentante, n'était pas encore arrivé : pour gagner le moment bienheureux, le saint Esprit met dans la bouche de cette femme les paroles les plus touchantes, capables d'attendrir les tigres et les lions les plus farouches. Mais le démon, auquel elles s'adressaient, était plus impitoyable que tous les tigres de l'univers ; il n'a de plaisir que celui d'augmenter les compagnons de ses crimes, d'exciter à la désertion ceux qui sont enrôlés sous les drapeaux du Christ, pour les associer à sa révolte, et les rendre les victimes des enfers. — " Il faut mourir, Madame,"

MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES
ET
LITTÉRAIRES.

aussi la grâce suffisante et la grâce efficace ne l'abandonnèrent-elles pas, et c'était pourquoi l'esprit prophétique reposait sur elle. Sans cesse elle s'occupe de la racine de Jessé, et de ces glorieux destins de ce fils de David, qui sera l'espérance des nations; de son humilité et de ses triomphes. Anne jette ses regards attentifs de tous les côtés. Que voit-elle? *Le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie*, ce qui signifie dans le langage sacré: "Je vois le soleil qui s'épanouit d'aise, et qui se réjouit du glorieux avénement du Messie; je vois ses rayons, qui dispersent la poussière de l'erreur aux clartés de l'évangile; je vois *l'herbe qui verdoie*; ou pour mieux dire, qui se couvre des livrées de l'espérance et qui attend impatiemment l'arrivée du Christ". Mais le peuple hébreux, représenté par la jeune épouse, ne comprend pas le sens mystique de cette divine allégorie. Le Messie, tant promis par les prophètes, n'arrive pas assez vîte au gré de ses avides désirs. Voyez comme, en attendant, le démon redouble d'efforts; sa cruauté le presse de mener à fin sa damnable entreprise. Barbe-bleue avec une voix tonnante, semblable aux trompettes de Jéricho, s'écrie à toute gorge: "Venez vîte, Madame, ou je monterai là-haut vous égorger". — Que fera-t-elle, que peut-elle faire? elle demande une courte dilation; elle veut attendre que l'heure du seigneur soit venue; et en même temps elle répete d'une voix faible ces pieuses paroles: "Anne, ma sœur Anne! ne vois-tu „ rien venir?" — C'est ainsi que le petit troupeau des saintes ames que Dieu avait conservé dans son peuple élu, soupirait avec un saint zèle après sa

délivrance, et craignait que la race d'Abraham, d'Isaac et, de Jacob, vouée, au culte d'Elchadaï, d'Adonaï, d'Elohim, ne fût exterminée par le prince des ténèbres. Anne lui répond encore: *Je vois le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.* Oui, Dieu tiendra ses promesses, il ne vous abandonnera pas. Il a assisté le prophète Elisée, quand les petits garçons l'appelaient *tête-chauve*; ces petits garçons furent métamorphosés en ours. Ce fut lui qui écarta la mer rouge, pour donner un passage à son peuple. Ce fut lui qui arma la main de Samson d'une mâchoire d'âne, pour défaire les Philistins; il ne vous abandonnera pas. Mais Barbe-bleue redoublait d'impatience, et criait plus fort que jamais! " Descends, ou je monterai ". Par où l'auteur sacré désigne l'abomination de la désolation dans la cité sainte, ou l'entrée triomphante de Pompée à Jérusalem, et les aigles et les dieux des Romains placés à côté du temple; la tour Antonia, que l'infame Hérode fit élever à l'honneur du Triumvir de ce nom; et les peines que se donna ce roi, d'introduire un culte idolâtre dans cette terre que Sébaoth avait destinée pour être habitée éternellement par son peuple élu. Ces faits importans précédèrent d'une trentaine d'années la venue de Jésus-Christ. C'est avec cette précision étonnante que l'auteur sacré de ce saint livre a vu et prédit l'avenir, qu'en comptant le quart d'heure de répit que Barbe-bleue accorde à sa femme, la minute à trois années, cela répond exactement à l'espace de temps qui s'écoula depuis la prise de Jérusalem par Pompée jusqu'au bienheureux avénement de la naissance du

s'écrie Barbe-bleue ; " il faut mourir tout-à-l'heure !" — Paroles barbares, qui expriment toute la cruauté de l'esprit malin ! paroles utiles, que le saint Esprit a dictées à l'auteur sacré, pour nous inspirer toute l'aversion et l'horreur que nous devons avoir pour le prince des ténèbres ! — " Puisqu'il faut mourir, „ répond son épouse éplorée ! accordez-moi un seul „ quart d'heure ". " Oui ", dit Barbe-bleue, " mais pas „ un moment de plus ". — Moment nécessaire et utile, moment tout d'or pour le dénouement de la parabole. La jeune épouse, comme nous l'avons dit, signifie le peuple d'Israël ; son mariage avec Barbe-bleue, le culte idolâtre que ce peuple élu rendit à Baal-Phégor, à Moloc et à d'autres dieux ; la descente de la jeune épouse dans ce caveau sanguinaire, prédit clairement la captivité de Babylone, pendant laquelle le culte du vrai Dieu avait cessé, et l'esclavage dans lequel le peuple gémit longtemps, assujetti tour à tour par les Assyriens, les Egyptiens, les Mèdes et les Romains. Le retour de Barbe-bleue, qui veut égorger sa femme, figure les derniers efforts des enfers pour détruire la créance, le culte et les autels de Sébaoth, les crimes accumulés sur la face de toute la terre, la cessation des prophéties et des miracles, et le malheureux abandon du genre humain, qui allait obliger Adonaï d'envoyer mourir son fils innocent, pour sauver les hommes coupables. Mais ne craignons rien. La grâce opère, elle vivifie la jeune épouse inconsolable, qui éclate par ces paroles remarquables. — „ Anne, ma sœur ! ma sœur Anne ! ne vois-tu rien „ venir ? " — C'est comme si elle eût dit : " Adonaï

ne m'abandonnera pas ; quelque grandes que soient mes offenses, je me confie en sa miséricorde ; mon repentir surpasse mes crimes ; je sais qu'il arme un vengeur pour me délivrer du joug de l'enfer. Ma sœur Anne ! Anne, ma sœur ! ne vois-tu pas encore venir ce divin sauveur ? Hélas ! je l'ai offensé ! oui, j'ai mérité sa colère ; mais quelque énormes que soient mes péchés, sa bonté n'en est pas moins infinie. Quand viendra celui qu'Isaïe, qu'Ezéchiel, que Daniel ont promis aux nations ? celui qui écrasera sous ses pieds le serpent qui avait séduit nos premiers pères, et auquel le genre humain devra son salut ? Je suis née de la tribu de Juda, je suis fille d'Adonaï ; celui qui vient pour ma délivrance, est son fils ; donc il est mon frère. Ah ! cher frère, venez, je vous attends avec impatience. Anne, ma sœur ! ne vient-il pas encore ? " Sa sœur Anne monte promptement sur une tour du château. Car il faut s'élever des fanges de la terre, quand on veut contempler les objets célestes. Voilà pourquoi les animaux ont la tête inclinée en bas, et l'homme seul l'a élevée, pour porter ses regards aux cieux. Nous savons bien qu'on nous objecte que le coq porte sa tête aussi haut que nous. Ce sont-là de ces mauvais contes forgés par les incrédules, pour décréditer, s'ils le pouvaient, les célestes vérités qui nous sont révélées. Mais revenons à mon texte sacré ; revenons à la sœur Anne, qui représente, selon le sens mystique de la parabole, tous les saints et les prophètes qui ont traité de l'économie de notre salut ; et de l'ouvrage de la rédemption. Comme elle n'avait point failli comme sa sœur,

Mais continuons notre paraphrase. L'épouse de défunt Barbe-bleue achète une compagnie pour son frère. Quelle compagnie ? Si ce n'est le troupeau des fidelles que l'Eglise contient dans son sein ; de ces vrais soldats du Christ, prêts à combattre et à mourir pour la propagation de la vraie foi ; de ces soldats prêts à exterminer par le glaive ce nombre d'hérétiques, ou plutôt de damnés qui, révoltés contre leur sainte mère, déchirent ses entrailles. Cette compagnie, dans un sens encore plus mystiquement sublime, fait allusion au glaive donné à notre saint père le pape pour venger la cause de Dieu, et exterminer ses ennemis. Continuons encore : La veuve de Barbe-bleue, ou pour mieux dire, de Belzébuth, se remarie ensuite à un fort honnête homme ; c'est le pape qu'elle épouse. Comme on sait, l'Eglise est mariée au pape, qui est le vicaire de Jésus-Christ. Que viennent à présent un Luther, un Calvin, un Socin ou quelque hérétique de leur espèce, tous vrais excrémens de l'enfer ; qu'on y ajoute un vil ramas de non-conformistes, avec l'infame séquelle de philosophes, aussi abominables qu'eux ! Quel moyen leur reste-t-il maintenant pour se révolter contre la suprématie de notre saint père le pape, ou pour attaquer encore les dogmes de la foi catholique apostolique et romaine ? En vain voudraient-ils exalter leur ame ; nous rirons de leurs efforts impuissans, et nous les réduirons au silence, dès que nous leur exposerons en détail l'accomplissement merveilleux des prophéties de l'auteur de Barbe-bleue. On leur prouvera, à leur dam, que la veuve de Belzébuth épousa le saint père ; c'est-à-dire que l'Eglise, après avoir abjuré

l'ancienne idolâtrie, eſt devenue l'épouſe de Jéſus-Chriſt. Le pape eſt ſon vicaire ici-bas; donc l'Egliſe eſt l'épouſe du pape. Dans le premier mariage de la femme de Barbe-bleue, tout était mondain; dans le ſecond, tout était ſpirituel. Dans le premier c'était l'abandon à des paſſions effrénées et à des plaiſirs charnels. Dans le ſecond, la contrition, la repentance et la grâce la purifiaient. Là c'étaient des banquets de débauche, des agaceries pour irriter d'impurs déſirs, avec tout ce que peut produire le luxe, pour exciter la vanité et l'oubli de ſoi-même; ici c'étaient des actes de componction, de repentance, d'humilité chrétienne, et pour toute nourriture, la chair et le ſang de l'agneau ſans tache. Au lieu des richeſſes périſſables et de l'appareil du luxe, qu'elle trouva dans le palais de Barbe-bleue, elle amaſſe ici un tréſor de bonnes œuvres et d'actions pieuſes, dont les intérêts lui ſeront payés abondamment au paradis. Au lieu d'être entre les bras du démon, qui voulait l'égorger, elle ſe trouve entre les bras du vicaire de celui auquel elle doit ſon ſalut dans cette vie, et dans l'autre ſa béatitude éternelle.

Fait au couvent des bénédictins de Monmore, le 17 de ſeptembre de l'année de notre ſalut 1692.

ſigné

DON CALMET.

FIN.

Messie. Mais la malheureuse épouse de Barbe-bleue, tremblante et presque inanimée, croyait sa perte certaine; ses forces l'abandonnaient, sa voix était près de s'éteindre: elle répétait pourtant avec ferveur ces pieuses paroles: "*Anne! ma sœur Anne!* „ *ne vois-tu rien venir?*" "Je vois, répond sa sœur, „ une poussière qui s'élève du côté de l'orient." L'épouse désolée lui demande: "*Ne sont-ce point* „ *mes frères?*" "*Hélas! non*," reprit Anne, "*ce sont* „ *des brebis.*" Remarquez sur-tout dans ce passage, que chaque parole annonce de grandes vérités. L'auteur divin nous figure sous la forme de ce troupeau de brebis, saint Jean, le bienheureux précurseur de Jésus-Christ. Lui-même avait la douceur des brebis, et il venait annoncer au genre humain abruti par ses crimes l'agneau sans tache. Si notre auteur sacré avait vu de ses yeux accomplir tout ce qui précéda la venue bienheureuse du Messie, il n'aurait pu narrer les événemens avec plus d'ordre qu'il ne les expose dans cette parabole; c'est plutôt une histoire qu'une prophétie. Nous touchons enfin au moment où la terre en travail va enfanter son sauveur. Barbe-bleue, ou disons plutôt, le Diable, en fureur, vient et veut saisir sa proie.

Anne annonce dans ce moment à sa sœur qu'elle voit venir deux cavaliers, mais qu'ils sont encore éloignés. Ces deux cavaliers sont le Fils et le saint Esprit, différens de personne; qui tous deux indissolublement unis au Logos, composent la très-sainte et très-adorable trinité. Quand arrivent-ils? Dans un temps où tout le monde jouit de la paix, dans

le temps qu'Auguste ferma le temple de Janus; mais d'autre part aussi dans le temps que toutes les puissances de l'enfer fesaient la guerre la plus vive à leur créateur; lorsque les prêtres, les lévites et les docteurs de la loi étaient partagés en différentes sectes d'une philosophie damnable, qui se produisaient sous le nom de pharisiens, d'esséniens, de saducéens et de thérapeutes, qui sapaient et détruisaient si bien la foi de leurs ancêtres, que Sébaoth n'avait presque plus de vrais adorateurs. Le péril était imminent, il fallait un prompt secours, ou la jeune épouse aurait été égorgée, et l'Eglise détruite; mais Sébaoth n'abandonne pas ses fidelles. Dans le moment que Barbe-bleue porte le glaive au cou de son épouse, voilà le saint des saints qui arrive, qui le terrasse, et qui abat Lucifer à ses pieds. L'Eglise est sauvée, et l'enfer en frémit de rage. Voyez combien les paroles de l'auteur sacré sont infaillibles. Les saints et les prophètes, auxquels le Ciel a révélé les événemens futurs, les ont annoncés. La faible raison humaine n'a pu percer l'écorce qui couvrait ces pieuses vérités. Il a fallu que tout s'accomplît pour la convaincre. C'est le sens mystique qu'il faut chercher dans les saintes écritures, ou l'on n'aura jamais l'intelligence de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Daniel, ni de Barbebleue, ni du cantique des cantiques. Dès que les deux cavaliers paraissent, voilà la jeune épouse sauvée. Dès que le Messie vient au monde, voilà le Diable enchaîné d'éternelles chaînes; voilà la religion chrétienne, toujours militante et toujours triomphante, qui s'établit, et l'ouvrage de notre salut qui s'achève.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Éloge de Jordan. Page 3

— *de Goltze.* 13

— *du baron de Knobelsdorf.* 25

— *de la Mettrie.* 32

— *du général de Still.* 40

— *du prince Henri de Prusse.* 44

— *de Voltaire.* 62

Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois. 89

Discours sur les satiriques. 123

— *sur les libelles.* 135

— *sur la guerre.* 143

Essai sur l'amour-propre, envisagé comme principe de morale. 167

Examen de l'Essai sur les préjugés. 185

— *sur l'éducation.* 217

Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse. 235

De l'utilité des sciences et des arts dans un Etat. 252

Lettres sur l'amour de la patrie. Page 266

De la littérature allemande. 309

Commentaire théologique de don Calmet sur Barbe-bleue. 353

Fin de la Table des Matières.

6263255B